Phot

Gaussen

Le premier chapitre de la Genèse.

BS1235
.8.G27

LIBRARY OF THE THEOLOGICAL SEMINARY

PRINCETON, N. J.

Division BS1235

Section .B.G27

NS UNE SUITE DE

A ma chère Freddy Stahli, avec
meilleurs vœux pour la nouvelle ann
C. T. R.

Library of the Theological Seminary,
PRINCETON, N. J.
Stuart Fund June 24,
Division.....
Section .....
Shelf..... Number.....

LE PREMIER CHAPITRE

DE

LA GENÈSE.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN, RUE MIREPOIX, 3.

LE PREMIER CHAPITRE

DE

LA GENÈSE

EXPOSÉ

DANS UNE SUITE DE LEÇONS POUR UNE ÉCOLE DU DIMANCHE,

PAR L. GAUSSEN.

—

Deuxième édition.

—

TOULOUSE,

SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.

Dépôt : rue des Balances, 35, hôtel Sans.

—

1865

L'AUTEUR DE CES LEÇONS

AUX ENFANTS QUI LES ENTENDAIENT, IL Y A QUATRE MOIS, DANS LA CHAPELLE DE L'ORATOIRE.

En vous adressant ce premier chapitre de la Genèse et les explications que je vous en donnais il y a si peu de temps, je viens acquitter une dette de reconnaissance, et vous rendre, autant que je le puis, l'aimable visite que je reçus de vous il y a onze dimanches. Je ne l'oublierai jamais.

A peine délivré des durs liens qui m'avaient si longtemps fixé sur un lit, j'étais rompu d'esprit et de corps, et je ne me tenais debout qu'avec difficulté sur des bâtons d'appui, quand on vint m'annoncer une visite. « Il m'est impossible de recevoir, » répondis-je. On insista cependant pour que au moins je passasse sur le balcon de ma chambre. — Et c'était vous, mes chers amis, et vous aussi, mes chères jeunes amies!

Vous étiez tous là répandus en cercle sur la prairie; je ne vous vis pas sans émotion; j'entendis vos voix

et vos cantiques sacrés ; je reçus vos bouquets de fleurs, et je vous adressai d'en haut quelques paroles. Mais ce qui me toucha plus que tout le reste, ce fut cet épais faisceau de cartes que trois d'entre vous vinrent me présenter au nom de tous, et qui toutes portaient, avec quelqu'un de vos noms, un ou deux passages de consolation ou d'exhortation que chacun de vous avait choisis dans la Parole de Dieu pour me les adresser.

Ces cent et quelques fleurs cueillies de vos mains pour moi dans le jardin des Ecritures, et la plupart très-heureusement choisies, m'apportèrent un parfum de Christ ; je les repassai plusieurs fois, elles firent du bien à mon âme, et je me sentis consolé de Dieu. Aussi me promis-je, dès ce jour où j'étais encore incapable du moindre travail, de vous envoyer à mon tour un passage de l'Ecriture, aussitôt que ma santé me permettrait le facile labeur de faire recopier les notes de mes leçons et de les corriger.

Je vous adresse donc ici le premier chapitre de la Genèse que nous venions de méditer ensemble quand la main de Dieu me sépara de vous. — Vous n'y trouverez pas les sept versets qui suivent, bien que je vous les eusse exposés aussi : il m'a paru plus convenable de ne pas entamer un chapitre nouveau ; le premier suffira ; le voici.

Puissent ses trente et un versets, que vous repasserez, je l'espère, avec beaucoup d'attention, vous faire autant de bien que m'en ont fait les vôtres !

J'espère que ces grandes scènes de la Création

dont ils vous entretiennent reviendront souvent à votre pensée au milieu des œuvres magnifiques où la bonté de Dieu vous a placés, au bord de notre lac, sur nos coteaux, dans nos prairies, au pied de nos montagnes, et aussi sous le toit domestique, dans les épreuves et dans les joies de votre vie. — J'espère qu'elles vous rediront combien le Seigneur est puissant et qu'elles vous encourageront dans vos prières. — J'espère aussi qu'en vous rappelant chaque jour Celui qui vous a tirés une première fois de la poudre de la terre, elles vous rappelleront qu'il a promis en Jésus-Christ de vous en faire ressortir une seconde fois en la résurrection des justes ! — Enfin, j'aime à penser que cette puissante création des six jours vous redira souvent qu'il en est une autre, plus puissante encore, dont la Bible vous reparle sans cesse, dont vous ne pouvez vous passer, et que Dieu notre Sauveur opère encore de jour en jour dans les âmes, quand il les convertit. « Si quelqu'un est en Christ, cela vient » de Dieu, » dit saint Paul ; « c'est une création nou- » velle. »

Pour cela, chers enfants, cherchez-le toujours dans sa Parole, ce Dieu créateur et fidèle. C'est là qu'on le trouve, là qu'il vient à la rencontre de l'enfant qui soupire après lui ; là qu'il crée en lui un cœur pur et qu'il renouvelle au dedans de lui un esprit bien disposé ; là qu'il le serre sur son cœur et qu'il dit : « Mettez-lui la plus belle robe ! »

« Ce n'est qu'en écoutant Moïse et les prophètes, » a dit Jésus, qu'un cœur « se convertit à Dieu » et qu'il

échappe à la colère à venir. — « Ils ont Moïse et les » prophètes; qu'ils les écoutent! Que s'ils ne les écou- » tent, ils ne se convertiraient pas, quand bien » même quelqu'un des morts se relèverait de la » tombe et se présenterait devant eux. »

Mais que toute cette recherche se fasse d'un cœur sans fraude et dans l'humilité; car l'Eternel a dit : « Si les cieux sont mon trône, et si la terre est le » marchepied de mes pieds; si ma main a fait toutes » ces choses, et si c'est par moi qu'elles subsistent, » — à qui donc regarderai-je? — A celui qui est » humble, qui a l'esprit brisé et qui tremble à ma » parole. »

Genève, le 2 août 1856.

PREMIÈRE LEÇON.

(GENÈSE, I, 1.)

1. Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.

Je viens, en ce premier dimanche de l'année 1856, ouvrir ici devant vous, au nom de Dieu, les premières pages de sa Parole, la sainte Ecriture de la *Genèse*. C'est de tous les livres le plus ancien et le plus vénérable, le plus instructif et le plus indispensable; c'est la base, c'est le commencement, c'est l'explication anticipée de tous les autres.

Oh! combien donc il vous faudra demander à Dieu chaque dimanche, pour une telle étude, son Esprit d'intelligence et de docilité, son Esprit de recueillement et de prière!

Vous savez sans doute ce que signifie ce titre de *Genèse* que nous avons coutume de

donner à ce livre. C'est un nom grec ; mais les anciens Juifs ne l'appelaient point ainsi : ils le nommaient *Beréschith* (c'est-à-dire : *Au commencement*), parce qu'ils désignaient chaque livre de Moïse par les deux ou trois mots qui le commencent ; appelant, par exemple, l'Exode *Veéléhschemoth* (*Et voici les noms*), le Lévitique *Vajikra* (*Et il appela*), les Nombres *Bamidbar* (*Au désert*). — Mais que signifie ce terme de *Genèse* ? On vous l'a dit sans doute.

Il signifie *La naissance.*

Oui, la naissance ; c'est ainsi que l'appelaient aux jours de notre Seigneur les Juifs qui parlaient grec, parce que c'était déjà par le même mot de Genèse qu'ils avaient rendu ce quatrième verset du chapitre deuxième où il est écrit proprement : *Telles sont les naissances des cieux et de la terre*, et où ils avaient traduit : *Tel est le livre de la genèse des cieux et de la terre.* — Et ce titre, il faut le reconnaître, convenait admirablement au premier livre de la Bible ; car il nous révèle la naissance de toutes choses : la naissance du monde, la naissance de la terre et des cieux, la naissance de la lumière, la nais-

sance de l'atmosphère, la naissance des luminaires des cieux, la naissance des continents et des mers, la naissance des vallées et des montagnes, la naissance des plantes, des oiseaux, des poissons et des quadrupèdes ; puis enfin la naissance du premier homme, et bientôt après, hélas ! la naissance du péché et de la mort par le péché, mais aussi la naissance de l'Evangile ou de la promesse de grâce qui est en Jésus-Christ ; puis la naissance de l'Eglise de Dieu au milieu du monde, puis encore la naissance nouvelle de la terre après le déluge et la naissance des nations qui la repeuplèrent, et la naissance enfin de ce peuple d'Israël où le Sauveur du monde devait être attendu et où le Sauveur du monde devait naître.

Voilà pour le titre de cette Ecriture ; mais parlons de son auteur. — Vous savez tous qui l'a faite ; vous savez qu'elle fut dictée d'en haut au prophète Moïse pendant qu'il conduisait miraculeusement à travers le désert les millions d'Israël ; et vous savez aussi qu'à sa mort Moïse la leur laissa pour être étudiée par eux d'âge à âge, et pour l'être après eux par toutes les Eglises chrétiennes de toute tribu,

de tout peuple, de toute langue et de toute nation. — « Ces paroles, » avait dit Moïse au peuple d'Israël, « ces paroles seront dans ton » cœur, et tu les enseigneras soigneusement à » tes enfants. Tu t'en entretiendras quand tu » demeureras en ta maison, quand tu voya- » geras, quand tu te coucheras et quand tu » te lèveras. — Prends donc garde à toi, et » garde soigneusement ton âme, » avait-il dit encore, « afin que jamais, durant ta vie, ces » paroles ne sortent de ton cœur; mais que » tu les enseignes à tes enfants et aux enfants » de tes enfants » (Deut., IV, 9).

Vous le voyez donc, mes amis, c'est pour obéir à ce commandement que nous venons ici à notre tour les faire entendre aux enfants de cet oratoire.

Je vous disais, en commençant, que cette Genèse est le plus ancien de tous les livres. Mais vous jugerez mieux vous-mêmes de sa vénérable antiquité quand je vous rappellerai qu'elle fut écrite 1491 ans avant Jésus-Christ, ou, en d'autres termes, 307 ans avant la guerre de Troie; 738 ans avant la fondation de Rome; ou encore 869 ans avant la chute de Ninive, c'est-à-dire 869 ans avant cette

époque à laquelle d'ordinaire les livres de l'histoire profane commencent leurs récits.

Mais si la Genèse surpasse tous les autres livres par son antiquité, n'avais-je pas raison de dire aussi qu'elle est de tous le plus instructif et le plus indispensable ? — Vous en jugerez encore vous-mêmes quand vous viendrez à considérer que, sans la Genèse, nous ignorerions la moitié de l'histoire de l'humanité sur la terre. En effet, d'Adam à Jésus-Christ, il y a 4004 ans, et de Jésus-Christ à nous, 1856 ans; ce qui donne 5860 ans pour toute la durée de l'homme, depuis sa création jusqu'à nos jours. Or, la Genèse, à elle seule, nous fait connaître l'histoire de la terre durant 2368 ans, c'est-à-dire durant les 1656 ans qui vont d'Adam au déluge et les 712 ans qui vont du déluge à la mort de Joseph. Vous voyez donc que l'histoire tout entière de l'humanité, jusqu'à ce 6 janvier 1856, n'a pas même deux fois et demie la durée des temps qui nous sont racontés dans le seul livre de la Genèse.

Mais encore, mes amis, quand j'ajoutais que ce livre sublime nous est indispensable, ai-je rien dit de trop ? Ah ! jugez-en vous-

mêmes encore une fois. — Que connaîtriez-vous, sans cette première des saintes Ecritures? que connaîtriez-vous de ce qu'il vous faut savoir pour comprendre toutes les autres et pour être chrétiens? Rien de la création des cieux et de la terre ; rien de l'œuvre divine des six jours ; rien de la naissance de l'homme et de la femme; rien de leur séjour en Eden ni de leur primitive innocence ; rien de la première alliance du paradis, ni de leur épreuve, ni de leur affreuse révolte, ni de leur condamnation ; rien de la première promesse d'un Sauveur à la porte même d'Eden ; rien de l'institution des sacrifices sanglants, ni de la carrière d'Abel le juste ; rien de l'Eglise de Dieu pendant les 1656 premières années de l'humanité ; rien du prophète Noé, votre père et le mien, « le prédicateur de la justice qui s'obtient par la foi ; » rien de ce déluge universel qui détruisit alors la terre et renouvela l'humanité ; rien de la renaissance du monde, ni de l'histoire de l'homme pendant les quatre premiers siècles qui suivirent le déluge ; rien de la vocation d'Abraham, de la vocation d'Isaac, de la vocation de Jacob ; rien des promesses qui leur furent faites sur le Sauveur ;

rien de la carrière des patriarches ; rien enfin de la venue des enfants d'Israël en Egypte, ni de la vie ni de la mort de Joseph. — Et cependant, chers enfants, y a-t-il chose plus nécessaire à connaître que tout cela ? Que serions-nous, je vous le demande, que deviendraient les hommes, où serait l'Eglise, si la Genèse ne nous avait pas été donnée et si ces questions n'avaient pas été résolues pour nous ? Y en a-t-il sous le ciel de plus indispensables pour des êtres raisonnables qui traversent ce monde et s'en vont à la mort ? Y en a-t-il de comparables à ces trois-ci : « Qui suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ? » — Qui suis-je dans ce monde, et pourquoi y suis-je et qui m'y a mis ? — D'où viens-je et qu'ai-je à faire ? — Où vais-je, et que deviendrai-je demain si je meurs ce soir ? — Et encore, pourquoi sur la terre tant de souffrances ? pourquoi dans mon cœur tant de souillure ? pourquoi dans ma vie tant de misère ? et surtout pourquoi dans ma destinée cette affreuse mort ? Et encore, s'il faut mourir, pourquoi dans ma mort tous les signes de la colère de Dieu ? ces angoisses, ces tourments, ces frissons, ces sueurs, ces agonies, ces horreurs du tombeau ?...

Ah ! il faut absolument qu'on me réponde à toutes ces questions ; et voilà justement ce que vient faire ici Dieu lui-même dans le livre de la Genèse, et ce que vous ne trouverez nulle part que dans ce livre ou dans les écrits qui l'ont copié.

Bénissez donc Dieu, mes amis, de ce qu'il a fait lever pour nous cette lumière, et jugez par tout cela de l'importance de ce premier livre ; jugez du soin qu'il y faut apporter. Jugez s'il ne faut pas venir à nos leçons avec un grand recueillement, apprenant soigneusement vos versets pendant la semaine, priant par le chemin en vous rendant ici, évitant sur la route de vous laisser dissiper par ceux de vos jeunes associés qui ne seraient pas respectueux pour les choses divines ; et quand vous êtes arrivés sur ces bancs, élevant tout votre cœur à Dieu, pour qu'il vous y parle lui-même, et pour qu'ouvrant dans vos âmes la porte de la Parole, il l'y rende efficace par son Esprit de vie !

Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.

Voilà cinq mots qu'avant d'aller plus loin je veux vous avoir expliqués. — Qu'est-ce d'abord

que ce commencement (*Au commencement*) ? — Qu'est-ce que *créer* (*Au commencement Dieu créa*) ? — Qu'est-ce encore que ce nom de *Dieu* ou d'*Elohim* donné au Créateur (*Au commencement Elohim créa*) ? — Enfin, qu'est-ce que cette terre et qu'est-ce que ces cieux créés de Dieu (*Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre*) ? — Voilà bien des questions, et de grandes questions ; mais si le temps nous manque aujourd'hui pour y répondre entièrement, nous pourrons y revenir dimanche prochain.

Au commencement. Ces mots nous déclarent d'entrée une vérité de la plus solennelle importance. C'est que ce monde n'a pas toujours été, c'est qu'il y eut un temps où rien de ce qui est dans le ciel ou sur la terre n'était encore : ni vous, ni moi, ni aucun homme, ni aucune femme, ni aucun ange ; que dis-je ? ni ciel, ni terre, ni mer, ni choses visibles, ni choses invisibles. Et qu'y avait-il donc ? Il y avait Dieu seul.

Au commencement. Avez-vous suffisamment compris, chers enfants, combien cette première parole importait à toutes les familles

des hommes? C'était comme un soleil qui se levait sur ce pauvre monde. Quand Dieu la fit publier par Moïse aux enfants d'Israël, il y a trente-trois siècles, la terre entière était plongée, quant à cette vérité, dans la nuit la plus profonde, et l'humanité devait encore se tourmenter durant des siècles dans ses déplorables incertitudes. Elle marchait vers l'éternité comme un somnambule; elle ne savait plus rien de la création. « Ses sages, se » disant sages, étaient devenus fous, » dit saint Paul; « car ce qui se peut connaître de Dieu » leur avait été manifesté; Dieu le leur avait » manifesté. Les choses invisibles de Dieu, sa » puissance éternelle et sa divinité se voyaient » comme à l'œil par la création du monde, étant » considérées dans ses ouvrages; mais devenus » vains dans leurs discours, ils avaient (depuis » des siècles) le cœur destitué d'intelligence et » rempli de ténèbres, en sorte qu'ils étaient » inexcusables» (Rom., I, 19-22). — Or, chers enfants, parmi tous « ces sages, se disant sages, » les plus illustres, dont on vous parlera souvent dans vos études, Platon, Aristote Pline, Plutarque et tant d'autres, croyaient la matière éternelle, et plusieurs en faisaient un

dieu. Le grand Platon n'enseignait-il pas, 1100 ans après Moïse, que tous les astres du ciel sont autant de divinités? et Pline, aux jours mêmes de saint Jean, « que le monde est un dieu immense, éternel, qui n'a jamais été fait et qui ne sera jamais détruit?» Mais encore, avec tout cela, tous ces pauvres sages demeuraient après tout dans le doute le plus désolant sur ces grandes questions. La tête leur en tournait; ils s'y perdaient: ils déclaraient eux-mêmes ne savoir que penser. Ainsi parlaient, par exemple, tous les disciples de Socrate et de Platon; et l'on vous fera lire bientôt en latin, quand vous serez plus grands (je parle aux jeunes garçons), un célèbre dialogue sur la « nature des dieux, » que racontait cinquante ans avant Jésus-Christ le plus grand des orateurs romains, l'illustre philosophe Cicéron. Vous y verrez ce qu'étaient leurs désolantes incertitudes. On y entend chacun des savants interlocuteurs exposer à son tour les folles pensées des philosophies de son temps; oh! quelle affreuse confusion! Mais quand ils ont fini, le pauvre Cicéron déclare demeurer dans le doute, après les avoir tous entendus. — Eh bien! mes enfants, re-

présentez-vous à Rome, au milieu de cette assemblée de sages réunis chez Cotta, l'ami de Cicéron, un petit garçon de la tribu de Juda, sa Genèse à la main : qu'aurait-il dit à ces sages Romains ? « Messieurs, vous vous trompez et vous demeurez dans le doute ; mais pour nous, dans nos écoles d'enfants, nous savons tous avec certitude, parce que Dieu nous l'a dit, qu'*au commencement Dieu créa les cieux et la terre.* »

Vous le voyez donc, mes amis, c'est par la Bible que nous savons ces choses, et c'est par la foi que nous avons le bonheur de les connaître de science certaine. Aussi l'apôtre Paul le disait-il aux Hébreux (XI, 3) : « C'est par » la foi que nous savons que les siècles ont été » arrangés par la Parole de Dieu, de sorte que » les choses qui se voient n'ont point été faites » de choses qui parussent. »

Au commencement Dieu créa donc le ciel et la terre. Mais où faut-il le placer ce commencement? Remarquez bien que Moïse ne dit rien des temps sans bornes qui précédèrent ; car ces temps ne se peuvent ni exprimer ni concevoir ; c'est un abîme qui effraie le regard de l'homme et lui donne le vertige ; il

n'y faut pas penser. Bien plus : Moïse ne nous dit même pas la longueur des temps qui suivirent ce commencement ; car ils sont tels peut-être qu'on ne saurait non plus les exprimer. — Mais n'importe ; quelle que soit cette distance des temps, toujours est-il que les cieux et la terre ont eu *un commencement*. Il n'y a que Dieu seul, dans sa sainte Trinité, qui n'en ait point eu, parce que « d'éternité en éternité il est le Dieu fort. » C'est pour cela que le Père est appelé « Jéhovah, » le Fils « Jéhovah, » le Saint-Esprit « Jéhovah. » C'est pour cela que Paul écrivant aux Hébreux (IX, 14), appelle le Saint-Esprit « l'Esprit Eternel ; » et c'est également pour cela que Jean, parlant de l'éternité du Fils, ouvre son Evangile comme Moïse avait ouvert sa Genèse, par ce même mot, si important et si mystérieux : *Au commencement*. — Que l'un de vous nous en lise les deux premiers versets.

(Un enfant lit). — « Au commencement » était la Parole, et la Parole était avec Dieu, » et la Parole était Dieu. Elle était au com- » mencement avec Dieu ; toutes choses ont » été faites par elle, et sans elle rien de ce » qui a été fait n'a été fait. »

Vous l'entendez. — *Au commencement*, dit Moïse, *Dieu créa les cieux et la terre; au commencement*, dit saint Jean, *la Parole créa toutes choses;* elle était au commencement avec Dieu et elle était Dieu, et toutes choses ont été faites par elle. — Y avait-il donc quelque chose avant ce commencement?

— Non, il y avait Dieu, et il y avait la Parole qui était avec Dieu et qui était Dieu.

— Très-bien, cher enfant. Et qu'est-ce que le Père dit au Fils dans le psaume CII, d'après l'Epître aux Hébreux? — Lisez-le-moi : c'est au chap. I, 10, en y joignant les premiers mots du verset 8.

— « Et au Fils il dit:... C'est toi, Seigneur, » qui as fondé la terre dès le commencement, » et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils » périront, mais tu es permanent; ils s'envieil- » liront tous comme un vêtement, mais toi tu » es toujours le même, et tes années ne fini- » ront point. »

Vous l'entendez, chers enfants, c'est ce que le Père dit au Fils au psaume CII. Aussi notre Seigneur avant la pâque, sachant que son heure était venue pour passer de ce monde au Père, lui disait-il dans sa prière :

« Et maintenant, toi, Père, glorifie-moi au-
» près de toi de la gloire que j'ai eue auprès
» de toi avant que le monde fût fait » (Jean, XVII, 5).

Mais je me hâte de passer au deuxième mot de notre verset, le mot *créa*. — Je l'appelle le deuxième, parce qu'il y a littéralement dans le texte hébreu : *Au commencement créa Dieu les cieux et la terre*. Je suis donc le même ordre.

Créa, c'est-à-dire, fit de rien. Ces choses n'étaient pas ; mais Dieu dit, et elles furent. « *C'est par la foi*, nous a dit saint Paul,
» que nous savons que les choses qui se voient
» n'ont pas été faites de choses qui parussent. »
Il faut, en effet, bien distinguer l'idée de *créer* d'avec celle de *faire*, et vous pouvez voir avec quel soin Moïse observe cette distinction, lorsqu'il dit (au chap. II, 3) : « Et
» Dieu se reposa des œuvres qu'il avait créées
» pour être faites. » — Un horloger de Genève *fait* une montre, mais il ne la *crée* pas. Il en a puisé l'or et le cuivre, et le zinc, et l'émail, et l'acier, dans le sein de la terre ; puis il l'a faite. — L'homme peut *faire*, Dieu seul peut *créer ;* et nous ne saurions, non plus que

tous les anges des cieux, donner l'être seulement au moindre grain de poudre.

Oh! que cette pensée (n'est-ce pas, chers enfants ?) que cette pensée, *Dieu créa*, est propre à nous remplir d'adoration ! C'est par là que je voudrais finir. Comme elle nous révèle la distance incommensurable, infinie, qui sépare le Créateur, non-seulement de nous, pauvres vers de terre, mais d'un ange, mais d'un séraphin, mais de la plus sublime de toutes ses créatures ! Il y a moins loin d'un grain de poudre au premier des archanges que de cet archange au Dieu qui l'a créé, au Dieu qui de rien a fait et l'archange et le grain de poussière. Aussi est-il écrit du Fils qui a créé les anges, que « tous les anges de Dieu l'adorent » (Col., I, 16. Héb., I, 6).

Mais encore, chers enfants, comme cette pensée nous révèle et ce qu'est Dieu et ce que nous devons être pour Dieu !

Ce qu'est Dieu, ce Dieu qui est tout, tandis que nous ne sommes rien ; ce Dieu qui peut tout, puisqu'il tire tout du néant ; ce Dieu qui connaît tout, puisqu'il a tout fait, l'intérieur des cieux et l'intérieur de la terre,

l'intérieur de l'homme et l'intérieur de l'ange ; ce Dieu qui a compté les cheveux de notre tête, le sable de la mer et la poudre de la terre, comme il a compté les soleils sans nombre qui roulent dans l'immensité des cieux ; ce Dieu surtout qui gouverne toutes choses ; car il les maintient de seconde en seconde par la même puissance qui leur donna l'être au premier jour du monde. Elles ne subsistent toutes d'heure en heure que par lui, et leur conservation n'est qu'une création continuelle. Aussi Jésus-Christ disait-il : « Mon Père tra-» vaille continuellement, et je le fais aussi » (Jean, V, 17). « Toutes les créatures s'atten-» dent à Lui. Caches-tu ta face, ô Dieu ! elles » sont troublées ; retires-tu leur souffle ? elles » défaillent et retournent en leur poudre ; mais » si tu renvoies ton Esprit, elles sont créées et » tu renouvelles la face de la terre » (Ps. CIV, 29, 30).

O mes amis ! que de raisons de vous donner à lui, de vous abandonner à lui ! « Bienheu-» reux, dit le Psalmiste, oh ! bienheureux celui » à qui le Dieu fort est en aide, et dont l'attente » est en l'Eternel son Dieu qui a fait les cieux et la » terre, la mer et tout ce qui y est ! » (Ps. CXLVI,

5, 6.) Aussi verrez-vous toujours dans tout le cours des Ecritures les hommes de Dieu, les prophètes, les apôtres, que dis-je ? les anges de lumière et le Fils de Dieu lui-même revenir constamment à cette pensée. — Ecoutez Moïse ; que de fois il y revient ! Ecoutez David ; ses Psaumes en sont pleins. Ecoutez Job ; il en parle sans cesse. « Qui est-ce qui » se trouve jamais bien de s'opposer à Dieu » (s'écrie-t-il) ; à Dieu qui a fait le Chariot et » Orion, les Pléiades et tous les astres ; à Dieu, » qui fait des choses si grandes qu'on ne les » peut sonder, et tant de choses merveilleu- » ses qu'on ne les peut compter ? » — Ecoutez les apôtres ; ils nous y ramènent sans cesse ; ils s'en fortifient dans la prière : « Seigneur ! » s'écrient-ils, « tu es le Dieu qui a fait le ciel et » la terre, et la mer et toutes les choses qui y » sont ! » — Et dans leurs prédications : « Con- » vertissez-vous au Dieu vivant, » s'écrient-ils encore, « au Dieu vivant qui a fait les cieux et » la terre. » — Ecoutez enfin, dans leurs adorations sublimes, les vingt-quatre anciens adorant Celui qui est vivant aux siècles des siècles et jetant leurs couronnes devant le trône : « Seigneur, tu es digne de recevoir la gloire,

» l'honneur et la puissance ; car tu as créé
» toutes choses, et c'est par ta volonté qu'elles
» subsistent. »

On me récitera dimanche les cinq premiers versets de la Genèse, et l'on y joindra les sept premiers versets du psaume VIII[e].

DEUXIÈME LEÇON.

(GENÈSE, I, 1.)

1. Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.

Quel spectacle imposant nous présenta déjà notre leçon de dimanche !

Le monde, je veux dire la terre, les cieux et les cieux des cieux, qui sortent du néant *au commencement*, c'est-à-dire dans les profondeurs des temps passés, il y a des milliers, peut-être des cent milliers et des millions d'années.

Nous avons à continuer aujourd'hui ce sujet magnifique ; mais avant, je sens le besoin de répéter avec vous ces paroles du psaume VIII que vous venez de réciter dans vos groupes ; car il faut que nous apportions tous ici des cœurs remplis d'adoration.

« O Eternel ! mon Dieu, que ton nom est » magnifique par toute la terre ! tu as mis ta » majesté par-dessus les cieux. — Quand je » regarde les cieux, ouvrage de tes mains, la » lune et les étoiles que tu as arrangées, je » dis : Qu'est-ce que de l'homme, que tu te » souviennes de lui, et du Fils de l'homme » que tu le visites ? » (2, 4, 5.)

Ah ! certainement, chers enfants, si la contemplation des cieux nous ravit d'admiration, il y a une chose qui doit nous étonner plus encore que tout le reste : c'est qu'un tel Dieu se soit souvenu de vers de terre tels que nous sommes ; c'est que lui-même, s'étant fait semblable à nous, « soit venu nous visiter ! »

Nous ne pûmes étudier dimanche que les deux premiers mots de la Genèse : le mot *au commencement* et le mot *créa*.

Ces mots, vous vous le rappelez, nous déclarent, dès l'abord, deux grandes vérités : la première, qu'il y eut un temps appelé *au commencement*, où rien n'était que Dieu, ni ciel, ni terre, ni matière, ni les anges, ni le moindre grain de poudre ; la seconde, c'est que Dieu créa toutes ces choses de rien : de

rien notre soleil et tous les mondes de l'immensité ; de rien notre terre et tout ce qui y est ; de rien tous les cieux, et les cieux des cieux ; de rien les choses visibles, et de rien les choses invisibles, trônes, dominations, principautés et puissances.

Voilà ce que nous vîmes dimanche ; mais il nous reste ce matin à contempler d'autres vérités non moins importantes, en étudiant les autres paroles de notre premier verset : *Au commencement Dieu créa les cieux et la terre.* Nous avons encore à considérer ces trois mots : *Dieu*, *cieux* et *terre*. Je commence par le mot *Dieu.*

Vous devez comprendre combien il importe, quand le Créateur des cieux et de la terre donne aux hommes sa Parole écrite pour la première fois, d'en étudier avec le plus grand soin toutes les expressions, mais surtout d'y prendre garde aux noms par lesquels lui-même s'est voulu désigner ; car, puisqu'il nous envoie sa Parole pour se faire connaître à nous, il doit avoir fait choix, entre tous les noms possibles, de ceux qui pouvaient nous donner la plus saine idée de ce qu'il est.

Or, ce nom *Théos* en grec (*Deus* en latin ou *Dieu* en français) est le terme par lequel les Grecs, dans leurs anciennes versions, et les apôtres dans le Nouveau Testament, ont rendu le terme hébreu d'*Elohim* employé par Moïse.

Dieu se nomme dans la Genèse, tantôt *Jéhovah* (*Celui qui est*), que nous traduisons en français par l'*Eternel ;* tantôt *Elohim*, que nous traduisons en français par *Dieu*. Et dans ce premier verset de la Genèse, c'est Elohim qu'il emploie. — Mais ce qu'il y a de très-remarquable et ce qu'il faut vous faire observer ici, bien que vous ne soyez encore que des enfants, c'est que ce mot est un nom pluriel, tandis que le verbe qui l'accompagne est au singulier. — Mais pourquoi, demandera-t-on, Dieu, qui s'attache si constamment dans toute la Bible à déclarer que « l'Eternel est un » seul Dieu et qu'il n'y en a point d'autre, » emploie-t-il ainsi, dès la première ligne de ses Ecritures, un nom pluriel ? — Vous savez tous sans doute ce qu'on appelle le singulier et le pluriel dans les noms. Aucun de vous n'ignore que ce sont les deux formes différentes que prend chaque nom, suivant qu'il dési-

gne un seul objet ou qu'il en désigne plusieurs. Ainsi, par exemple, en français, il est un bel animal qu'on appelle *cheval* au singulier ; mais si ce même animal se présente en nombre, on ne l'appelle plus cheval, mais chevaux ; on ne dira plus : « J'ai vu trois *cheval*, mais j'ai vu trois *chevaux*. » — Et de plus, ceux de nos jeunes amis ici présents qui apprennent déjà le grec vous diraient aussi qu'il y a des langues où les noms, outre le singulier et le pluriel, ont une troisième forme qu'on appelle le *duel*, et qui s'emploie seulement lorsqu'au lieu d'un seul objet ou de plusieurs objets on n'en désigne que deux. Ainsi, par exemple, pour le nom de *Dieu*, les Grecs ont trois formes : singulier, *Théos* (un Dieu) ; duel, *Théô* (deux dieux) ; pluriel, *Théoi* (plusieurs dieux). — De même chez les Hébreux, pour désigner Dieu, on a aussi le singulier *Eloha*, le pluriel *Elohim* et le duel *Elohaïm*.

Eh bien ! chers enfants, remarquez maintenant la manière dont le Seigneur notre Dieu, lorsqu'il nous a donné les Ecritures pour la première fois dans la langue des Hébreux, qui a un singulier (*Eloha*) pour

désigner une seule personne en Dieu, n'a voulu cependant prendre ni ce singulier, ni le duel (*Elohaïm*), qui en désigne deux; mais le pluriel *Elohim*, en ayant bien soin toutefois de le construire avec un verbe singulier. Il n'a pas dit : *Au commencement Eloha créa*, ni (comme on aurait dû s'y attendre) : *Au commencement Elohim créèrent*; mais *Au commencement Elohim créa* (*Elohim* au pluriel, et *créa* au singulier).

Que paraît-il de là? Il paraît de là que dans cette façon si extraordinaire de s'exprimer, Dieu avait un but important, et qu'il voulait, dès l'entrée de sa Parole écrite, enseigner aux hommes qu'il n'y a qu'un seul Jéhovah, un seul Dieu éternel et tout-puissant; mais que dans cette unité mystérieuse de l'essence divine il y a une pluralité mystérieuse de personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — Et c'est aussi pour cela que vous trouverez, au chapitre VI du Deutéronome, cette parole si remarquable, que les Israélites rappelaient constamment dans leur culte et que Jésus a nommée le premier de tous les commandements : *Ecoute, ô Israël! et mets bien cette parole en ton cœur; c'est que Jéhovah*,

notre Elohim, est un seul Jéhovah. — Jéhovah signifie *Celui qui est,* l'essence de Dieu ; c'est donc comme s'il eût dit : « Ecoute, ô Israël ! et mets bien cette parole en ton cœur : c'est que l'essence des trois personnes de notre Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, est une seule essence. »

Le mot même d'*Eloha* ou d'*Elohim* a, dans la langue des Hébreux, un sens qui paraît se rapporter à l'alliance éternelle de grâce traitée par le Père, le Fils et le Saint-Esprit pour la rédemption des élus. Je vous en parlerai dans la suite, mais je n'en ai pas le temps aujourd'hui.

Et maintenant, qu'est-ce que cette *terre* et qu'est-ce que ces *cieux que Dieu créa au commencement ?* — Les *cieux*, c'est le monde entier, excepté la terre ; la *terre*, c'est cette pauvre petite planète sur laquelle nous vivons, planète si grande comparativement à l'homme, mais si minime comparativement au monde, devant l'immensité duquel elle n'est que comme un grain imperceptible de poussière. Mais comme dans cette immensité c'est sur la terre que nous demeurons, Dieu qui, dans ses Ecritures, parle pour des hommes et s'ac-

commode toujours à leur faiblesse, leur dit : « J'ai tout créé, j'ai créé l'immensité, et j'ai créé aussi ce petit grain de poudre qu'on appelle *la terre* et sur lequel vous marchez. »

Disons donc d'abord quelques mots d'après l'Ecriture sur ce qu'est la terre, et disons-en aussi quelques mots d'après les connaissances que l'homme en a pu récemment acquérir par la science.

Dans l'Ecriture, comme dans l'usage ordinaire, on appelle *terre* deux choses très-différentes : tantôt c'est le globe entier sur lequel nous sommes, tantôt c'est uniquement la croûte ou surface solide dont ce globe est recouvert, et qui n'a tout au plus, à ce qu'il paraîtrait, que 3 ou 4 lieues d'épaisseur.

J'ai dit d'abord que l'Ecriture appelle terre notre planète tout entière. Vous le voyez ici, dès notre premier verset : *Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre ;* et aussi au quarantième chapitre d'Esaïe (verset 22), et encore au vingt-sixième de Job (verset 7), où elle nous dit que « le GLOBE de la terre est suspendu dans le vide. » — Mais j'ai dit, en second lieu, qu'elle appelle également du nom de *terre* la croûte solide et rocheuse dont notre

globe est partout recouvert et sur laquelle repose le vaste amas des mers. C'est ce que vous pouvez voir ici-même. Qu'est-ce que Dieu y nomme *terre* au verset 10 ? — C'est *le sec* par opposition à *la mer* ; ce sont les continents et les îles qui se trouvent où n'apparaissent pas les eaux.

Et de même que par *la terre* l'Ecriture entend deux objets différents, de même aussi, elle désigne par *les cieux* trois objets très-distincts : le premier ciel, le deuxième ciel et le troisième ciel.

Le premier ciel, c'est le ciel des oiseaux, le ciel des nuages, l'atmosphère ; et c'est dans ce sens qu'elle nous parle de la rosée des cieux, des nuées des cieux, des quatre vents des cieux, des oiseaux des cieux.

Le second ciel, c'est le ciel des astres, du soleil, de la lune, des planètes, des étoiles fixes et des nébuleuses.

Le troisième ciel enfin, c'est l'immensité qui est par delà ; c'est ce ciel du ciel, ces cieux des cieux, où résident les anges, où est allé notre Seigneur quand « il a traversé les cieux » (Héb., IV, 14) et où se manifeste la majesté du Très-Haut.

Mais l'heure va sonner ; je n'ai le temps aujourd'hui de parler que de notre globe, et je voudrais, avant de finir, vous avoir dit avec plus de précision ce qu'est cette *terre que Dieu fit au commencement.*

Premièrement, vous savez qu'elle est ronde. Dieu l'avait dit dans sa Parole ; mais plus tard aussi la science des hommes a pu s'en assurer ; car des centaines de navires en font le tour toutes les années. Des milliers de navigateurs partant par exemple d'Europe par la gauche, et s'en allant toujours vers le soleil couchant sans reculer jamais, finissent, après de longs mois et des années de navigation, par se retrouver ramenés par la droite dans les régions mêmes dont ils étaient partis.

Secondement, on s'est encore assuré que notre terre court chaque année dans un cercle immense autour du soleil, en roulant sur elle-même toutes les vingt-quatre heures comme ferait une boule. Elle roule même si vite, qu'elle fait à l'équateur plus de 6 lieues par minute, ou de 375 lieues par heure ; et tout en roulant ainsi, elle court en même temps autour du soleil avec une vitesse de 7 lieues par

seconde. Quelle admiration n'éprouveriez-vous pas si, placés à 100 lieues en dehors de la terre, vous pouviez la voir passer devant vos yeux, pendant qu'elle court dans les profondeurs de l'espace avec une vitesse soixante fois plus grande que celle d'un boulet de guerre sortant du canon !

Troisièmement, on a mesuré ses dimensions : elle a 9,000 lieues de tour, c'est-à-dire près de 3,000 lieues de diamètre. Et vous pourrez juger de cette grandeur, quand je vous dirai qu'on a calculé que le mont Blanc, la plus haute montagne de l'Europe, n'est guère sur le globe terrestre que ce qu'est sur votre tête l'épaisseur d'un de vos cheveux, ou ce que serait un grain de sable sur une maison de 20 pieds. — Vous en pouvez juger encore par un autre calcul. Imaginez qu'on voulût vous faire accomplir une revue rapide de toute la terre et que dans ce but on vous plaçât, pour une heure, sur une éminence d'où votre vue s'étendrait à 15 lieues dans tous les sens. Ce serait déjà certes un vaste paysage, et ce serait bien peu d'une heure pour en prendre connaissance, puisqu'il comprendrait 225 lieues carrées, ou 45 fois le territoire de notre

république ; mais après tout, cet espace, malgré son étendue, ne serait que la 40,000e partie de la surface de la terre. — Supposez donc qu'ensuite on vous transportât d'heure en heure dans quelque nouvelle scène de la même étendue, en vous faisant consacrer à ce travail 12 heures par jour : combien pensez-vous qu'il vous fallût de temps pour achever, à ce compte, la revue du globe entier ? — Pas moins de 9 ans et 48 heures !!

Quatrièmement enfin (et vous savez que la Bible nous l'a dit longtemps avant que les hommes s'en fussent assurés par la science), cette terre, bien que recouverte partout d'une croûte solide, est tout en feu dans son intérieur. C'est une masse ardente de métaux fondus et incandescents, de gaz embrasés et de laves bouillonnantes. La Bible le disait positivement, il y a trois mille ans, au vingt-huitième chapitre de Job ; elle nous parlait d'ailleurs très-souvent de montagnes fondues comme de la cire, sautant comme des moutons, et soulevées des profondeurs de la terre par les ardeurs du feu ; mais la science des hommes ne s'est assurée de ces grands faits que dans ce dernier siècle. Je vous ai dit que la couche solide qui

recouvre ce feu paraît n'avoir pas plus de 3 ou 4 lieues d'épaisseur. Aussi toutes les fois que cette croûte se fendille, il en sort des laves, des feux, des roches fondues, des gaz impétueux, des cendres assez abondantes pour engloutir des villes entières ; et l'on voit encore de temps en temps la terre qui tremble ou qui s'entr'ouvre, et des montagnes qui s'élèvent en un jour.

Aussi la Bible nous disait-elle depuis trente-trois siècles ce que les savants viennent de découvrir dans ces derniers jours, c'est que les plus grandes montagnes de la terre (par exemple notre mont Blanc, et presque toutes nos plus hautes Alpes) ont été formées, longtemps après la création de la terre, par les soulèvements qu'opère ce puissant feu. C'est aussi pour cela que, dans notre Suisse et ailleurs, toutes les fois que des sources sont profondes, elles apportent à la surface de la terre des eaux chaudes où vous savez que les malades viennent chercher des remèdes ; et l'on s'est assuré que, pour chaque centaine de pieds de profondeur que vous creusez en terre, la température monte d'un degré du thermomètre ; en sorte que si l'on creusait à 7,000 pieds,

c'est-à-dire à une demi-lieue de profondeur, on ne trouverait plus que des eaux bouillantes; et à 4 lieues et demie, plus que des roches fondues.

Tel est donc l'état de la planète où nous sommes, mes chers enfants; et vous n'avez pas oublié que la Bible nous déclare aussi comment au dernier jour la terre périra par ce feu intérieur, et comment alors « elle sera brûlée avec tout ce qui est en elle. »

Mais il faut que je m'arrête. J'en ai dit assez de cette merveilleuse création de la terre; et que de sujets d'admiration ne nous présente pas déjà le peu que je viens de vous en dire! Mais que serait-ce si nous en venions à considérer qu'elle était destinée à devenir enfin, après un grand nombre de milliers d'années, la demeure de l'homme, pour être alors le théâtre de sa rédemption par le Fils unique du Dieu tout-puissant? œuvre infiniment plus étonnante encore et plus glorieuse que tous les prodiges de la création : la Parole faite chair, qui était au commencement avec Dieu et qui était Dieu, devant descendre elle-même en personne sur la terre, pour sauver les élus qui lui ont été donnés du Père avant la fonda-

tion du monde, pour les ressusciter au dernier jour, et pour les faire régner éternellement avec leur Rédempteur.

Mais je ne parle pas ici de ces miséricordes divines : et même je n'ai rien dit encore de la création des mers, des plantes, des poissons, des reptiles, des oiseaux et de tous ces animaux qui devaient être produits sur la terre pendant l'œuvre des six jours, avant l'apparition de l'homme.

C'est ce que nous verrons plus tard.

En attendant, on me récitera de nouveau, pour dimanche prochain, le premier verset de la Genèse, en y joignant les onze premiers versets du psaume XIX.

TROISIÈME LEÇON.

(GENÈSE, I, 1.)

1. Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.

Nous avons aujourd'hui à considérer un objet tout plein de gloire. Ce n'est pas seulement les cieux et les cieux des cieux, c'est infiniment plus : c'est la création des cieux et des cieux des cieux. — Ce n'est pas seulement la splendeur, l'étendue, la lumière, les mouvements et les espaces infinis du ciel : c'est le moment mystérieux et sublime où toutes ces beautés et toutes ces grandeurs sortent du néant, et où l'Eternel les fait venir à l'existence par un seul acte de son ineffable volonté.

Au commencement, dit votre premier verset, *Elohim créa les cieux*. — « Les cieux, » dit aussi l'Ecriture que vous venez de réciter

(au Ps. XIX), « les cieux racontent la gloire » du Dieu fort, et l'étendue donne à connaître » l'ouvrage de ses mains. Un jour fournit en » abondance de quoi parler à l'autre jour, et » une nuit montre la science à l'autre nuit. Il » n'y a point en eux de langage, il n'y a point » de paroles; toutefois leur voix est entendue. »

Je vais m'attacher, mes amis, à vous montrer comment « leur voix est entendue. »

Elle parle à nos yeux, elle parle à nos intelligences, elle parle à nos cœurs. — Elle parle d'abord à nos *yeux* avec une beauté, une variété, une puissance extraordinaire autant que charmante. Elle leur raconte la gloire du Dieu fort, elle la proclame à l'ignorant comme au plus savant; au berger pieux des Ormonts, qui ouvre le matin la porte de son châlet sur la montagne, comme à l'astronome de notre observatoire qui passe la nuit en silence près de ses instruments, et qui suit de l'œil avec émotion des soleils et des mondes, pendant qu'il les voit traverser comme l'aigle le champ merveilleux de son télescope.

Elle parle ensuite à nos *intelligences ;* elle leur fait entendre des révélations sublimes; elle les confond; elle leur montre des sages-

ses, des grandeurs, des infinis dont aucun autre langage ne saurait égaler la puissance ; elle leur raconte la gloire de Dieu ; un jour l'annonce à un autre jour, et une nuit l'enseigne à celle qui lui succède.

Enfin, elle parle à nos *cœurs* un autre langage plus éloquent et plus magnifique encore, quand elle vient nous dire : « O homme ! le créateur de toutes ces grandeurs, c'est ton Dieu qui t'a voulu sauver, c'est ton Père ! O homme ! ce Fils unique de Dieu, sa Parole éternelle, qui était avec Dieu au commencement et qui était Dieu, qui a tout fait et sans qui rien de ce qui a été fait n'a été fait, cette Parole a été faite chair ; ce Fils unique de Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, par un amour plus grand que toutes ces grandeurs, est venu vivre et mourir ici-bas pour expier tes abominables péchés ; et quand il est venu, il n'avait pas un lieu pour reposer sa tête ! »

Ah ! certainement, nous pouvons dire à la vue des cieux, si nous voulons nous y rendre attentifs, ce que disait Jacob quant il eut sa vision de Béthel : *Certainement l'Eternel est ici, et je n'en savais rien ! C'est ici la mai-*

son de Dieu ; c'est ici la porte des cieux ! Oui, mes enfants, il y a dans les cieux une voix qui nous crie : L'Eternel est ici ! Chaque matin, chaque soir, chaque instant nous révèle sa puissance et nous raconte sa gloire. *Un jour l'annonce à l'autre jour ; une nuit l'enseigne à l'autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de discours, et toutefois leur voix est entendue !*

Au commencement, Elohim créa les cieux et la terre.

Il faut d'abord vous rappeler que comme dans la Bible le mot *terre* a deux sens, de même aussi dans la Bible le mot *cieux* en a trois ; ou plutôt la Bible distingue trois ciels créés de Dieu. D'abord le premier ciel, quand elle dit : « Les oiseaux du ciel, les nuages du ciel, les quatre vents du ciel. » C'est ce qu'on appelle aussi l'atmosphère, mais ce n'est pas de ce ciel-là que nous parle notre premier verset ; il n'en sera question que dans la leçon prochaine, où nous reparlerons de la terre. Ce premier ciel ne s'élève qu'à 14 lieues au-dessus du mont Blanc. On a pu le mesurer, soit par l'observation du lever des aurores, soit par celle du baromètre. Il y a même

déjà si peu d'air à la hauteur du mont Blanc, qu'on a beaucoup de peine à y respirer.

Mais ensuite, par-dessus ce premier ciel, à d'immenses hauteurs, il y a le deuxième ciel, le ciel des astres ; et je vais vous dire aujourd'hui quelques mots de ses magnificences et de ses immensités, qui dépassent toutes nos pensées.

Vous verrez qu'on a pu mesurer la distance de la lune, qui est à 90,000 lieues de nous; celle du soleil, déjà si grande qu'il faudrait à un boulet de canon faisant 400 lieues par heure plus de dix ans pour y atteindre ; celle des étoiles fixes les plus rapprochées, qui sont pour le moins quatre cent mille fois plus distantes, et celle de tant d'autres qui sont des millions et des millions de fois plus éloignées encore.

Mais outre ce second ciel, Dieu fit aussi au commencement ce que saint Paul appelle le *troisième ciel* ou le *paradis* (2 Cor., XII, 2, 3, 4), et ce que l'Ecriture appelle aussi le *ciel du ciel*, ou les *cieux des cieux*, parce que ce troisième ciel est autant au-dessus du second ciel étoilé que ce second ciel est au-dessus de nous. Ah ! « sachez, quant à l'Eter-

nel, » écrivait Salomon au roi de Tyr, alors qu'il voulut bâtir son temple; « sachez, quant à l'Eternel, *que le temple que je lui veux bâtir ne peut le contenir*; *car ni le ciel ni même le ciel du ciel ne le peuvent contenir.*» C'est dans ce ciel du ciel que doit être le siége de la gloire de Dieu; c'est là que saint Paul nous dit « avoir été enlevé un jour (si ce fut dans son corps ou hors de son corps, il ne sait). » C'est là que sont les anges de gloire, là le trône de Dieu et de l'Agneau; là que seront les saints, qui sont par millions; là les trônes, les principautés, les puissances, les séraphins de gloire.

Eh bien! voilà ce que Dieu créa au commencement : il créa le second ciel, et il créa aussi le ciel du ciel et tous les anges; car ils furent tous créés longtemps avant l'homme. Quand celui-ci, beaucoup plus tard, fut placé dans le paradis d'Eden, il y avait déjà des anges qui avaient eu le temps d'accomplir leur épreuve, « les uns ayant gardé leur origine, » et les autres, dit l'Ecriture, « ne l'ayant pas gardée » (Jude, 6). — Les anges glorieux, revêtus de lumière et de félicité, y demeuraient déjà dans une innombrable multi-

tude. Vous savez qu'ils se tiennent autour du trône par milliers de milliers, qu'ils contemplent la face de Dieu, qu'ils adorent Dieu, qu'ils exaltent ses louanges et qu'ils volent à son commandement.

Oh ! quelle idée, chers enfants, toute cette création ne nous donne-t-elle pas déjà du Dieu qui l'a faite ! Puissance, beauté, sagesse, richesse, grandeur ! Quelle idée aussi de la rédemption ! Quelle idée de la grandeur du Christ, notre Rédempteur ! Pensez à ce que sont les sublimes facultés des anges, leur sainteté, leur intelligence, leur pureté, leur puissance, leur gloire, et par là jugez de ce que doit être Celui qui les a tirés du néant, Celui qui les gouverne, Celui qui les remplit d'une vie impérissable et d'une sainteté sans tache, Celui devant lequel ils adorent sans cesse ! « Tous les anges de Dieu l'adorent, » est-il dit du Fils de Dieu (Héb., I, 6).

Mais j'en reviens au second ciel que nous pouvons contempler de nos yeux, et je dois vous en dire quelques mots aujourd'hui. Certes, si je voulais vous en réciter les merveilles, du moins celles qui me sont connues, j'aurais à vous parler pendant des semaines et des

mois. C'est le plus haut sujet d'étonnement qu'ait étudié la science des hommes ; et quand vous serez grands, les découvertes de l'astronomie vous raviront d'admiration.

La vue d'un ciel étoilé a proclamé d'âge en âge la gloire de Jéhovah ; mais, depuis deux ou trois cents années seulement, les merveilleuses puissances du télescope et celles de la géométrie sont venues ouvrir, pour ainsi dire, les fenêtres de ce monde sur un univers nouveau, donner au ciel des anciens vingt ciels, mille ciels plus lointains et plus vastes, et créer sur ces incommensurables profondeurs les connaissances à la fois les plus étonnantes et les plus certaines. Au moyen des lunettes et des mathématiques, les astronomes ont pu mesurer les hauteurs des cieux, la distance, les dimensions et (le croiriez-vous ?) le poids même de ces énormes corps que vous voyez briller au firmament, le poids de la lune, le poids du soleil, le poids des planètes les plus lointaines.

Je voudrais essayer de vous faire comprendre comment, au moyen de la science mathématique, on peut mesurer la distance des objets les plus inaccessibles et les plus lointains, sans être obligé de s'y transporter.

Vous savez tous ce que c'est qu'un triangle. En voici un, par exemple, que je forme avec mes deux pouces placés bout à bout et mes deux index. Vous voyez qu'un triangle est une figure qui a trois côtés et trois angles. Eh bien ! en géométrie, si dans un triangle je puis mesurer seulement un seul des côtés et les deux angles ou écartements que ce côté forme avec les deux autres, je connais tout le reste.

Par exemple, si quelqu'un me disait : « Monsieur, pourriez-vous, par la géométrie, sans sortir de la promenade de Saint-Antoine, me dire exactement à quelle distance de nous est le sommet du mont Salève ? » — je lui répondrais : Oui, monsieur, parfaitement ; et voici comment. Je me figure un triangle dont la pointe soit au sommet du Salève, et dont la base soit la longueur de Saint-Antoine. Il faut seulement que je puisse, dans ce triangle, mesurer un seul côté et deux angles. Eh bien ! je me les procurerai facilement sur Saint-Antoine. Je commencerai, pour cela, par y mesurer avec grand soin une ligne allant de la maison Vernet à l'autre bout de la promenade, du côté du lac. Voilà déjà un côté, voilà la base ;

elle est de 800 pieds. — Après cela, j'irai vers la maison Vernet pour y placer mon instrument à mesurer les angles. Il se compose tout simplement de deux lunettes qui se croisent et dont on peut mesurer les écartements avec beaucoup de précision. Là donc je dirige une de mes lunettes sur l'autre bout de Saint-Antoine, et l'autre lunette sur le sommet du Salève; je mesure leur écartement, et voilà l'un de mes angles. Puis je me transporte avec mon instrument à l'autre extrémité de la promenade, et là, de nouveau, je braque une des lunettes sur le sommet du Salève et l'autre sur la maison Vernet, je mesure également leur écartement : voilà mon second angle. Dès lors je suis maître de mon affaire ; car dans ce triangle, connaissant la base, qui a 800 pieds, et les écartements des deux autres côtés d'avec cette base, je connaîtrai tout le reste, et je pourrai vous dire combien il y a de toises, de pieds et de pouces de la maison Vernet au sommet du Salève.

Eh bien ! chers enfants, on fait justement ainsi pour trouver la distance de la lune. Deux observateurs, placés en différents lieux de la terre, mesurent la distance qui les

sépare ; puis ces messieurs, mirant la lune avec leurs lunettes, mesurent l'écartement que cette ligne doit faire avec la ligne allant à l'autre observateur : voilà un côté et deux angles ; et alors, connaissant le tout, on trouve que la distance de la lune est égale à trente fois le diamètre de la terre, lequel, je vous l'ai dit, est de 3,000 lieues. Trente fois 3,000 lieues font 90,000 lieues : voilà la distance de la lune.

Mais à présent, comment connaîtra-t-on celle du soleil ? car la terre est trop petite pour qu'on puisse s'en servir comme de base pour mesurer cette immense grandeur. Voici ce qu'on a pu faire de très-simple, quoiqu'on ait aussi d'autres moyens. — On a considéré le triangle formé par les trois lignes joignant les trois corps, terre, lune et soleil. Dans ce triangle, vous connaissez déjà l'un des côtés : c'est la distance de la terre à la lune, qui est de 90,000 lieues. On peut encore, en second lieu, mesurer facilement un des angles : c'est l'écartement des deux lunettes dirigées en même temps de la terre à la lune et de la terre au soleil. Mais il nous faut encore un second angle, et comment le mesurer ? car nous ne pouvons pas nous transporter à la lune avec

notre instrument pour connaître l'écartement des lignes que ces deux lunettes formeraient entre elles, si de la lune nous en dirigions une sur la terre et l'autre sur le soleil. Non, sans doute; mais voici comment on s'y prend pour avoir ce second angle. On a soin de ne faire l'opération qu'au moment où la lune est demi-pleine, car on sait qu'alors la ligne venant du soleil à la lune fait exactement un angle droit (ou une équerre) avec la ligne qui de la lune irait à la terre. Ainsi donc, ayant dans ce triangle un côté qui est de 90,000 lieues, et deux angles, l'un en équerre à la lune et l'autre que vous avez vous-même mesuré sur la terre, vous avez tout le reste, et vous connaissez aussitôt que la ligne allant du soleil à nous est 400 fois plus longue que la ligne qui va de nous à la lune. Or, celle-ci étant de 90,000 lieues, la distance du soleil, 400 fois plus grande, sera donc de 36 millions de lieues.

Vous voyez déjà, chers enfants, devant ces distances, combien le monde est grand et que nous sommes petits. — Une fois que nous connaissons exactement l'éloignement du soleil, nous pouvons également, par la géomé-

trie, déterminer aussi très-exactement sa grandeur. Il est 1,300,000 fois plus grand que la terre. Il est si grand que si l'on mettait son centre à la place où est notre terre, non-seulement il remplirait tout l'espace qui s'étend entre nous et la lune, mais encore à peu près une fois au delà, c'est-à-dire jusqu'à 75,000 lieues par delà la lune ; car son demi-diamètre est cent dix fois le demi-diamètre de la terre, et la distance de la lune n'est que soixante fois ce demi-diamètre. Ainsi, l'on compte qu'un boulet de guerre, allant toujours aussi vite qu'à sa sortie du canon, ferait 400 lieues à l'heure ou 96,000 lieues par jour de vingt-quatre heures ; mais combien pensez-vous qu'il mît de temps à parvenir de la terre au soleil ? — Dix ans, trois mois et treize jours !

Eh bien ! chers enfants, ce voyage que ferait un boulet de canon en dix ans, trois mois et treize jours, nous en faisons nous-mêmes un six fois plus long chaque année dans notre course autour du soleil, à raison de 7 lieues par seconde ; et nous faisons ce voyage sans nous en apercevoir, pendant que vous êtes là sur ces bancs et moi dans cette tribune, et

que nous sommes emportés sur notre globe. C'est cependant une lourde voiture, puisqu'elle a 9,000 lieues de tour et qu'elle pèse (on a pu s'en assurer) deux fois autant que si elle était tout entière de marbre. Or, maintenant on a compté plus de cinquante planètes qui tournent toutes, comme nous, autour de notre soleil, les unes plus petites et les autres beaucoup plus grandes que notre terre : Uranus, par exemple, 77 fois plus grande; Saturne, 887 fois; Jupiter, 1470 fois. Et ces grands corps, au lieu de n'avoir qu'une seule lune comme nous, en ont plusieurs et sont beaucoup plus loin que nous du soleil : Jupiter, plus de 5 fois ; Saturne, plus de 9 fois et demie ; Uranus, plus de 19 fois. Mais encore qu'est-ce que toutes ces grandeurs qui étonnent votre imagination? Elles ne sont rien auprès de ce que le télescope et la science des modernes nous ont fait connaître depuis cinquante années dans le monde des étoiles fixes.

Il a été reconnu que ces innombrables petites lumières, qui ne sont pas à vos yeux de la grosseur d'une tête d'épingle, sont autant de soleils égaux et même souvent très-supé-

rieurs au nôtre. Dieu a donné récemment à l'homme l'étonnant instrument du télescope, qui nous transporte dans les profondeurs de la création, et qui nous y fait découvrir de jour en jour de nouvelles immensités. — Je veux vous en dire en passant quelques mots.

Un œil nu, dans une belle nuit d'hiver, ne peut apercevoir au ciel tout au plus que mille étoiles, et il est reconnu maintenant qu'un télescope nous en peut faire découvrir un nombre 80,000 fois plus grand que l'œil nu. Le télescope d'Herschell, je veux dire son miroir réflecteur de 40 pieds, qui grossit 6,000 fois, nous permettrait de voir les montagnes et les vallées de la lune comme si nous étions transportés tout d'un coup à 14 lieues de cet astre. Il rend un objet 3,700 fois plus brillant qu'on ne le verrait à l'œil nu, et permet de distinguer des étoiles de la 1,344ᵉ grandeur (1), tandis que l'œil le plus exercé ne peut les voir que jusqu'à la 6ᵉ ou 7ᵉ grandeur. Dans une assez profonde obscurité, Herschell voyait à la distance d'une lieue un

(1) Arago, dans sa *Notice sur Herschell. — Annuaire du bureau des longitudes*, 1842, p. 286.

clocher et l'heure que montrait l'aiguille de son horloge. Aussi les étoiles de première grandeur, avant de paraître sur son miroir, s'annonçaient-elles par une lueur crépusculaire, comme fait pour nous le soleil, et répandaient-elles bientôt un éclat si vif qu'il en fallait détourner sa vue.

Je voudrais vous donner une idée d'abord de la multitude d'étoiles fixes (ou de soleils) que contient le ciel, et ensuite de leur étonnante grandeur. Pour vous faire concevoir leur nombre immense, je vous dirai qu'en dirigeant sa lunette vers la voie lactée, Herschell s'assura que, dans un espace du ciel grand seulement comme celui qu'occupe à nos yeux la lune, il pouvait compter avec son télescope 2,000 soleils à la fois, et que s'il l'avait dirigé sur un des amas d'étoiles qu'on étudie beaucoup aujourd'hui et qu'on appelle *les nébuleuses*, là la lune aurait couvert sur le firmament un nombre de 200,000 soleils. — L'œil nu le plus fort, dans une belle nuit sombre et sereine, ne peut apercevoir que jusqu'aux étoiles de *sixième grandeur*, tandis que les lunettes astronomiques peuvent compter jusqu'à celles de *seizième grandeur*, et que cha-

que accroissement dans les dimensions et le pouvoir des télescopes (en particulier le nouvel instrument construit en Angleterre par lord Ross) fait apparaître de nouvelles étoiles, de telle sorte qu'on est fondé à dire aujourd'hui que le nombre de ces astres est réellement infini, et que la Bible parlait vrai (déjà dans le temps où les yeux de l'homme, dans la plus belle des nuits, n'en apercevaient que mille), la Bible parlait vrai, lorsqu'elle les disait « innombrables comme le sable de la mer, » et qu'elle ajoutait que Dieu les « avait semés dans les espaces des cieux comme de la poussière. »

Voilà pour leur nombre : il est infini ; mais écoutez encore un mot sur leurs grandeurs.

Je les appelais tout à l'heure des soleils ; et je vous disais que la lune, en marchant dans le ciel, nous en cache derrière elle jusqu'à deux mille. Eh bien ! vous allez juger de leurs dimensions par quelques faits, car déjà plusieurs de ces étoiles fixes, qui ne nous apparaissent dans l'immensité du ciel que comme un point lumineux sans la moindre largeur, ont été mesurées. — Par exemple, vous connaissez dans le ciel les plus brillantes

des étoiles qui se voient de nos contrées, *Sirius*, *Arcturus*, *Antarès*, *Wéga*. — D'après les recherches du grand Herschell et les conclusions d'Arago (1), le diamètre d'Arcturus, la plus belle étoile du Bouvier, serait pour le moins 11 fois celui de notre soleil, en sorte que, si elle était mise à sa place, elle présenterait en surface à nos yeux un soleil 121 fois plus grand que notre luminaire. Et quant à Sirius, la plus brillante des étoiles de notre hémisphère, on a conclu, des expériences de Wollaston sur sa lumière, que son diamètre serait au moins 3 fois et trois quarts celui de notre luminaire, et que, placée à la même distance, elle nous présenterait en surface un soleil égal à 14 fois le nôtre. — Et que dirai-je de Wéga, la plus belle étoile de la Lyre? D'après des mesures prises plusieurs fois par Herschell (2), elle aurait un diamètre 3,000 fois plus grand que celui de notre soleil et serait à la distance de 8 millions de millions de lieues! — Ces mesures, qui lui assigneraient des dimensions égales aux trois

(1) *Annuaire du bureau des longitudes*, 1842, p. 375.
(2) *Revue britannique*, 1828, t. XXIX, p. 188.

quarts de notre système solaire, dépassent toutes nos conceptions.

Et maintenant à quelle distance penserons-nous que soient situés ces brillants luminaires? On a essayé de faire des triangles pour la mesurer en prenant pour un des côtés les deux extrémités de l'orbite de la terre, qui sont à 72 millions de lieues l'une de l'autre; mais cette ligne s'est trouvée trop petite pour de telles distances, et l'on a pu seulement compter que la lumière, qui fait 70,000 lieues par seconde et qui ne met que huit minutes pour venir du soleil à nous (tandis que vous vous rappelez qu'un boulet de canon mettrait à ce voyage dix ans et trois mois), la lumière mettrait nécessairement plus de six ans à venir de la plus proche à nous, et que si celle d'une étoile de première grandeur ne met que six années à venir jusqu'à nous, celle des étoiles de dix-huitième grandeur y emploiera 2,000 ans.

Ah! mes amis, adorons le Dieu de la création et répétons avec Amos (V, 8) : « Cher-» chez l'Eternel, et vous vivrez; cherchez Celui » qui a fait les Pléiades, la Grande-Ourse et » Orion (ces magnifiques constellations des

» cieux). » Et comme David : « O Eternel ! » quand je contemple les cieux qui sont l'ou- » vrage de tes mains, la lune et les étoiles que » tu as arrangées, je m'écrie : Qu'est-ce que » de l'homme, que tu te souviennes de lui, et » du fils de l'homme que tu le visites ? »

Mais il est une pensée mauvaise qui vient quelquefois aux hommes dans la contemplation de ces grandeurs ; la voici. On se dit : « Ah ! le ciel est trop grand pour me permettre de croire que le Créateur soit descendu sur cette insignifiante terre et qu'il y soit venu mourir pour nous. » — Je répondrai deux choses : Premièrement cette difficulté ne vient que de ce qu'on ne connaît pas assez la grandeur du Très-Haut. Dieu est si grand qu'il n'y a rien pour lui de grand ni rien de petit. Si, au lieu de nous avoir donné 5 ou 6 pieds de haut, il nous avait faits d'une taille telle que, tandis que nos pieds seraient sur la terre, notre tête toucherait au soleil, en sorte qu'un boulet de canon, allant jour et nuit, mettrait dix ans et trois mois à monter de nos pieds à notre front, serions-nous assez grands pour que Dieu s'occupât de nous ? — Non, sans doute, pas encore ; et l'objection, vous devez le voir, serait

aussi forte alors qu'elle l'est aujourd'hui ; car on pourrait dire encore, tout aussi justement, que nous serions trop petits pour ces faveurs de Dieu. Que serions-nous encore auprès des étoiles fixes de dix-huitième grandeur ? Que serions-nous auprès des nébuleuses ? Qui prouve trop ne prouve rien ; et cet argument reviendrait à dire que Dieu ne peut s'occuper de rien, parce que rien n'est assez grand devant son immensité ; ce qui serait l'abaisser au lieu de l'exalter.

Mais voici une seconde réponse. — Est-ce que la grandeur de Dieu nous écrase ? Mais sa miséricorde est aussi écrasante que sa grandeur. Les mystères de la rédemption ne sont pas moins au-dessus de nous que les mystères de la création. Je suis encore plus petit devant sa bonté que devant sa grandeur. « O Eternel Dieu ! Seigneur des cieux et de la terre, je te loue de ce qu'ayant caché ces choses aux habiles et aux intelligents, tu les as révélées aux petits enfants ! »

On me récitera dimanche les cinq premiers versets de la Genèse, et l'on y joindra les versets 4, 5, 6 et 7 du trente-huitième chapitre de Job.

QUATRIÈME LEÇON.

(GENÈSE, I, 2-5.)

2. Or, la terre était sans forme et vide, les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux.

3. Et Dieu dit : Que la lumière soit ; et la lumière fut.

4. Et Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres.

5. Et Dieu nomma la lumière jour, et les ténèbres nuit. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le premier jour.

Je viens aujourd'hui vous expliquer, selon mon pouvoir, le premier jour de la création.

Dès qu'il a rapporté, dans un premier verset, comment Dieu au commencement fit sortir du néant le monde tout entier, le Saint-Esprit nous transporte uniquement sur cette terre où devait s'accomplir, dans la consommation des temps, la grande œuvre de la rédemption par le don du Fils de Dieu. Dans son récit, il ne dira donc plus rien de tous ces mondes dont

je vous parlai dimanche, de tous ces soleils, de toutes ces planètes, de tous ces amas de soleils et de nébuleuses dont est peuplée l'immensité des cieux. Pourquoi le ferait-il ? Ce n'est pas l'astronomie, ce n'est pas non plus l'histoire des anges qu'il voulait nous apprendre. Non ; c'est l'œuvre de la grâce, c'est la rédemption des élus sur cette petite mais glorieuse terre, c'est le règne éternel de Jésus-Christ ! Il nous ramène donc aussitôt à la terre dès son deuxième verset, et là il commence par nous dire dans quel état de confusion et de ténèbres elle était plongée alors qu'elle fut transformée par l'œuvre des six jours, pour devenir plus tard la demeure bienheureuse de notre humanité.

Or, la terre, nous dit-il, *était sans forme et vide, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme.*

Nous avons déjà vu dimanche dernier, en expliquant, au premier verset, ce *commencement* où Dieu créa le monde, qu'on ne sait nullement jusque dans quelle profondeur des temps passés il faut l'aller placer, et que c'est probablement à des centaines de milliers et de millions d'années. Mais ce qu'on nous de-

mandera maintenant sans doute, c'est de dire au moins à quelle distance de nous il faut mettre cette seconde époque du verset 2, ce temps où, comme le dit Moïse, *la terre était sans forme et vide, où les ténèbres se tenaient sur la face de l'abîme,* et où Dieu commença sur notre terre son œuvre des six jours !

Eh bien ! je dois répondre encore qu'on n'en sait rien non plus, et que c'est probablement aussi à des dix milliers ou peut-être des cent milliers d'années. Voici seulement deux choses qu'on connaît avec certitude : c'est premièrement que, depuis la fin du sixième jour de la création ou l'apparition du premier homme sur la terre, jusqu'à nous, il n'y a pas plus de 6,000 ans (ou, plus exactement, de 5,860 années) ; et c'est, en second lieu, qu'avant cette époque, longtemps, très-longtemps avant que Dieu formât le premier homme, il avait déjà créé les anges, puisque nous trouvons des anges bons et des anges mauvais figurant dans la triste histoire de la chute de l'homme. Il fallait donc bien que les anges eussent eu déjà leur temps d'épreuve, que les uns eussent persévéré dans l'obéissance, que les autres au contraire fussent

tombés, « n'ayant pas gardé leur origine » (comme dit saint Jude) et ayant été jetés dans » l'abîme, enchaînés dans des chaînes d'obscu- » rité. » — Vous voyez que tout cela s'étant déjà passé avant la chute d'Adam, nous devons comprendre que la création des anges avait de longtemps précédé la nôtre. — « Où » étais-tu, » dit l'Eternel à Job dans les versets que nous venons de réciter, « où étais-tu quand » je fondais la terre (la croûte de la terre), » alors que les fils de Dieu chantaient en triom- » phe? » — Il faut donc, même d'après la Bible, qu'entre ce premier verset : *Au commencement, Dieu créa les cieux*, et ce deuxième verset : *Or, la terre était sans forme*, nous placions un immense intervalle dont la durée exacte nous demeure inconnue.

Venons-en maintenant, non plus à la création de la terre, mais à sa formation nouvelle, ou à l'œuvre des six jours.

Pour que vous puissiez comprendre ces grands faits, il faut que vous vous rappeliez tous très-nettement ce que nous ont déjà fait connaître de la terre nos premières leçons.

Qu'avons-nous dit de sa forme d'après l'Ecriture ?

— Que c'est un globe (Esaïe, XL, 22).

— Comment la Bible appelle-t-elle sa croûte solide ?

— Terre (Gen., I, 10 ; et aussi Job, XXXVII, 5, 6).

— Et que nous dit encore la Bible de son intérieur ?

— Qu'il est en feu (Job, XXVIII, 5).

— Quand la Bible parle du globe de la terre, sur quoi le dit-elle suspendu ?

— Sur le néant ou le vide (Job, XXVI, 7).

— Et quand, d'un autre côté, la Bible nous parle de la croûte de la terre, sous le nom de *terre*, comment nous fait-elle admirer les moyens mystérieux, inconnus, étonnants, par lesquels cette croûte si mince, qui cependant porte nos mers, nos fleuves et nos hautes montagnes, peut reposer si solidement sur une mer de feu, de laves et de roches fondues? Lisez-moi par exemple ce qu'elle en dit au XXXVIII^e^ chapitre de Job, aux versets 4 et 6.

— « Où étais-tu quand je fondais la terre? » dis-le-moi si tu as de l'intelligence. — Sur » quoi sont plantés ses pilotis, ou qui est celui » qui a posé la pierre angulaire pour la sou- » tenir ? »

— Et quelle est la circonférence de notre globe ?

— Neuf mille lieues.

— En combien de temps fait-il le grand tour du soleil ?

— En un an de 365 jours et un quart, à 7 lieues par seconde.

— Et n'avons-nous pas vu qu'en même temps il tourne comme une boule sur lui-même toutes les vingt-quatre heures ?

— Oui, en faisant 375 lieues par heure à l'équateur.

— En sorte que si aujourd'hui on vous transportait en l'air à 2 ou 3 lieues au-dessus des clochers de Saint-Pierre, à la hauteur de deux ou trois fois le mont Blanc, et qu'une main puissante vous y retînt fixe pendant vingt-quatre heures, vous verriez passer sous vos pieds, d'abord les trois clochers de Saint-Pierre, puis le fort de l'Ecluse et le lac de Nantua, s'en allant du côté de Lausanne et de Vevey à la vitesse de 6 lieues par minute. En moins de six minutes vous verriez arriver déjà la ville de Mâcon sur la Saône, en moins de vingt minutes la ville de La Rochelle et le grand océan Atlantique. Au bout de trois

heures ce serait déjà, de l'autre côté de cette vaste mer, les rives de l'Amérique et le grand fleuve Saint-Laurent; puis Québec et les lacs du Canada; puis les montagnes Rocheuses et les contrées des Mormons; puis, au bout de treize heures, la Californie et le grand Océan Pacifique; puis, au bout de dix-sept heures, Pékin et toute la Chine; au bout de vingt-trois heures et demie, le golfe de Venise, Trieste et la haute Italie; et enfin, demi-heure après, reparaîtraient encore nos trois clochers de Saint-Pierre, les arbres de Saint-Antoine et la cour de l'Oratoire.

On peut, par beaucoup de signes, s'apercevoir de cette rotation de la terre sur elle-même. Par exemple, les voyageurs de nos jours la constatent clairement en Amérique sur les chemins de fer courant du sud au nord, car on s'aperçoit bientôt que toutes les voitures qui viennent du sud, gardant encore dans leur course rapide l'impulsion reçue plus près de l'équateur, tendent à se jeter vers l'orient, et que toutes celles qui viennent du nord, ayant une impulsion moindre, tendent à se jeter vers l'occident.

Mais peut-être que quelques-uns de vous

ont de la peine à se croire ainsi tournant jour et nuit sans s'en apercevoir, tout comme ils en ont à se représenter que les hommes soient debout sur leurs pieds tout autour de la terre, les uns d'un côté et les autres de l'autre. J'ai vu même cette semaine une de nos petites amies qui ne pouvait le comprendre et qui s'en tourmentait ; mais je l'ai bientôt satisfaite, en lui expliquant que la terre est un grand aimant, et que le bas, sur ce grand aimant, ce doit être toujours le centre de l'aimant ; pour le lui faire mieux saisir, j'ai pris une boule de cire à cacheter qui représentait la terre, et l'ayant frottée sur la manche de mon habit, j'en ai fait un aimant. Alors, plaçant tout autour de cette boule, soit dessus, soit dessous, soit à droite, soit à gauche, de petits hommes de papier, je lui ai fait voir, à son grand étonnement, comment cette petite terre attirait tous ces petits hommes, qui venaient de partout, d'en bas ou de côté, tomber sur elle debout sur leurs deux pieds.

— Eh bien ! chère enfant, lui ai-je dit, ainsi font tous les hommes sur notre globe, soit ici, soit aux antipodes, soit à Genève, soit en Australie : ils retombent aussi sur

la terre toujours debout sur leurs deux pieds.

Mais j'en reviens à nos versets de ce jour. Voyez dans quel état était la terre ; que de choses intéressantes à expliquer dans l'œuvre de ce premier jour !

Or la terre était sans forme et vide.

Ou comme d'autres traduisent :

Or la terre était encore désordre et solitude, c'est-à-dire qu'il n'y avait point d'objets distincts et que tout y était en confusion. Point d'hommes, point d'animaux, point d'oiseaux, point de poissons, point de reptiles ni le moindre insecte ; point d'arbres, point de plantes ni de verdure, point de sec, point de mer, point d'air, point de lumière !

Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme.

En second lieu, cette terre *informe et vide* n'avait qu'*un abîme d'eaux* tout autour ; et par-dessus cet abîme des eaux dont elle était entièrement couverte, d'immenses et d'épaisses *ténèbres* la recouvraient à une grande hauteur.

Il n'y avait aucune lumière, pas même cette faible clarté qu'on observe encore dans nos nuits les plus sombres ; car les eaux bouillonnantes au-dessus du feu dont l'intérieur de

la terre est rempli, ces eaux soulevées, décomposées et réduites en vapeurs et en gaz ardents, envoyaient au loin leurs nuages immenses et recouvraient toute la face du globe des plus épaisses et des plus profondes ténèbres.

Mais remarquez encore ici, mes enfants, quelque chose d'important. Voyez que la Bible est admirable par ces derniers traits, comme par tant d'autres renseignements qu'elle est la première à nous donner sur les origines mystérieuses de ce monde. En effet, encore ici, elle nous apprend deux faits qui pouvaient sembler d'abord incroyables et comme en contradiction l'un avec l'autre, mais que les savants (qui d'abord ne les voulaient pas croire) sont tous venus nous confirmer à leur grand étonnement, à mesure qu'ils ont étudié plus exactement nos montagnes et la croûte de notre terre.

Voici ces deux faits qui semblent incompatibles : c'est que le feu et l'eau ont concouru ensemble et en même temps à la formation de la terre. Qu'est-ce qui va plus mal ensemble que le feu et l'eau ? N'importe, il en fut ainsi. Et aujourd'hui les savants même

les moins religieux sont tous obligés de reconnaître : 1° qu'autrefois la mer a dû recouvrir longtemps la surface de la terre, et que toutes les anciennes roches qui forment la croûte de notre globe ont été formées par lits ou par couches au fond d'une vaste et profonde mer ; 2° qu'en même temps le feu s'en est grandement mêlé, et même que le plus grand nombre des hautes montagnes plus récentes sont sorties comme en jaillissant de la terre, fondues par le feu et violemment poussées de bas en haut par les effets de ce même feu.

Eh bien ! vous voyez dans ce deuxième verset de la Genèse que tel était justement l'état de la terre : l'eau sur le feu. Cela nous est ici clairement montré. Et vous pouvez lire également dans saint Pierre (2e Epître, III, 3-7) ces deux faits encore reproduits d'une manière très-explicative et très-remarquable ; car il nous y est déclaré : 1° que « la terre a été tirée de l'eau et subsiste parmi l'eau ; » et 2° « que cette même terre, au dernier jour, sera détruite par le feu. » Et vous allez voir bientôt, dans l'explication que nous allons donner de ces premiers événements de notre globe, que plusieurs fois, depuis le premier jour, ces

mêmes abîmes des eaux, sous lesquelles le feu se trouve, ont fait irruption sur toutes les contrées de ce monde ; en sorte que, soulevées par le feu, elles ont autant de fois recouvert le globe entier.

Mais poursuivons. Pour achever l'explication de nos quatre versets, il faut encore que je réponde à ces quatre questions :

1° Que faut-il penser de cet Esprit de Dieu qui se mouvait au premier jour sur l'abîme des eaux (*et l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux*) ?

2° Que faut-il penser de cette lumière que Dieu fit paraître au premier jour (*et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut*) ?

3° Que faut-il penser du soleil ? Où était-il et dans quel état, pendant les trois premiers jours ?

4° Que faut-il penser de ce soir et de ce matin du premier jour, et combien ce jour dura-t-il (*ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le premier jour*) ?

Première question : *L'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux*. Voilà donc le Saint-Esprit qui nous est prêché dès le commencement de la Bible, le Saint-Esprit concourant

à créer le monde avec le Père et le Fils, un seul Dieu béni éternellement, comme il concourt à convertir une âme.

Vous comprenez que Dieu veut nous avertir ici que si bientôt les plantes, les animaux, les reptiles, les oiseaux et les hommes, avec toutes les magnificences de la création, vont sortir enfin de la terre et des eaux, ce n'est pas la terre et les eaux qui les produiront par quelque vertu qui soit en eux; ce sera par l'Esprit créateur qui les prépare et les féconde.

Aussi voyez que cette expression est belle et significative : *L'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux !* Le mot hébreu traduit par *se mouvait* s'emploie pour exprimer le mouvement des ailes d'un oiseau qui recouvre sa couvée.

Quelle plus belle image y a-t-il dans toute la nature, pour désigner le mystère et le pouvoir créateur, que celle d'un oiseau qui, dans le silence, demeure vingt jours couvant son œuf, jusqu'à ce qu'enfin, de cet œuf, sans vie apparente, vous voyiez sortir au jour, plein de vie, de grâce et de beauté, le jeune paon, ou le jeune cygne, ou le jeune colibri, ou le jeune

rossignol, qui va commencer son existence et faire le charme de nos yeux !

C'est donc ainsi qu'au premier jour de la création le *Saint-Esprit se mouvait sur les eaux*. Il couvait en silence, comme un œuf, cette terre informe et désolée qui, couverte de ténèbres, courait sans gloire, sans vie et sans lumière à travers l'immensité ; il y préparait avec puissance toutes les magnificences de la création.

Mais poursuivons au verset 3 : *Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.*

Ce fut donc alors que, sous l'opération mystérieuse et magnifique de cet Esprit, Dieu n'eut qu'à dire une parole : *Que la lumière soit !* pour qu'aussitôt la lumière, la plus belle de ses œuvres matérielles, « jaillît du sein des ténèbres, » comme l'a dit saint Paul.

Et Dieu vit que la lumière était bonne...

Mais avant d'entrer dans ce sujet, qui est celui de notre deuxième question, il faut répondre à la troisième : Que faut-il penser du soleil pendant les trois premiers jours de la création ? Existait-il avant que Dieu créât la lumière au premier jour, ou n'existait-il pas ? — C'est une chose très-simple : il existait ;

car il est une partie de ces cieux que Dieu avait créés *au commencement*. C'était un très-puissant aimant, 1,300,000 fois plus grand que notre terre, qui déjà tournait autour de lui, mais qui tournait dans les ténèbres ; car, je vous l'ai dit, il était encore obscur ; c'était un immense candélabre sans son flambeau. Il ne fut allumé qu'au quatrième jour, ainsi que la lune par réflexion ; ils ne devinrent qu'alors *des luminaires*. — Cependant il ne faut pas croire que notre soleil, même depuis qu'il est allumé, soit tout entier lumineux. Non, c'est un grand globe tout noir, que vous pouvez même apercevoir très-bien en de certains jours à travers les éclatantes clartés qui le recouvrent. On voit alors son noyau tout noir et tout obscur. C'est ce qui s'appelle *les taches* du soleil ; et l'on a pu même reconnaître, d'une manière très-exacte, que ce grand noyau noir pèse 355,000 fois plus que notre terre.

Mais, me direz-vous peut-être, et voici notre deuxième question : « D'où venait donc la lumière, puisque le soleil n'était encore qu'un globe obscur ? » Hé ! chers enfants, ne voyez-vous pas que la lumière peut exister sans le

soleil? Quand, la nuit, vous vous promenez dans les rues et quand vous entrez dans de riches magasins à la lueur du gaz, qu'est-ce qui vous éclaire? Est-ce le soleil? — Il est couché derrière nos montagnes; il a entièrement disparu depuis longtemps au-dessous de l'horizon.

Dieu avait donc établi, dans les premiers jours de la création, d'autres sources de lumière que le soleil, et ce ne fut qu'au quatrième jour qu'il la concentra sur la surface du globe immense autour duquel notre terre n'a cessé de tourner, et qu'il en fit notre grand luminaire.

Je voudrais, en finissant, vous faire admirer par ce dernier trait le récit de Moïse. Rien n'en peut montrer plus manifestement à tous les yeux attentifs la divine inspiration; car quel est le narrateur humain qui eût jamais imaginé d'expliquer la création du monde en plaçant l'apparition de la lumière trois époques avant celle du soleil? puis, en faisant germer sur la terre, croître et porter semence, des arbres, des plantes, des herbes de toute espèce, longtemps avant que cet astre éclairât notre monde?

Eh bien! je dois ajouter que de nos

jours tous les géologues et botanistes, même les moins religieux, en examinant ce qu'on trouve dans les mines de houille, qui ne sont que les débris des forêts du monde primitif, y ont trouvé des arbres si gigantesques, avec leurs graines, qu'ils ont tous reconnu que ces arbres, des pins, des palmiers, des fougères immenses, sont trop grands, trop beaux, trop développés pour avoir pu croître sous la lumière de notre soleil actuel, même dans les pays les plus chauds. Et ces arbres, qui sont des charbons, débris de l'ancien monde, ils les ont trouvés même dans les pays les plus froids : je ne dis pas seulement en Angleterre, mais au Canada, dans la baie de Baffin, et jusque sous les glaces de l'île Melville, le pays le plus froid de l'univers. Or, vous savez que les arbres les plus grands ont besoin de beaucoup de chaleur et surtout de beaucoup de lumière. Eh bien! tous ces savants, même ceux qui n'aiment pas la Bible, ont dit : « Certainement il y a eu sur la terre primitive, dans le temps de ces antiques forêts, une autre lumière que celle de notre soleil actuel. » Honneur, honneur donc à la Parole de Dieu encore par cet endroit !

Mais plus qu'une question au sujet du verset 3 ; c'est la quatrième (*Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le premier jour*) : Que faut-il penser de ce soir ? Combien dura-t-il ? Est-ce un jour de vingt-quatre heures ? Non, sans doute, puisqu'il n'y avait point encore de luminaire. Personne ne peut dire combien il a duré. Peut-être de longues années et de longs siècles. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que ce fut un intervalle de temps qui commença par la nuit du chaos (des ténèbres couvrant la face de l'abîme), mais qui se termina par la lumière.

On me récitera, pour dimanche prochain, les versets 6, 7 et 8.

CINQUIÈME LEÇON.

(GENÈSE, I, 6-8.)

6. Puis Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.

7. Dieu donc fit l'étendue, et sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue, d'avec celles qui sont au-dessus de l'étendue; et ainsi fut.

8. Et Dieu nomma l'étendue, cieux. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le deuxième jour.

Nous avons contemplé, dans notre dernière leçon, l'œuvre du premier jour. Ce fut d'abord, sous l'opération du Saint-Esprit couvant par sa divine puissance les eaux du grand abîme, la création sublime de la lumière. Dieu dit : « Lumière soit, et lumière fut. » Il y eut un soir, les ténèbres qui couvrirent d'abord l'abîme ; puis il y eut un matin, la lumière qui fut alors créée : — ce fut le premier jour.

Aujourd'hui, chers enfants, notre leçon va rouler sur l'œuvre du deuxième jour. C'est également une magnifique création, celle de l'atmosphère : création bien plus étonnante et plus admirable, comme nous allons le voir, que vous ne l'avez jamais pensé. Dieu dit : *Qu'il y ait une étendue entre les eaux*, et Dieu fit l'étendue.

Pour entrer convenablement dans notre explication de ce deuxième jour, il nous faut parler d'abord de ce qui le commença : ce fut un soir; car il est écrit au verset 8 : *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le deuxième jour.*

Qu'est-ce donc que ce deuxième soir qui commença le deuxième jour? Et combien dura ce jour? — Voilà deux premières questions qu'il faut vider avant d'aller plus loin.

Parlons d'abord de ce deuxième soir. Il ne paraît pas difficile de s'en représenter la cause. Mais avant de la dire, cette cause, je dois vous faire remarquer un usage particulier des juifs dans leur manière de compter les jours. Au lieu de les commencer par le matin, ils ont pris la coutume de les faire dater de la nuit qui les précède, parce qu'ils ont vu dans la

Genèse que chacun des sept jours de la création commença par un soir. — Ainsi, par exemple, demain, lundi, ne s'ouvrira pas chez eux comme chez nous au lever du soleil, mais déjà ce soir à son coucher ; tandis que le dimanche d'aujourd'hui commença pour eux hier au soir à six heures, et finira ce soir à la même heure.

Il y eut donc sur la terre, entre le premier jour et le deuxième, comme vous le voyez ici par notre verset 8, un retour de ténèbres. Cela n'est pas étonnant. L'abîme des eaux, étendu et bouillonnant sur le feu de notre globe (qui paraît n'être, presque tout entier, comme nous le verrons dimanche, qu'une masse ardente de métaux en fusion), devait ramener par intervalles de profondes et ténébreuses vapeurs à la surface ; et l'on comprend assez que cette lutte immense et terrible des mers effervescentes et des métaux enflammés jaillissant au travers fît revenir la nuit sur notre globe et l'en enveloppât de toutes parts ; jusqu'à ce qu'après un long combat et de nouvelles combinaisons des métaux et des gaz, la lumière reparût.

Ce fut donc à l'issue d'un tel combat qu'à

la lumière du deuxième jour, et sous l'opération divine du Saint-Esprit, notre atmosphère fut créée.

Dieu dit : Qu'il y ait une chose étendue, et que cette chose étendue sépare les eaux d'avec les eaux. — Il y eut donc *une chose étendue*, une sphère d'air tout autour de la sphère de la terre. Et comme l'air s'appelle en grec *atmos*, on a nommé cette sphère d'air qui vint alors envelopper toute notre terre, l'*atmosphère. — Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le deuxième jour.*

Mais voici maintenant la seconde question : Ce deuxième jour, et aussi le premier, et aussi le troisième, combien ont-ils duré ? — Il faut répondre tout simplement qu'on n'en sait rien. Il n'y avait point encore de luminaire pour mesurer le temps. Ce furent donc des époques, et ces époques durent être très-longues, comme je vous le montrerai dimanche prochain, quand je vous exposerai comment d'immenses couches différentes de rochers, tous composés de la rouille très-diverse de ces métaux qui brûlent dans le sein de la terre, se sont successivement déposées sous l'abîme des eaux.

Il ne faut pas que vous vous étonniez de ces longues époques de la création. Dieu avait du temps pour les prolonger ; car le temps ne lui coûte rien. Il avait derrière lui l'infini des siècles passés, l'éternité ; et il avait devant lui l'infini des siècles futurs, encore l'éternité.

Sans doute, chers enfants, si Dieu l'avait voulu, il aurait créé tout d'un coup et la lumière et l'air, et la mer et le sec, et les plantes et les arbres, et les insectes et les oiseaux, et les poissons et les baleines, et les animaux et les hommes. Mais ce n'est point ainsi qu'il lui plut de procéder. Il a voulu, comme dans toutes ses autres œuvres, agir avec ordre et par succession, afin de nous disposer nous-mêmes à savoir attendre avec patience le développement de ses volontés et l'effet de ses promesses. Voyez comment de nos jours il fait venir un arbre, un chêne du Carmel par exemple, un cèdre du Liban, un sapin de nos Alpes. Il ne le crée pas soudain à 80 pieds de hauteur. Non ; c'est d'abord une faible plante qu'on peut mettre dans le gobelet d'un enfant, dans une coque de noix. Vingt ans après, cet arbre, après avoir grandi chaque jour d'une manière insensible, est déjà

plus haut que cet oratoire ; et cent ans plus tard, il couvrira de son ombre un vaste espace et fera l'admiration des hommes.

Eh bien ! chers enfants, c'est ainsi qu'il a voulu faire quand il a créé le monde, et aussi quand il l'a sauvé.

Quand il a créé le monde, il a d'abord débrouillé le chaos et chassé les ténèbres ; puis il a formé l'air au-dessus de l'abîme des eaux ; puis, après avoir fait déposer au fond de cet abîme et au-dessus du feu la croûte de la terre, il l'a soulevée au-dessus des mers ; puis il a produit l'immense variété des plantes, des légumes, des herbes, des blés et des arbres ; puis il a fait paraître les grands et les petits luminaires ; puis les poissons, les reptiles et les monstres de la mer ; puis les bêtes de la terre ; et puis enfin l'homme, en qui la gloire de sa miséricorde devait apparaître plus tard aux yeux de la création tout entière et pour toute l'éternité.

Dieu, comme je vous le disais, a du temps devant lui. Dieu est le maître du temps, parce qu'il est le maître de l'éternité ; ses années sont d'âge en âge et ne finiront jamais. « Les » cieux et la terre passeront ; mais lui demeure

» toujours le même. » Il est patient, parce qu'il est éternel. Et si « les cieux des cieux » ne peuvent le contenir, » les siècles non plus, ni les siècles des siècles ne le peuvent contenir.

Eh bien ! mes amis, il a fait aussi pour sauver le monde comme il a fait pour le créer : tout s'y accomplissant avec ordre et par une longue succession de temps.

Il avait d'abord promis le Sauveur à Adam ; notre premier père crut alors que le Sauveur viendrait en son temps, et cependant 2,300 ans après, quand le déluge vint, le Sauveur n'était point apparu. Il fut plus tard promis à Noé, qui crut aussi le voir en son temps, et qui mourut sans l'avoir vu. Plus tard, il fut promis à Abraham ; mais Abraham mourut également sans l'avoir reçu. Enfin, ce n'est qu'au bout de 4,000 ans que Jésus-Christ arriva. Et maintenant encore, l'Evangile se répand, mais avec quelle lenteur ! Un jour toute la terre doit être couverte de sa connaissance, mais combien nous en sommes loin jusqu'à cette heure !

Il faudra donc toujours vous souvenir de cette vérité, mes chers enfants : *S'il tarde*,

attends-le. Il faut attendre Dieu ; il faut se confier dans ses promesses ; il faut se rappeler que lorsqu'il veut sauver un homme, un enfant, il l'appelle ; puis il l'éprouve, et puis il le conduit dans la vie, et puis enfin il le recueille dans son repos, quand il sera peut-être un vieillard à cheveux blancs. Mais alors encore tout n'est pas fini ; tout ne s'accomplira qu'au retour de Jésus-Christ, quand les morts se réveilleront et que le Sauveur rassemblera ses élus autour de lui, sans oublier le moindre petit garçon, la moindre petite fille, morts dans la foi, en Asie ou en Europe, il y a peut-être mille années.

Je vous ai donc suffisamment expliqué le huitième et dernier verset de votre leçon : *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le deuxième jour.* — J'en reviens maintenant à vos premiers versets, alors que Dieu dit : *Qu'il y ait une chose étendue entre les eaux.* Qu'est-ce que cette *chose étendue ?* C'est ce que je dois vous exposer pour vous y faire admirer encore une fois la Parole de Dieu.

Mais d'abord vous êtes-vous bien figuré dans quel état nous avions laissé la terre à la

fin du premier jour et pendant cette seconde nuit qui commença l'œuvre du deuxième?

A la fin du premier jour, on avait la lumière, création magnifique; c'était déjà beaucoup; mais le globe de la terre était encore tout entier couvert de l'abîme des eaux. Cependant croyez-vous, mes amis, qu'alors, si l'on vous eût mis, comme Noé, dans une arche, flottant sur cette vaste mer avec d'abondantes provisions de bouche, vous y eussiez pu vivre? Non!

Non, chers enfants; car d'abord aucun de vous n'y eût pu respirer un seul instant. Vous seriez tombés à la renverse dès la première seconde, asphyxiés, étouffés et comme un homme qu'on étrangle. — Et pourquoi? — Par une raison très-simple : vous n'auriez point eu d'air. Or, l'homme sans air ne peut vivre une seconde. — Et croyez-vous même que si, malgré cela, la puissance de Dieu vous eût fait vivre en versant de l'air dans vos poumons, comme font les Anglais dans les cloches des plongeurs, croyez-vous que, si vous eussiez tenu dans votre main gauche une fleur et dans votre main droite une bougie allumée, cette plante eût vécu et cette bougie eût con-

servé sa lueur? — Non, chers enfants; et pourquoi? C'est qu'il n'y avait point d'air, que rien ne brûle dans le vide, et qu'aucune plante n'y peut vivre.

Et croyez-vous encore que si vous et moi étant dans cette arche, je vous eusse parlé, même en criant, vous m'eussiez entendu? que si même j'eusse fait sonner dans notre arche une cloche grande comme la Clémence de notre cathédrale, ou que j'eusse fait partir un canon de 24, vous eussiez entendu, ou ma voix, ou la cloche, ou le canon? — Non, mes amis, parce qu'il n'y avait point d'air, et qu'il n'y a point de son là où il n'y a point d'air : l'air est l'instrument du son.

Et croyez-vous que si, placé sur le pont de notre arche, j'avais pu faire un grand feu, la fumée eût monté? ou que si j'avais lâché un oiseau, il eût pu s'envoler? — Non, chers enfants; la fumée ne monte pas sans air; et un oiseau tombe en terre sans pouvoir voler là où il n'y a point d'air; tout comme un poisson tombe en terre là où il n'y a point d'eau.

Enfin, croyez-vous que vous eussiez alors pu voir au-dessus de votre tête des nuages flotter dans les hauteurs de l'espace? — Non

plus ; les nuages ne flottent que s'il y a de l'air, comme les poissons ne nagent que s'il y a de l'eau pour les soutenir.

Ainsi donc la terre, au moment du deuxième jour, était toute couverte de l'abîme des eaux ; mais aucun son ne s'y faisait entendre, aucun vent n'y pouvait souffler, aucune flamme n'y pouvait brûler ; aucune fumée, aucune vapeur n'y pouvait monter ; aucun homme, aucun animal, aucune plante n'y pouvait vivre. — C'est alors que Dieu, du combat des éléments qui s'agitaient sur notre globe, fit sortir cette magnifique production de l'air, dont tout le globe de la terre fut dès lors environné.

Ecoutez donc, chers enfants ; voici, dans votre leçon d'aujourd'hui, Moïse, qui vient nous réciter cette étonnante création ; mais qui le fait avec une netteté, une précision, un choix d'expressions dont aucun savant de l'antiquité n'aurait pu faire usage. — Et je voudrais vous faire encore une fois admirer cette sagesse divine qui a dicté les Ecritures, car on y reconnaît une exactitude et des convenances de langage qui ont précédé de 3,000 ans les découvertes de la science sur la nature de

l'air et sur l'existence, le poids et les propriétés des gaz. La Bible nous parle ici déjà de l'air, trente siècles à l'avance ; d'une manière qui s'est trouvée plus tard en parfait accord avec les découvertes qu'un savant italien, nommé Galilée, fit, il y a 200 ans, sur le poids de l'air. Il avait remarqué qu'une pompe ne pouvait attirer l'eau d'un puits que jusqu'à 32 pieds de hauteur ; et comme il était un homme de génie, il finit par reconnaître, en examinant ce fait, que la terre est environnée tout entière d'une substance invisible, transparente, élastique, mais pesante, qui s'élève au-dessus de nous à la hauteur de 15 lieues, c'est-à-dire de 15 fois la hauteur du mont Blanc ; que nous sommes placés ici-bas sur la terre, au fond de cette couche d'air, comme les poissons le sont au fond de l'eau, et que cette couche pèse sur nous autant que pèseraient les eaux d'un lac de 32 pieds de profondeur, si nous les avions au-dessus de nos têtes.

On sait de plus aujourd'hui que cet air que Dieu produisit le deuxième jour est composé de deux gaz différents qui, lorsqu'ils se combinent, constituent l'acide azotique ou l'*eau*

forte, mais qui sont seulement mêlés l'un à l'autre comme l'eau l'est avec le vin qu'on verse dans un verre ; en sorte que l'un de ces gaz sert à notre respiration, et que c'est par ce moyen que notre sang se forme dans nos poumons. Et ne croyez pas que ces deux gaz aient été mélangés au hasard. Non ; ils ont été pesés à la balance comme ferait un pharmacien préparant un important médicament pour son malade. Car il ne fallait avec l'un de ces gaz qu'un cinquième de l'autre. S'il eût été moins abondant, nous ne pourrions y respirer ; et s'il eût été plus abondant, nos poumons s'enflammeraient et nous prendrions tous des fluxions de poitrine.

Eh bien, maintenant, chers enfants, reprenez votre Bible, et voyez avec quelle simplicité et quelle précision Moïse, dans vos versets 6 et 7, nous raconte cette étonnante création.

Verset 6. *Puis Dieu dit : Qu'il y ait une étendue* (proprement : *qu'il y ait une chose étendue*) *entre les eaux.*

Voyez, mes amis, que ce mot est admirablement choisi ! Il était impossible d'en trouver un meilleur dans un temps et chez des peuples où personne ne savait ce que c'est

qu'un gaz, et où l'on ne devait le découvrir que trente siècles plus tard. Ce mot vient d'un verbe hébreu, qui signifie *étendre. Qu'il y ait une chose étendue.* Il compare ainsi cette chose, qu'il ne pouvait nommer autrement, à une *tente*, un voile ou un pavillon qu'on *étendrait* au-dessus d'un navire. Aussi le psaume CIV, parlant du premier ciel ou de l'atmosphère, dit-il si bien : *Il étend les cieux comme un voile* (Ps. CIV, 2). Mais je continue.

Puis Dieu dit : Qu'il y ait une chose étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.

Voilà donc, depuis le deuxième jour de la création, le grand et magnifique usage de l'air. Il fait que toutes les immenses vapeurs qui s'élèvent de toutes les mers ne restent pas aplaties sur la surface du globe, et qu'elles montent dans les hauteurs du premier ciel. Mais comment le fait-il? — C'est au moyen du poids de l'air; poids que tout le monde ignorait au temps de Moïse et 3,000 ans après lui, jusqu'à Galilée. Mais, vous le voyez, voici la Bible qui nous dit que ce fut la création de l'air qui devait opérer cet immense change-

ment sur la terre. Et dans les jours même de Moïse, vous entendez la Bible nous dire les mêmes choses au beau livre de Job, et nous parler clairement du poids de l'air. — Lisez-moi Job, XXVIII, 25.

« Quand il donnait à l'air son poids et aux » eaux leur juste mesure, quand il prescrivait » une loi à la pluie et un chemin à l'éclair des » tonnerres, il vit alors la sagesse... Puis il » dit à l'homme : Voici, craindre l'Eternel, » voilà la sagesse, et s'éloigner du mal, voilà » l'intelligence. »

Oh ! voyez que tout ceci est digne d'admiration ! — Les anciens, pendant trente siècles, ont ignoré pourquoi les nuées, les vapeurs, la fumée montaient dans les hauteurs de l'air. Ils croyaient que c'était par une certaine vertu mystérieuse qui leur appartenait, tandis que dans les temps modernes on a reconnu que ces substances montent simplement parce qu'elles sont plus légères que l'air, et par la même raison qu'un liége placé dans l'eau monte à la surface. C'est pour cela que l'air chaud, plus léger que l'air froid, monte dans nos cheminées et en emporte la fumée ; et c'est pour cela que les nuages, qui sont tous composés de pe-

tites gouttelettes creuses, toutes semblables à ces bulles de savon dans lesquelles les enfants ont soufflé de l'air chaud au moyen d'une paille, montent dans les hauteurs du ciel, parce qu'ils sont plus légers que l'air. Il y a des millions de millions de ces gouttelettes dans le moindre petit nuage. Elles montent et sont emportées par les vents d'un bout du monde à l'autre, pour aller au-dessus de nos têtes arroser les contrées les plus lointaines, verser de la neige sur toutes les hautes montagnes, et entretenir dans toutes les parties du monde les ruisseaux, les rivières et les fleuves qui doivent les fertiliser.

Oh! que tout cela est beau, n'est-ce pas, chers enfants? Et voyez combien tout cela nous est clairement expliqué dans les versets de votre leçon. — Je relis le verset 7 : *Dieu donc fit l'étendue, et il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec celles qui sont au-dessus de l'étendue.* — Plus qu'une explication.

Il aura pu vous sembler, au premier aspect, que Moïse mentionne dans ces lignes un objet de bien petite importance comme une des productions du deuxième jour de la création, et

qu'il compare des grandeurs par trop disparates, quand il nous représente Dieu *séparant les eaux de dessous l'étendue d'avec celles de dessus*. « Qu'est-ce que ces nuages, » direz-vous, « qui volent au-dessus de nos têtes, auprès de ces fleuves impétueux qui coulent sur la terre, auprès de ces mers immenses qui couvrent les deux tiers de notre globe? C'est comme si je comparais notre lac avec un verre d'eau. »

Ah ! chers enfants, voilà encore où nous devons admirer la sagesse divine de la Bible ; car elle donne ici aux *eaux de dessus l'étendue* une importance dont les anciens ne se doutaient pas, et que la science des modernes a pu seule constater. — Vous n'avez pas l'idée de l'immensité des eaux qui flottent au-dessus de l'étendue. Le savant M. Arago disait dernièrement avoir calculé que la force employée annuellement pour la formation des nuages est égale à un travail que toutes les nations de la terre, quand elles seraient réunies, ne feraient qu'en 200,000 ans. Avez-vous pensé à toutes les grandes rivières du globe, à ces fleuves plus larges souvent que notre lac n'est à Rolle, et dont plusieurs ont

1,000 lieues de cours, l'Amazone, le Mississipi, le Niagara, le fleuve Jaune ? Avez-vous pensé seulement à tous les fleuves de la Suisse, le Rhône, l'Arve, l'Aar, la Reuss, le Rhin, et tant d'autres qui coulent depuis tant de milliers d'années? Le Rhône roulait déjà l'abondance de ses ondes sous les ponts de notre île il y a 1900 ans, 50 ans avant Jésus-Christ, quand Jules César vint à Genève. — D'où viennent toutes ces eaux ? — Des montagnes. — Oui ; mais d'où les montagnes les ont-elles reçues ? — Des nuages. — Vous le voyez donc, tous ces fleuves, Aar, Rhône, Reuss, Rhin, etc., coulent sur nos têtes dans l'étendue avant de couler sur la terre ; et l'on a même reconnu qu'en France, par exemple, le tiers seulement de l'eau descendue du ciel coule par les rivières.

Ah ! chers enfants, l'heure nous presse ; mais j'eusse bien désiré pouvoir vous décrire encore les merveilles de l'air : les merveilles des vents, par exemple, et de leurs admirables circuits si bien décrits par Salomon ; les merveilles des nuages, que l'atmosphère soulève de dessus toutes les mers pour les transporter d'un bout du globe à l'autre sur les

ailes du vent; les merveilles des pluies : l'atmosphère et les nuages faisant descendre ainsi du haut des cieux, comme par un arrosoir à grille, la masse épouvantable des eaux supérieures, qui sans cela ne manqueraient pas d'écraser nos maisons et nos plantes, de déraciner nos plus puissantes forêts et de ravager toutes nos campagnes; les merveilles des neiges que cette même bienfaisante atmosphère vient déposer chaque hiver sur toutes nos hautes montagnes pour en nourrir, pendant les chaleurs de l'été, les grands fleuves de la terre. C'est l'atmosphère, dit le capitaine Maury (1), qui, recevant les vapeurs de la terre et des mers, les enlève dans ses hauts lieux, bien au-dessus des espaces où l'aigle emporte ses petits, les retient ou dissoutes dans ses profondeurs, ou suspendues en citernes de nuages, et les promène d'un hémisphère à l'autre pour venir les verser en neiges sur nos montagnes, en pluies sur nos vallées, en rosées sur toutes nos campagnes. C'est l'atmosphère qui courbe les rayons du soleil pour leur faire produire les

(1) Voyez Maury, *Géographie physique de la mer*, nº 88.

teintes embrasées et charmantes des aurores du matin et des crépuscules du soir ; car sans l'atmosphère, les rayons du soleil éclateraient sur nous le matin tout d'un coup à son lever, et nous feraient aussi, à son coucher, passer tout d'un coup des éblouissantes clartés du plein jour dans les ténèbres de la nuit. C'est encore l'atmosphère qui apporte à nos poumons le gaz nécessaire à la vivification de notre sang, et qui entretient ainsi la flamme de notre vie de la même manière qu'il entretient le feu de nos foyers. C'est l'atmosphère qui emporte au loin l'air que nous avons gâté par la respiration, l'acide carbonique qui sort de nos poumons à chaque souffle pour s'en aller demain sur les ailes du vent nourrir les plantes de la campagne. En effet, si les animaux ont des jambes et des bouches pour aller au loin saisir leur nourriture et pour la dévorer, les plantes de la terre sont forcées d'attendre qu'un aliment invisible, répandu dans l'air, aille les chercher sur place, et que l'atmosphère vienne elle-même verser tour à tour dans leurs pores, sous la forme la plus subtile, l'hydrogène, le carbone, l'oxygène et la vapeur d'eau dont elles doivent chaque jour être nourries.

Mais c'en est assez de cette admirable création du deuxième jour; l'heure a sonné, et je ne dis plus qu'un mot. Demandez à Dieu, chers enfants, que sa divine présence soit pour votre âme ce qu'est pour votre corps cette atmosphère qu'il a créée avec tant de sagesse, de bonté et de puissance. Oh! oui, que comme cet air vous environne et vous presse de toutes parts sans que vous puissiez le voir et sans même que vous sentiez son énorme poids; comme cet air, en même temps, vous nourrit, vous fait respirer et vous vivifie, ah! qu'il en soit ainsi pour vous de la présence de votre Dieu! Oui, demandez-lui tous qu'il soit pour votre âme ce qu'il est, comme l'a dit un apôtre, pour tous les vrais croyants, « un même Dieu et père de vous tous, sur vous tous, parmi vous tous et en vous tous » (Ephés., IV, 6); en sorte que vous viviez tous en lui, tous par lui, tous pour lui.

On apprendra pour dimanche prochain les cinq versets qui suivent, en y joignant aussi les huit premiers versets du psaume CIV.

SIXIÈME LEÇON.

(GENÈSE, I, 9-13.)

9. Puis Dieu dit: Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient rassemblées en un lieu, et que le sec paraisse. Et ainsi fut.

10. Et Dieu nomma le sec, terre. Il nomma aussi l'amas des eaux, mers; et Dieu vit que cela était bon.

11. Et Dieu dit: Que la terre pousse son jet, de l'herbe portant semence, et des arbres fruitiers, portant du fruit, selon leur espèce, qui aient leur semence en eux-mêmes sur la terre; et ainsi fut.

12. La terre donc produisit son jet, de l'herbe portant semence selon son espèce, et des arbres portant des fruits, qui avaient leur semence en eux-mêmes selon leur espèce; et Dieu vit que cela était bon.

13. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin. Ce fut le troisième jour.

Nous voici donc au troisième jour de la création. Les œuvres des deux premiers jours ont été puissantes et magnifiques sans doute, mais celles du jour suivant le seront plus encore; et vous les verrez tour à tour

terribles et charmantes, terribles par leurs deux premiers prodiges, charmantes par le troisième.

Notre globe, tel que nous le laissâmes dimanche, était toujours en feu dans son intérieur, et l'abîme des eaux le recouvrait de toutes parts. Mais depuis le premier jour, les ténèbres ont pris fin; et depuis le second jour, le silence aussi a pris fin; les eaux supérieures, élevées désormais dans les hauteurs de l'atmosphère et réfléchissant dans les cieux la lumière et ses admirables couleurs, se promènent majestueusement dans les airs sous le souffle des vents; et vous y entendrez désormais les mugissements de la tempête, le roulement des tonnerres et la voix des grandes eaux.

Cependant, il n'y a point encore de vie; non, point de vie, ni dans les airs, ni dans les eaux plus basses que les airs.

Voici donc aujourd'hui, troisième jour, les trois prodiges magnifiques qui vont nous apparaître et que je viens vous expliquer.

Premier prodige. — La croûte de la terre, formée depuis longtemps au-dessous des eaux du grand abîme et au-dessus des feux bouil-

lonnants de son intérieur, sort avec impétuosité du fond des mers par la puissance de ce feu, sous l'effort des volcans et de leurs gaz enflammés. Elle sort, elle apparaît enfin au fracas de la foudre et au bruit terrible des grandes eaux. Quelle scène imposante mais effroyable !

Deuxième prodige. — Le grand abîme des eaux, cataracte immense de 9,000 lieues d'étendue, se précipite avec fureur dans les vastes profondeurs que Dieu lui avait préparées; et vous voyez enfin apparaître, par la puissance divine, le magnifique ensemble des mers entre des barrières qu'elles devront respecter et qu'elles ne passeront plus. Quelle scène encore terrible aussi, mais toute pleine de majesté !

Troisième prodige. — Enfin, c'est le plus étonnant de tous et le plus merveilleux. Voici la vie qui commence sur la terre; voici le grand peuple des plantes, au nombre de 60,000 espèces, à ce que disent les savants, et peut-être même de 100,000, à ce que croit M. de Candolle; voici le peuple charmant des fleurs, qui couvre toute la terre sortie des eaux et créée par le feu; voici la terre pous-

sant son jet; voici un tapis vivant de verdure qu'embellissent mille et mille fleurs, et d'où s'exhalent les plus doux parfums ; voici des prairies, des jardins, des bosquets, des arbres gigantesques, des forêts immenses. Mais voici surtout, voici la merveille des merveilles : c'est que toutes ces plantes aux mille formes, ces êtres nouveaux et charmants, *portent leur semence en eux-mêmes;* c'est que ces arbres innombrables *portent du fruit, chacun selon son espèce,* comme dit Moïse; c'est que chaque graine contient en petit, dans son intérieur, les plantes et les arbres qui se reproduiront en mille générations jusqu'à la fin des siècles.

C'est donc par ces magnifiques créations du troisième jour que Dieu préparait sur cette terre, tant de siècles à l'avance, la demeure de ses élus! N'est-ce pas, chers enfants, que toutes ces scènes sont bien émouvantes?

Elles sont d'ailleurs si merveilleuses que je crains de n'avoir pas le temps de vous en parler ce matin comme je l'aurais à cœur, et d'être obligé d'y revenir encore dimanche prochain.

Reprenons donc nos versets. — Je com-

mence par le verset 13 (*ainsi fut le soir*), parce que le troisième jour aussi commença par un soir. Faut-il s'en étonner, quand de si grandes révolutions se préparaient ou s'opéraient déjà sous l'abîme des eaux? Au moment où la croûte qui s'était dès longtemps formée au fond des mers, subissant l'effort immense des feux intérieurs et de leurs gaz enflammés, surgissait à la surface du globe avec ses vallées, ses montagnes, ses feux, ses volcans, ses rivières de laves ardentes, ses détonations effroyables, ses tremblements de terre et ses pluies de cendres, faut-il s'étonner si cette lutte immense des éléments en fureur ramenait encore une fois et pour un temps d'épaisses ténèbres sur la surface de notre globe ?

Je ne vous citerai, pour vous le faire comprendre, que deux exemples fort connus. Vous y verrez ce que peut faire un seul volcan ; et vous jugerez par là de ce que devait être notre globe, quand toute sa croûte ébranlée surgissait à la surface sous la puissance du feu.

Je visitai, dans le royaume de Naples, il y a quelques années, près du volcan le Vésuve,

deux grandes villes qui avaient été complétement ensevelies sous les cendres de sa première éruption, l'an 79 de Jésus-Christ, et qu'on a découvertes dans les temps modernes en creusant le sol pour y construire un puits. Je vis également, à 5 lieues du Vésuve, ce fameux cap Misène, où se tenait la flotte romaine pendant que son commandant, le célèbre Pline, trouvait la mort dans cette éruption. Son neveu, qui était là, raconte que, par l'effet de la pluie de cendres, une profonde obscurité couvrit en plein jour toute la contrée; et l'on a dit même que des cendres du Vésuve furent portées alors jusqu'en Afrique et jusqu'en Palestine.

Mais j'aime mieux vous raconter ce qui arriva dans ma jeunesse, pendant l'éruption du mont Tomboro, dans l'île de Sumbawa. La terre fut puissamment ébranlée dans un espace large de 600 lieues, et l'obscurité fut si grande qu'en plein midi, dans l'île de Macassar (située à la même distance du volcan que Paris l'est de Genève), un homme ne voyait pas sa main en la plaçant devant ses yeux. Je vous lirai quelques lignes qu'adressait alors de Macassar le capitaine du *Bénarès* au gou-

verneur anglais de Java. C'était au 12 avril 1815...

« Déjà le 5 avril, » écrit-il, « on entendit à Macassar comme des coups de canon venant du sud. Le soir, le bruit parut s'approcher et indiquer de puissantes décharges d'artillerie. On crut qu'il y avait des pirates dans le voisinage ; on embarqua des troupes à bord du *Bénarès* et l'on alla à la recherche des ennemis ; mais ne trouvant rien dans les îles voisines, on revint le 8 à Macassar. Dans la nuit du 11, les coups de canon recommencèrent dans la plus vive succession ; et c'était quelque chose de si violent que notre navire, comme aussi les édifices du port Rotterdam, en étaient secoués. Quelques explosions même semblèrent si proches de nous, que j'envoyai des gens sur les mâts pour chercher à reconnaître les lueurs de l'artillerie. Le matin du 12 fut extrêmement obscur. A huit heures il fut sensible qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire : la face des cieux, au sud et à l'est, avait pris un aspect beaucoup plus sombre qu'avant le lever du soleil. A dix heures l'obscurité s'était tellement accrue qu'on n'aurait pu voir un navire à un mille. A onze

heures, toute l'étendue des cieux était voilée, excepté dans un petit espace, à l'est, près de l'horizon. Ce fut alors que les cendres commencèrent à tomber comme une averse, et que l'aspect de toutes choses devint inquiétant et terrible. A midi, ce qui était resté lumineux disparut; une complète obscurité couvrit la face du jour; et cet état du ciel se prolongea tout le reste de la journée du 12 avec une telle intensité, que je ne me rappelle pas avoir rien vu de semblable dans la nuit la plus profonde. Il était impossible de voir sa propre main quand on la plaçait devant ses yeux. Les cendres tombèrent sans interruption toute la nuit. Elles étaient si légères et si subtiles, que, malgré ma précaution d'étendre des toiles dans tous les sens, elles pénétrèrent toutes les parties du navire...

» Le lendemain matin à six heures, il faisait encore aussi sombre que la veille; mais à sept heures et demie l'espace commença à s'éclaircir. A huit heures, on pouvait distinguer des objets sur le pont. L'aspect du vaisseau quand la lumière nous revint, était des plus singuliers. Toutes les parties étaient couvertes de cette matière qui pleuvait; elle

avait l'apparence de pierre-ponce calcinée ; son épaisseur sur le navire était d'un pied, bien que nous eussions dû, pour l'alléger, en jeter déjà plusieurs tonnes par-dessus bord ; car quoique ce fût une poussière impalpable, elle avait un poids considérable lorsqu'elle était comprimée. Une pinte pesait 12 onces et trois quarts. De Sumbawa au port de Sumatra, où le bruit fut entendu, il y a 970 milles en ligne directe, etc... A Ternate, on fut effrayé du bruit comme à Java. La distance est de 720 milles en ligne directe. »

Vous le voyez, tel est l'effet d'un seul volcan de nos jours, à 100 lieues de distance et jusqu'à 300 lieues. Or, si M. Gay-Lussac ne connaissait que 163 volcans allumés aujourd'hui sur la terre, on en compte des milliers d'à demi éteints ou d'entièrement éteints en diverses parties de notre globe. Jugez donc par là de ce que devaient produire d'obscurité tous les volcans du troisième jour, alors que la croûte immense de la terre était tout entière soulevée par la puissance du feu !

Mais je me hâte d'en revenir aux premiers versets de votre leçon. Voici le verset 9 :

Puis Dieu dit : Que les eaux qui sont au-

dessous des cieux soient rassemblées en un lieu, et que le sec paraisse; et il fut ainsi.

O l'émouvant spectacle ! Voilà le plancher sur lequel je devais venir un jour, après tant de milliers d'années, accomplir mon épreuve et rencontrer mon Rédempteur ! Voilà Dieu qui le fait venir au-dessus des feux et au-dessus des eaux ! C'est là que devait descendre, après tant de milliers d'années, la Parole faite chair, pour manifester la gloire des miséricordes de l'Eternel à toutes les créatures des cieux ! là qu'on devait lui entendre dire ces paroles : « Personne n'est monté au » ciel, sinon Celui qui est descendu du ciel, » savoir, le Fils de l'homme qui est au ciel ! »

Mais je vous prie de bien remarquer ici comment s'est exprimé Moïse. Il ne dit pas : Puis Dieu dit : « Que le sec soit créé, » non ; mais : *Que le sec paraisse.* — Le sec était formé déjà et préparé depuis longtemps au fond des mers avec ses montagnes et ses vallées. Il existait ; mais il fallait seulement qu'il fût, en une partie du globe, soulevé au-dessus des eaux *pour paraître* au jour, et qu'il fût ailleurs affaissé pour recevoir dans ses profondeurs l'abondance des mers ;

car Dieu avait dit aussi : *Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient rassemblées en un lieu. Et il en fut ainsi.*

Avez-vous vu, mes amis, chez des bijoutiers ou d'autres fondeurs, des métaux en fusion dans leurs creusets ardents? Vous aurez toujours aperçu à leur surface une croûte de leurs rouilles et de leurs impuretés qui surnage.

Eh bien! ainsi en était-il, sous la profondeur des mers, à la surface des métaux embrasés. Il s'y était formé depuis des siècles, sous la quadruple influence des feux, des eaux, des métaux et des gaz tourmentés et bondissants, une croûte qui s'agitait sous l'abîme bouillonnant des eaux, tandis que cette croûte et ces eaux étaient elles-mêmes souvent travaillées par les granites, les gaz et les feux jaillissant au travers. C'était donc cette croûte qui, soulevée le troisième jour à l'ordre de Dieu, vint à la surface avec ses montagnes et ses vallées, tandis qu'elle s'abaissait ailleurs pour recevoir dans ses mystérieuses profondeurs l'immense assemblage des mers!

« O Eternel! mon Dieu, tu es merveilleuse-

» ment grand, » s'écrie le Psalmiste racontant ces prodiges en son psaume CIV ; « tu fais du » feu brûlant tes serviteurs ! Tu avais couvert » la terre de l'abîme des mers comme d'un » vêtement ; les eaux se tenaient sur les mon- » tagnes ; elles s'enfuirent à ta menace et se » mirent promptement en fuite au son de ton » tonnerre ; les monts s'élevèrent et les vallées » s'abaissèrent au même lieu que tu leur avais » établi. Tu leur a mis une borne qu'elles ne » passeront point : elles ne retourneront plus » à couvrir la terre. »

« Mais, » me direz-vous peut-être, « pourquoi, monsieur, nous parlez-vous toujours de métaux embrasés dans l'intérieur de la terre ? Et si l'on a reconnu que cet intérieur est en feu, comment savez-vous que cette matière ardente doive être métallique ? »

Je le sais de deux manières, toutes deux très-simples. Je le sais d'abord par le poids de notre globe ; car on a pu se convaincre, au moyen d'un instrument très-exact nommé le pendule, et par des procédés très-sûrs que vous comprendrez très-bien quand vous serez plus grands, que notre globe, y compris ses terres, ses rochers et ses eaux, pèse deux fois

autant que s'il était tout entier de marbre, plus de cinq fois et demie autant que s'il était tout entier d'eau, et un peu moins seulement que s'il était tout entier de fer ou de zinc fondu. Il faut donc bien, s'il pèse deux fois plus que le marbre, que tout ce qui dans son intérieur n'est pas eau ou n'est pas terre ou n'est pas rocher, soit métallique.

Mais voici d'ailleurs une autre manière dont je le sais. Elle est plus simple encore. C'est qu'on a récemment étudié la composition de cette croûte de notre globe ou du sol sur lequel nous marchons; et l'on s'est assuré que toutes les substances dont sont composées les terres de nos champs et les rochers de nos montagnes, sont des rouilles diverses de métaux. L'ocre est de la rouille de fer; la céruse, de la rouille de plomb; la chaux, de la rouille d'un métal nommé calcium; la soude, la potasse, la magnésie, l'alumine, la silice, de la rouille de métaux nommés sodium, potassium, magnésium, aluminium, silicium. Ainsi les rochers du Jura, dont nous bâtissons nos plus belles maisons, sont de la chaux combinée avec l'air fixe ou l'acide carbonique; la molasse et le grès que nous tirons

de Lausanne ou de Savoie, sont composés de sable siliceux, mêlé d'un ciment de chaux et de fer ; la pierre à fusil est composée d'une rouille de silicium, mêlée à celle du fer et de l'aluminium ; la lave des volcans est à moitié formée de celle du silicium, mêlée de celle du fer, du sodium et de l'aluminium ; le dur granite du mont Blanc, dont on fait les marbres de nos trottoirs, est aussi de la rouille de silicium, combinée de magnésie, d'alumine et de potasse.

Ainsi donc s'était formée au sein des mers et déposée en leur fond la croûte de notre globe, alors que Dieu dit enfin, le troisième jour de la création : *Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient rassemblées en un lieu, et que le sec paraisse.*

Mais je voudrais encore, mes amis, avant que nous allions plus loin, vous faire une fois de plus remarquer ici la sagesse divine des Ecritures et cette admirable précision avec laquelle elles ont, sur ce point comme ailleurs, précédé, dans leurs divins et simples récits, toute la science des hommes.

Les savants, depuis un siècle, se sont vivement attachés à l'étude des montagnes, des

mines, des volcans, des rochers et des entrailles de la terre, pour chercher à découvrir quelle a pu être l'histoire de notre globe avant qu'il y eût des hommes. Et comme on appelle en grec la terre *gé*, ils ont nommé *Géologie* cette étude dont ils s'occupaient.

Les pères de cette intéressante science furent deux illustres génevois, MM. de Luc et de Saussure, qui naquirent il y a 116 à 130 ans, et qui voyagèrent beaucoup dans nos montagnes. M. de Luc s'attacha dans ses écrits à montrer la profonde sagesse du livre de la Genèse; et comme il était lecteur de la reine d'Angleterre, il lui adressa, sur les montagnes et sur l'histoire de la terre, des lettres très-estimées.

M. de Saussure fit aussi paraître de beaux écrits sur le même sujet; et comme il fut le premier savant qui parvint au sommet du mont Blanc, je vous dirai tout à l'heure ce qu'il remarqua dans les Alpes quand il les contempla de ce point élevé.

Pendant longtemps ces savants et leurs successeurs, ayant remarqué qu'il existe dans les montagnes deux sortes de roches très-différentes : les unes évidemment formées sous

les eaux, car elles sont *stratifiées* (c'est-à-dire toutes composées de lits en couches superposées); les autres évidemment formées dans le feu ; car, au lieu d'être stratifiées, elles sont toutes composées de matières fondues et cristallisées; ces savants, dis-je, furent longtemps divisés en deux camps, dont l'un disait : « La croûte de la terre est sortie du feu ; » et l'autre : « Non, Messieurs, la croûte de la terre est sortie de l'eau. »

Mais la Bible, qui en savait plus qu'eux, leur eût dit : « Vous avez tous tort et tous raison ; » car elle enseignait depuis 3,300 ans que la croûte de la terre est formée à la fois sous l'action combinée et des eaux et du feu : les montagnes non stratifiées ayant été faites par le feu, sous le poids de l'abîme des eaux; et les montagnes stratifiées, dans l'eau, mais dans une eau profonde soumise à la puissance du feu.

Eh bien ! mes chers amis, voilà ce que reconnaissent aujourd'hui tous les savants, qu'ils soient croyants ou qu'ils soient incrédules. — N'est-ce pas que tout cela est admirable ?

Et voyez aussi que cette condition de notre

demeure, sortie de l'eau et sortie du feu, nous rappelle fortement notre dépendance de Dieu et nous prêche que nous sommes gardés chaque jour par sa toute-puissance. Car on sait que la croûte qui recouvre notre globe, et sur laquelle nous bâtissons nos maisons et nos villes, n'est au-dessus des feux qui bouillonnent sous nos pieds que comme un frêle radeau flottant sur une mer de feu. Un savant géologue moderne, M. Buckland, observe qu'on a compté dans cette couche 28 espèces de roches stratifiées en grès et en calcaires, ayant en moyenne chacune 1,000 pieds de hauteur, et 8 espèces non stratifiées (en granite, en gneiss, etc.), ayant encore chacune une plus grande épaisseur ; en sorte que la croûte tout entière aurait environ 3 lieues de hauteur, c'est-à-dire trois fois la hauteur du mont Blanc. Mais qu'est-ce que cela auprès de la terre, qui a 3,000 lieues d'épaisseur ? C'est un pour 1,000 ; c'est beaucoup moins que n'est sur une grosse et belle pêche la fine peau qui la recouvre. Mettez mille pelures de pêches les unes sur les autres, vous aurez une épaisseur bien plus grande que celle de leur fruit. M. de Quatrefages compare plus convenablement

cette croûte à ce que serait une feuille de papier à lettres appliquée sur une de ces sphères mobiles qu'on place sur un pied et dont on se sert dans nos écoles de géographie pour représenter la terre. — Comprenez donc combien est mince cette pellicule de notre globe.

Aussi voyez que de fois cette pellicule est secouée par les évolutions des feux et des gaz qui se développent dans son intérieur! Il y a dix jours qu'à Genève, sur la rive droite du Rhône, au matin, les habitants des Bergues sentirent trembler la terre. Quelques-uns de vous ont-ils visité cet été, dans le canton du Valais, la malheureuse vallée de Viége? Avez-vous vu ce pays désolé, ces maisons renversées, ces rochers fendus et précipités? C'était donc ainsi, il y a peu de mois, qu'au sein même de nos puissantes Alpes, au pied rocheux du gigantesque mont Rose, du Cervin, de la Gemmi, la terre tremblait, les rochers éclataient sous la puissance du feu intérieur, le sol s'entr'ouvrait! — Vous voyez par là combien la croûte de notre globe, est mince et le feu proche d'elle. Mais vous en pouvez juger mieux

encore par un très-simple calcul sur les accroissements de la température sur les minces profondeurs de cette croûte.

« On se fait dans le monde, » dit M. de Quatrefages, « une idée fort exagérée de la voûte terrestre. Des expériences maintes fois répétées ont montré que ces accroissements de température étaient en moyenne d'environ 1 degré par 33 mètres. Prenons le nombre rond de 30 mètres. Il en résulte qu'à une profondeur de 3,000 mètres, c'est-à-dire à trois quarts de lieues de la surface, on aurait déjà la température de l'eau bouillante. Et si l'on suppose que la chaleur croisse d'une manière uniforme, à une profondeur de 20 kilomètres on trouverait 666 degrés, c'est-à-dire une température à laquelle fondent la plupart des silicates qui entrent dans la composition de nos roches. Ainsi, à environ 4 lieues de poste de la surface doit commencer la masse incandescente qui forme la presque totalité de notre globe. » — « Quand on ramène la question à ces termes, » ajoute M. de Quatrefages, « on cesse de s'étonner des mouvements qui peuvent agiter cette pellicule, et l'on est plutôt surpris que la surface habitée de notre globe n'en

soit pas plus souvent bouleversée (1). » Vous le voyez, mes amis, telle est cette pellicule sur laquelle vous marchez tandis que les laves bouillonnent au-dessous, en sorte que lorsque de Genève ou de Zermatt, ou de Chamouni, vous contemplez ces géants des Alpes, dont la tête, couverte de neiges perpétuelles, vous semble se perdre dans les nues, vous pouvez vous dire qu'au-dessous leur pied, à 4 lieues de poste seulement, est enfoncé dans les ardeurs du feu. Il disait donc bien plus vrai qu'il ne pensait, le trop célèbre Voltaire, quand, décrivant notre lac et nos Alpes, il parlait

. . . . . De ces monts sourcilleux
Qui *pressent les enfers* et qui fendent les cieux.

Et le livre de Job, parlant, il y a trente-trois siècles, de cette pellicule que Dieu fit paraître au troisième jour et qu'il nomma *terre*, avait de bonnes raisons pour défier à jamais les savants et les géologues de tous les âges de nous dire comment ce *sec* se maintient ferme sur une mer de feu. « Qui est celui-ci qui

(1) *Souvenirs d'un naturaliste*, 2e vol., p. 463.

» obscurcit mon conseil par des paroles sans
» science? Ceins maintenant tes reins comme
» un vaillant homme, et je t'interrogerai et
» tu m'instruiras. Où étais-tu quand je fondais
» la terre? Si tu as de l'intelligence, dis-le
» moi. Qui en a réglé les mesures, si tu le
» sais? Sur quoi ces bases sont-elles affer-
» mies, ou qui est celui qui en a posé la
» pierre angulaire pour la soutenir (1)? »

Ne vous ai-je pas dit, chers enfants, que l'on compte 163 à 200 volcans allumés encore aujourd'hui en diverses parties de la terre, et qu'on en voit des milliers d'autres qui brûlèrent autrefois et sont éteints ou presque éteints de nos jours? En 1707, à 200 lieues seulement d'ici, on vit sortir de la mer, près de l'île Santorin, une île qui avait 5 milles de circonférence et 40 pieds de hauteur au-dessus des flots. Ainsi aux Açores, l'île de Sabrino. Ainsi au Mexique, le 29 septembre 1755, la montagne de Jorullo, d'une surface de 4 milles carrés, fut vue de tous les habitants, au bruit épouvantable des feux souterrains, se soulever de la plaine en forme de dôme ou de vessie, à

(1) Job, XXXVIII, 2-6.

une hauteur de 1,670 pieds qu'elle conserve encore aujourd'hui : des flammes sortaient de terre autour de la nouvelle montagne sur un espace de plusieurs milles, et la surface de la plaine s'élevait et s'abaissait comme une mer agitée. Ainsi des centaines et des milliers d'îles de corail, dans l'océan Pacifique, ont évidemment surgi du fond des eaux, puisque leurs rochers et leurs montagnes de corail ont été formés sous la surface des mers, les animaux innombrables qui les construisirent périssant dès qu'ils sont hors de l'eau. Les côtes de la Suède se sont récemment élevées de plusieurs pieds au-dessus de la mer, ainsi que celles du Chili. Vous le voyez donc, on remarque partout, sur la croûte de notre terre, les œuvres du feu qu'elle recouvre.

Et quand M. de Saussure se trouva monté sur la plus haute cime de l'Europe, au sommet du mont Blanc, il remarqua avec étonnement, en regardant tout l'ensemble des grandeurs dont il était environné, qu'elles étaient situées autour du mont Blanc comme sont dans un artichaut les feuilles du fond autour de son cœur. Et plus tard, les géologues ont reconnu que presque toutes nos grandes mon-

tagnes de granite sont plus récentes que les autres, et que, poussées en haut par le feu intérieur perçant et soulevant les montagnes plus anciennes et les écartant tout autour, elles avaient surgi comme des géants et s'étaient élevées dans les hauteurs des nues, lancées de bas en haut par la puissance du feu.

Aussi remarque-t-on sur toute la terre, quand on perce et qu'on étudie les montagnes et les roches stratifiées, qu'elles sont souvent fendues, et que leurs fentes ont été remplies ou de granite fondu, ou de laves, ou de métaux d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de zinc, d'étain, de plomb, qui, jaillissant de bas en haut, ont rempli ces cavités en s'y refroidissant.

Je vous ai apporté ici un dessin de la croûte de la terre telle que les savants l'ont reconnue et telle que l'étudient aujourd'hui nos géologues. Je pourrai vous le montrer après notre leçon, et j'espère pouvoir, dans un dimanche prochain, vous dire quelques-unes des merveilles qu'ils y ont découvertes.

Eh bien ! mes chers enfants, j'espère que vous avez compris ces deux premiers prodiges du troisième jour : le sec apparaissant au-des-

sus des eaux, et aussi les eaux s'amassant aux lieux qui leur avaient été préparés de Dieu, et formant sur le globe l'admirable ensemble des mers.

Mais quelle merveille que cette mer ! Je voudrais avoir le temps de vous dire son étendue, ses marais, ses courants supérieurs et inférieurs qui en font presque un être organique et vivant, ses immenses profondeurs, qui en quelques lieux de l'Atlantique méridional et du Pacifique (si l'on en croit les différents sondages des officiers de la marine américaine) vont jusqu'à trois fois la hauteur du mont Blanc, je veux dire jusqu'à 40 et 50,000 pieds. Je voudrais surtout vous faire remarquer sa haute utilité ou plutôt sa nécessité pour la vie de notre globe. Car ne croyez pas que l'étendue respective du sec et de la mer sur le globe soit un résultat du hasard. Dieu a tout fait par ordre et par mesure. Notre terre périrait si les mers en étaient retranchées ou seulement diminuées, leurs eaux qui s'élèvent dans les hauteurs de l'air étant indispensables pour entretenir nos fleuves et pour arroser nos campagnes. Et cette même terre, abîmée par les pluies, serait inhabitable,

si les mers de notre globe étaient plus abondantes. D'ailleurs, comme l'a dit l'illustre Fénelon, « ces vastes mers qui semblent mises au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, sont au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre sans des fatigues et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans bornes, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. »

Mais il faut que je parle, en finissant, du troisième et du plus étonnant des prodiges du troisième jour. Voyez ces plantes qui la couvrent au nombre de 60,000 espèces, comme les a comptées M. de Candolle. Ce n'est plus une transformation : c'est une création, c'est un miracle, c'est 60,000 miracles. Un chimiste peut faire des rochers et même des diamants avec de la silice, de la chaux et du charbon ; mais est-il aucun chimiste qui puisse faire un arbre, une herbe, une mousse, une plante vivante? Voyez ces plantes, ces fleurs, ces arbres, ces graines, ces fruits et toutes ces richesses mystérieuses de la végétation.

O quel ensemble de miracles ! mais le miracle des miracles, c'est qu'elles portent leur semence. Une montre, le plus admirable ouvrage de l'homme, est bien inférieure encore à la moindre plante et à tous ces organes qu'il faut voir au microscope. Mais encore, que diriez-vous d'une montre qui produirait des montres, lesquelles, à leur tour, produiraient d'autres montres de génération en génération et jusqu'à la consommation des siècles ? O puissance de Dieu ! ô sagesse de Dieu ! ô richesse et fidélité de Dieu ! *Puis Dieu dit : Que la terre pousse son jet. La terre donc produisit son jet. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le troisième jour.*

Adorons Dieu dans toutes ses œuvres, et attendons-nous à sa fidélité.

On récitera dimanche prochain depuis le verset 11 au verset 19.

SEPTIÈME LEÇON.

(GENÈSE, I, 11-15.)

11. Et Dieu dit : Que la terre pousse son jet, de l'herbe portant semence, et des arbres fruitiers portant du fruit selon leur espèce, qui aient leur semence en eux-mêmes sur la terre; et ainsi fut.

12. La terre donc produisit son jet, de l'herbe portant semence selon son espèce et des arbres portant des fruits qui avaient leur semence en eux-mêmes selon leur espèce.

13. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin. Ce fut le troisième jour.

14. Puis Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux, pour séparer la nuit d'avec le jour, et qu'ils servent de signes et pour les saisons, et pour les jours, et pour les années;

15. Et qu'ils soient pour luminaires dans l'étendue des cieux, afin de luire sur la terre. Et ainsi fut.

Nous dûmes interrompre, dimanche dernier, notre histoire de la création au moment de l'œuvre la plus éclatante du troisième jour; je veux dire à l'apparition sur la terre du peuple miraculeux des plantes. C'est le sujet qui va nous occuper d'abord aujourd'hui,

avant que nous passions à l'œuvre du quatrième jour, où Dieu concentra la lumière autour du soleil et des étoiles, pour séparer la nuit d'avec le jour et pour mesurer le temps. Oh! que Dieu nous donne des cœurs bien disposés pour étudier avec recueillement ces œuvres magnifiques! — Je commence par votre premier verset.

Puis Dieu dit : Que la terre pousse son jet.

Remarquez bien, je vous prie, ces mots : *Puis Dieu dit.* — Toutes ces œuvres étonnantes qui se déroulent avec tant d'éclat devant nos yeux, n'allez pas croire, avec ces esprits soi-disant philosophes, qu'elles se fassent toutes seules et par la simple action des lois de la nature une fois constituées. N'allez pas imaginer que la lumière, l'atmosphère, les plantes, les poissons, les oiseaux, les reptiles et l'homme lui-même, soient sortis tout naturellement de la terre ou des eaux comme la fumée monte au ciel, comme une pierre tombe au fond de l'eau, comme un oiseau sort de son œuf, par le seul travail des éléments et par la seule puissance des règles établies au commencement du monde. Non,

Dieu dit : voilà la cause véritable de toutes choses. Tous ces changements, toutes ces créations nouvelles, s'opèrent par la toute-puissance de sa parole. — *Dieu dit*, « et la » chose a son être. » — « *Dieu dit* : *Lumière* » *soit*, et la lumière fut. » — *Dieu dit : Que la terre pousse son jet*, et la terre poussa son jet.

Ah! chers enfants, rappelez-vous toujours cette toute-puissance de la Parole de Dieu lorsque vous lisez la Bible et lorsque vous priez. Répétez-vous toujours que cette Parole est puissante, toute-puissante. Oh oui! qu'elle le soit sur nôtre âme, ô mon Dieu, pour que cette âme si malade et si faible soit véritablement convertie et sauvée! « Seigneur » Jésus, » te dirai-je comme ce capitaine de l'Evangile, « Seigneur Jésus, dis seulement » une parole et ton serviteur sera guéri! » Seigneur, je voudrais tant être un vrai chrétien; je voudrais tant être une vraie chrétienne; je voudrais tant t'aimer, te suivre et ne plus t'offenser! Seigneur, « dis seulement une parole! » dis que je sois ainsi et je le serai; dis que *la terre pousse son jet*, et la terre produira son jet! — Mais je continue.

Puis Dieu dit : Que la terre produise des plantes portant leur semence et des arbres portant du fruit selon leur espèce, ayant chacun sa semence en lui-même. Et il en fut ainsi. Et Dieu vit que cela était bon.

Que cela était bon : c'est pour dire que cela était suffisant et magnifique, parfait en beauté, parfait en utilité, parfait en richesse, parfait en fécondité, parfait en perpétuité, parfait en variété et en immensité. Des plantes et des arbres qui vivent ; des arbres qui ont leur semence en eux-mêmes, leur semence pour revivre de génération en génération, de siècle en siècle jusqu'à la fin du monde ! Y avez-vous assez réfléchi ?

Avez-vous pensé à ce que c'est que la vie ? car c'est alors que la vie paraissait pour la première fois sur la terre. L'air, les vents et les tempêtes n'ont point de vie ; la mer, le sec, les monts, les vallées, les volcans et leurs laves coulantes n'avaient point de vie ; un gaz n'a point de vie. Mais un arbre, une plante ont déjà la vie, bien qu'ils n'aient pas encore la pensée. En effet, voyez cette plante qui naît, qui sort de sa graine comme

un oiseau sort de son œuf. Elle perce le sol, elle grandit, elle se nourrit des sucs de la terre par les cent bouches de ses racines; elle boit par ses feuilles l'air et la rosée des cieux, elle exhale fidèlement ses parfums délicieux. On s'est même assuré qu'elle aspire et qu'elle respire, qu'elle dort la nuit et qu'elle veille le jour. Une sève vivifiante circule dans ses vaisseaux comme le sang dans nos veines; elle engendre ses petits, et les enfants qui naissent d'elle chaque année en grand nombre ressemblent à leur mère et en engendreront d'autres.

Je vous parlais dimanche des rochers qui s'étaient déposés au fond des mers pour former la croûte de la terre; des gaz qui s'étaient dégagés au deuxième jour pour former l'atmosphère; du sec qui avait surgi le troisième jour à la surface des eaux, et des profondeurs qui s'étaient abaissées pour recevoir l'assemblage des mers. On pouvait dire, dans un certain sens, que tout cela s'était formé seul par l'action des feux, des eaux, des gaz et de tous les éléments, travaillant les uns sur les autres sous l'empire des lois données dès le commencement à la nature. Mais ici, quelle diffé-

rence! Ce n'est plus un déploiement, ce n'est plus seulement une transformation; c'est une création, c'est une vie. Un cèdre, un tulipier, un sycomore, un rosier, un narcisse, une jacinthe, un lis, ont-ils pu sortir tout seuls de la boue de la terre, avec leurs bulbes, leurs racines aux cent bouches, leurs tissus cellulaires, leurs sèves et leurs moelles, avec leurs feuilles aux cent pores, avec leurs bourgeons, leurs fleurs magnifiques et leurs fruits délicieux?

On a vu récemment des hommes de science, comme sir James Hall et d'autres, qui, dans leurs laboratoires, en prenant de la craie, de la silice, des matières végétales, sont parvenus, sous une forte chaleur et une puissante pression, à imiter les roches de la nature, à fabriquer du marbre comme celui de nos montagnes, de la houille comme celle qu'on brûle dans nos foyers, des silicates cristallisés comme les granites de nos Alpes, et même, avec du charbon, de petits fragments d'un diamant tel que celui qu'on cherche dans la terre. Mais est-il un chimiste qui puisse faire une plante, une plante vivante, une herbe seulement, une hysope, une mousse

croissant sur la muraille, un fraisier, un bluet, une marguerite des champs ?

On a rassemblé dernièrement aux grandes expositions de Londres et de Paris toutes les merveilles de l'art humain ; mais tous les savants de l'univers et tous les industriels, travaillant ensemble pendant mille ans, pourraient-ils composer un grain de blé vivant, un grain de pavot vivant, un grain contenant en germe, dans son intérieur, 10,000 plantes de blé, 100,000 millions de plantes de blé, ou 100,000 millions de plantes de pavot se succédant d'ici jusqu'à la fin du monde ? — Ceci me ramène à votre verset 12. Relisons ce verset.

La terre donc produisit son jet, savoir, des plantes portant leur semence et des arbres portant des fruits qui avaient leur semence en eux-mêmes.

Ah ! mes amis, il faut ici nous écrier avec le Psalmiste : « O que tes œuvres magnifiques, » mon Dieu, sont en grand nombre ! Tu les » as toutes faites avec sagesse ! » O puissance de mon Dieu ! O sagesse de mon Dieu ! O richesse de mon Dieu ! O bonté de mon Dieu !

Je dis d'abord : bonté de mon Dieu ! Voyez comme elle éclate déjà dès le troisième jour, sur cette terre qu'il prépare à nous recevoir. Voyez ces plantes portant semence. Il aurait pu faire que notre demeure contînt simplement ce qui était nécessaire pour nous loger et nous nourrir ; que, par exemple, nos aliments sortissent sur la surface de la terre sans apparence et sans beauté, comme y viennent les truffes ; ou même simplement que la poudre de la terre toute nue convînt à notre estomac, de la même manière qu'un homme qui a soif se baisse vers un ruisseau et prend dans le creux de sa main une gorgée d'eau qui le désaltère ; ou il aurait pu faire qu'un homme, quand il a faim, n'eût qu'à se baisser pour prendre dans le sol une poignée de nourriture et la mettre dans sa bouche, comme nous ferions d'une poignée de sucre. Mais non ; il a voulu nous nourrir par un miracle de tous les jours, le miracle du pain sortant chaque année des sillons de nos champs, afin de nous crier tous les jours : « C'est Dieu, c'est Dieu qui te nourrit ! » Bien plus, il a voulu que notre demeure fût charmante et magnifique. Il a voulu faire pour nous y recevoir, comme ferait

à Genève une tendre mère attendant pour demain dans sa maison le retour, après une longue absence, d'un fils chéri ou d'une fille bien-aimée. Oh ! comme elle prépare sa demeure ! Oh ! comme elle se plaît à orner la chambre aujourd'hui si chère où son enfant reposera demain ! Il faut que tout dans cette heureuse demeure exprime sa tendresse et sa joie ! Voyez-vous ces bouquets dans toutes les salles ? voyez-vous ces festons de verdure, ces guirlandes à toutes les portes ? voyez-vous ces parquets jonchés de fleurs ? Eh bien ! c'est ainsi qu'a fait pour nous notre bon Père céleste : il a paré ce monde comme pour un jour de fête ; il a voulu qu'en tous lieux, sur les monts, dans les vallées, dans les îles de la mer, ses œuvres nous redissent son amour. Vous le voyez : la terre est un tapis de verdure ; c'est un jardin de fleurs, c'est un Eden ; les arbres y sont couronnés de guirlandes odorantes ou chargés de fruits délicieux. La fraîcheur religieuse des forêts, le charme attendrissant des vergers et des prairies, ces parquets émaillés de marguerites, d'œillets, d'anémones, de pervenches et de toute cette riante assemblée des fleurs dont la plus simple encore, si vous

la regardez de près, est mieux vêtue que la reine Victoria ou que l'impératrice Eugénie au jour de leur couronnement; toutes ces touchantes magnificences de la campagne ne nous répètent-elles pas en chœur : « Célébrez l'E-» ternel, car il est bon, et sa bonté dure à tou-» jours ? » N'avez-vous pas lu ce trait du fameux voyageur Mungo-Park ? C'était dans le jour le plus douloureux de son voyage en Afrique. Il était seul, harassé, haletant, désespéré : il se croyait perdu. Couché par terre dans une solitude ardente, il pensait à rendre l'âme loin de sa tendre mère et de tous les siens, quand dans l'herbe presque sèche il aperçut une petite anémone, pleine de fraîcheur et de grâce, sortie de cette terre brûlée et déserte. A cette simple vue, plein d'une émotion soudaine, il se rappela tout d'un coup qu'il y a dans les cieux un Dieu créateur, tout-puissant, tout présent, tout miséricordieux, dont les œuvres proclament encore la magnificence et la fidélité jusque dans les brûlantes solitudes de l'Afrique. Alors il versa d'abondantes larmes, il reprit courage, il se releva, il fut délivré.

Mais il est ici, chers enfants, une pensée qu'aucun de nous ne doit oublier : c'est que

si la terre aujourd'hui paraît encore si belle malgré le péché qui l'a souillée, elle était beaucoup plus glorieuse alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, même sous nos climats les plus riches et dans les plus aimables matinées de nos printemps; car Dieu avait dit que *tout ce qu'il avait fait était bon ;* tandis que plus tard il l'a maudite à cause de la révolte de notre premier père ; il l'a grandement changée ; il a dit à l'homme : « La terre sera maudite à cause de toi ; tu » n'en mangeras les fruits qu'avec travail, elle » te produira des épines et des chardons. »

Mais voyez ici, dans ce troisième jour, le miracle des miracles. Y avez-vous jamais réfléchi ? Il est indiqué dans votre verset 12 : *Qu'il y ait,* est-il dit, *des plantes portant semence ;* et il y est ajouté : *chacune selon son espèce.*

Avez-vous pensé au miracle des semences ? Est-il sur la terre une machine, est-il un palais, est-il une ville entière qui contienne autant de richesses, autant de prodiges, autant de grandeurs qu'une graine, une petite graine, un pepin de pomme, par exemple, une petite semence de sycomore qu'un moineau prend en son bec pour la porter à ses petits, un grain de

blé, une graine de pavot ou de bluet, ou bien même encore tant d'autres semences si petites qu'elles volent dans l'air et sont comme invisibles ? Ah ! tout un monde infini d'éclatantes merveilles est caché dans chacune de ces petites graines. Voyez leur nombre immense ; voyez leur parfaite distinction ; voyez leur puissance de vie et de résurrection ; voyez surtout leur inconcevable fécondité.

Je dis d'abord : Voyez leur nombre immense, et cependant leur étonnante, leur perpétuelle, leur parfaite distinction.

Moïse a dit : *chacune selon son espèce*. Or, il y a 150 ans que le fameux Linnée, le père de la botanique, indiquait 8,000 espèces diverses de plantes, et par conséquent 8,000 espèces de graines différentes ; et il estimait alors que leur nombre total ne dépassait pas 10,000. Cent ans après, M. de Candolle, de Genève, en a décrit 40,000 ; mais il a estimé plus tard qu'on en comptait 60,000, puis 80,000, puis même qu'on irait bientôt jusqu'à 100,000 (1).

Eh bien ! je demande si ces 100,000 grai-

(1) Bibl. univ., 1834, 54, p. 19.

nes différentes se sont jamais trompées ? Un grain de froment a-t-il jamais donné de l'orge ? un grain de pavot, un tournesol ? le gland, un sycomore ? le marron, un châtaignier ? Ce petit moineau, qui aura pris au bord de l'Arve dans son bec une graine de sycomore, pour l'emporter sur la montagne, au Creux-de-Salève où demeure sa nichée, la laisse tomber sur une motte de terre ; elle y germe, et, dans soixante années, en 1926, à la place de cette menue semence, nos enfants verront un arbre magnifique, étendant au loin ses puissantes branches, sous lesquelles les troupeaux de la vallée et leurs jeunes bergers iront prendre leur abri.

Je dis ensuite : Voyez la divine puissance de vie et de résurrection renfermée, dès le troisième jour de la création, dans ces merveilleuses semences, pour s'y conserver d'année en année et de siècle en siècle jusqu'à la fin du monde.

Déposez aujourd'hui dans un tiroir quelqu'une de ces graines ; puis, dans soixante années, quand vous aurez les cheveux tout blancs et que vous ne marcherez plus qu'appuyé sur un bâton, semez-la dans la terre : vous

en verrez ressusciter, au bout de peu de jours, une plante éclatante de fraîcheur et de beauté.

M. Jouannet raconte (1) qu'ayant découvert, en 1835, près de Bergerac, d'anciens tombeaux celtiques, on remarqua sous la tête de chacun des morts un petit carreau percé d'un trou, dans lequel la superstition des païens qui les ensevelirent, il y a 15 ou 1,700 ans, avait déposé des graines. On sema ces graines avec beaucoup de soin ; et que vit-on bientôt sortir de cette poudre des morts ? des héliotropes, des bluets et des trèfles, portant des fleurs aussi gracieuses et aussi fraîchement colorées que celles dont nos jeunes filles tressent des guirlandes dans nos campagnes.

Le voyageur anglais Wilkinson (2), il y a peu d'années, trouva en Egypte, dans un puits à momies, un vase hermétiquement fermé qu'il remit au musée britannique. Mais le bibliothécaire ayant eu le malheur de le casser, on y découvrit, avec quelques graines de froment, des pois tout ridés et durs comme la pierre. Eh bien ! on a planté ces pois sous

(1) 4e numéro du 1er vol. de M. de Caumont de Caen.
(2) *Christian Times*, 6 avril 1849.

verre avec beaucoup de soin, le 4 juin 1844; et, au bout de 30 jours, on a vu revivre ces morts, qui, ensevelis il y a 3,000 ans, au siècle de Moïse, avaient dormi tout ce temps, vivants mais insensibles, dans la poussière du tombeau. — Admirez, mes chers enfants, cette puissance de vie et ces preuves si manifestes de la résurrection des morts, comme saint Paul l'a dit aux Corinthiens (chap. XV). S'ils ont vécu 3,000 ans dans le sépulcre, ne peuvent-ils pas y vivre 3,000 ans encore jusqu'au grand jour de Jésus-Christ?

Mais je dis enfin : Voyez surtout l'inconcevable fécondité de ces merveilleuses petites semences; car c'est là ce qui nous montre avec le plus d'éclat la divine toute-puissance du Créateur dans cette œuvre magnifique du troisième jour.

Quand je mets un marron dans la main d'un petit enfant, j'y mets l'infini. J'y mets, non-seulement le marronnier superbe qui en sortira, mais les milliers de milliers de marronniers qui en seront produits de génération en génération jusqu'à la fin du monde.

J'ai ouï raconter qu'un voyageur très-connu, revenu en Europe il y a 2 ou 300 ans, avait

fort admiré en Amérique cet arbre encore inconnu dans l'ancien monde, et en avait mis dans la poche d'un habit neuf deux ou trois fruits qu'il avait oubliés. Arrivé à Paris, il eut à revêtir le même habit, et, ayant retrouvé son marron, il imagina de le planter dans la cour de son hôtel. On en vit sortir la saison suivante un petit marronnier qui devint grand; et c'est de la cour de cet hôtel, c'est de la poche de ce voyageur, c'est de cette seule petite graine que sont sortis non-seulement tous les marronniers qui décorent à Genève nos bastions et nos terrasses, mais tous les marronniers sous lesquels se promènent dans leurs jours de fêtes les populations de la France, de l'Allemagne et de la haute Italie.

Telle est la fécondité de toutes ces petites semences, en apparence si insignifiantes, que le botaniste Ray mentionne avoir compté sur un seul pied de maïs venu d'une seule semence, 2,000 grains; sur un seul pied de tournesol, 4,000 grains; sur un seul pied de pavot, 32,000 grains; sur un seul pied de nicotiane, 36,000 grains. Pline le Naturaliste (1)

(1) XVIII, 10.

raconte qu'un procurateur d'Afrique envoya à l'empereur Auguste un seul pied de blé composé de 340 tuyaux et portant 340 épis; c'est-à-dire au moins 10,000 grains provenus d'un seul grain. Et, dans les temps modernes, Buchez (1) rapporte, du fameux *blé de Smyrne*, appelé *blé de miracle*, avoir vu un seul grain en fournir 12,780.

Et que penserez-vous de la merveille de ces petites semences, quand je vous dirai, par exemple, que d'un seul de ces petits grains de pavots, aussi menus que la poudre à canon, il pourrait sortir, en 4 ans seulement, assez de pavots pour couvrir toute la terre habitable, c'est-à-dire le quart de la surface du globe ou sept millions de lieues carrées? Si chaque grain bien planté en donnait toujours autant que celui dont parle Ray, ils auraient produit en 4 ans, je l'ai compté, un million de millions de millions de graines, ce qui donnerait 300,000 millions de coupes et ce qui serait bien plus que suffisant pour couvrir entièrement de pavots les cinq parties du monde. Et tout cela serait

(1) Voyez ses lettres et les mémoires de Dodard, insérés dans ceux de l'Académie pour 1720.

en si peu de temps sorti d'une seule petite semence, plus menue qu'un grain d'avoine !

Mais faisons mieux : prenons un grain de blé. Tous les historiens nous disent qu'autrefois, en Egypte et en Sicile, les moissons rendaient le 100 pour un ; en Babylonie, le 200 pour un. Eh bien ! je puis vous démontrer qu'avec un seul grain de blé semé en semblable sol, je serais capable, au bout de 8 ans, avec le produit d'une seule récolte, de nourrir pendant trois ans toutes les familles de la terre.

On compte, en France, que la consommation du pain est aujourd'hui, en moyenne, d'une livre par jour, ce qui fait 365 livres ou trois coupes de blé par individu. Et comme on compte aujourd'hui 800 millions d'hommes sur toute la terre, c'est 2,400 millions de coupes qu'il faut par an pour toute la race humaine.

Eh bien ! supposons-nous, je ne dis pas en terre de Babylonie, mais seulement en terre d'Egypte, mon premier petit grain de blé, dans un an, me donnerait 100 grains ; ces 100 grains, la deuxième année, 100 fois autant, ou 10,000 grains; la troisième, 100 fois 10,000 ou 1 million de grains ; la quatrième, 100 millions de grains ; ce qui, à 1,800,000 grains

par coupe (on l'a compté), fait 56 coupes ; quatre ans après, ou la huitième année, ce même chiffre de 56 suivi de huit zéros, ou 5,600 millions de coupes, ce qui fait, comme vous le voyez, juste deux fois et un tiers les 2,400 millions de coupes de blé nécessaires pour nourrir *pendant un an* toutes les familles de la terre.

Et remarquez encore, mes amis, que Dieu n'a pas borné au seul travail des graines toutes ses ressources pour multiplier les plantes. La vie, dans les végétaux, existe sous toutes leurs parties isolément. Chacune, distraite du tout, peut développer un individu semblable ; chaque bouton, chaque branche, chaque racine, peut devenir le germe d'une nouvelle plante et la source d'une fécondité qui n'est pas moins merveilleuse que celle des graines.

Ah ! mes amis, écrions-nous donc encore une fois : O grandeur infinie de Dieu dans la création de notre monde ! Grandeur, sagesse et magnificence jusque dans les plus petites de ses œuvres et en apparence les plus insignifiantes et les plus humbles ! Grandeur, sagesse, magnificence dans un bouton, dans un bourgeon, dans une racine, dans un grain de blé,

dans un grain d'avoine, dans une de ces semences qui flottent invisibles dans l'air et qui portent cependant, durant des siècles, tant de beauté, tant de fécondité, tant de puissance de vie et de résurrection ! Oh ! honneur, confiance, gloire, louange, adoration soient donc à notre Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, le puissant créateur des cieux et de la terre !

On récitera pour dimanche prochain du verset 14e au 19e, en y joignant le psaume VIIIe.

HUITIÈME LECON.

(GENÈSE, I, 14-19).

14. Puis Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans les cieux, afin de séparer la nuit d'avec le jour ; et qu'ils servent de signes et pour les saisons, et pour les jours, et pour les années.

15. Et qu'ils soient pour luminaires dans l'étendue des cieux, afin de luire sur la terre : et ainsi fut.

16. Dieu donc fit deux grands luminaires (le plus grand pour dominer sur le jour, et le moindre pour dominer sur la nuit) et aussi les étoiles.

17. Et Dieu les mit dans l'étendue des cieux pour luire sur la terre.

18. Et pour dominer sur le jour et sur la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon.

19. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin. Ce fut le quatrième jour.

Ce quatrième jour fut plus magnifique encore et plus merveilleux qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé ; mais il est aussi pour nous de tous le plus étonnant peut-être et le plus mystérieux. En effet, à cette quatrième époque de la création, Dieu, par des moyens

étranges et par des révolutions puissantes dont la nature nous demeure entièrement inconnue, changeait les conditions de la lumière qui depuis des siècles avait éclairé la terre. Il en transportait alors le foyer ; il la concentrait autour du soleil pour la suite des siècles.

Ce globe immense, éloigné de nous à la distance de 35 millions de lieues, et autour duquel notre terre n'avait jamais cessé de tourner, ne fut donc point créé dans ce quatrième jour ; car il était déjà sorti des mains de Dieu dans ce *commencement* dont il est dit qu'alors *Dieu créa les cieux et la terre*. Seulement, il fut au quatrième jour allumé de Dieu aussi bien que la lune, qui n'est que son miroir ou son réverbère, et qui commença tout naturellement dès ce jour à nous réfléchir ses clartés.

Aussi remarquez bien que Dieu ne dit pas alors avoir *créé* le soleil, la lune et les étoiles. Non, Dieu dit seulement : *Qu'il y ait des luminaires*, et *Dieu fit des luminaires* ; tout comme je pourrais dire de ce lustre obscur, qui pend depuis des années à la voûte de ce temple, et qui ne nous donne d'ordinaire aucune clarté, non plus que son réverbère,

parce que son gaz éteint demeure invisible, je pourrais dire ce soir : *Qu'il y ait un luminaire*, « et qu'il éclaire cet oratoire ! » Pour cela j'enflammerais tout simplement son gaz jusqu'alors invisible. On ne dirait pas alors que j'y ai placé le lustre ; car il était déjà là depuis longues années ; mais on dirait que j'*en ai fait un luminaire*. Le soleil et la lune avaient donc été jusque-là des chandeliers obscurs dans l'immensité des cieux ; mais alors Dieu les allumant en fit des luminaires ; en sorte que ces deux globes devinrent nos flambeaux pour éclairer désormais nos jours et nos nuits, l'un par ses propres clartés et l'autre seulement par ses reflets. C'est donc, je le répète, tout comme si je fermais à cette heure toutes les fenêtres de cet oratoire jusqu'à produire ici de profondes ténèbres, et qu'aussitôt après j'allumasse dans ce lustre un jet de gaz ardent et continu.

Quel spectacle émouvant et magnifique que cette création mystérieuse du quatrième jour ! Ce fut une œuvre successive de ténèbres et de lumière ; car *il y eut un soir et un matin*. Ce fut dans tout l'univers comme un feu d'artifice immense et sublime. Ce fut l'époque

d'une puissante révolution dans laquelle la lumière, jusque-là répandue sur la terre sans avoir de centre ou de foyer qui nous soit connu, fut rassemblée autour du soleil et des étoiles. *Il y eut un soir*, c'est-à-dire il y eut un obscurcissement immense et de vastes ténèbres dans l'univers au commencement de cette époque; puis *il y eut un matin*, lorsque le soleil enfin apparaissant, revêtu de lumière dans sa marche magnifique, embrasa pour la première fois le monde de ses clartés et de ses ardeurs. *Ce fut le quatrième jour. Et Dieu vit que cela était bon.*

Mais, me demanderez-vous sans doute, qu'était-ce donc comparativement que cette lumière dont notre terre et tout ce monde verdoyant des plantes, dont nous parlâmes dimanche dernier, avaient été si puissamment éclairés avant le quatrième jour?

J'ai déjà répondu qu'on n'en sait rien : mais je réponds aussi que tous les savants modernes, croyants ou incrédules, reconnaissent que certainement la terre, avant la création de l'homme, fut éclairée d'une autre lumière que celle qui nous vient aujourd'hui du soleil.

Et comment le savent-ils? me demanderez-

vous encore. Le voici, chers enfants, et vous devez vous rappeler que je vous en ai déjà dit quelques mots. Ils ont creusé la terre, et ils ont trouvé, non-seulement dans la froide Ecosse et tout près d'Edimbourg, mais dans le Canada plus froid encore, mais sur les bords glacés de la baie de Baffin, mais jusque dans l'île Melville, la plus septentrionale des régions de la terre où l'homme ait abordé, quoi? des forêts magnifiques ensevelies, des arbres gigantesques qui ne pourraient vivre aujourd'hui que dans les pays les plus chauds de notre globe; des palmiers, des arbres à pain et jusqu'à d'immenses fougères, qui n'auraient même pas assez de lumière aujourd'hui sur la terre pour venir dans la zone torride.

Voici, par exemple, ce qu'en dit le savant M. de Candolle, de Genève, dans la *Bibliothèque universelle* de 1835 (je vous l'ai copié): « Il fallait qu'autrefois une lumière plus égale fût jetée sur les régions polaires, une lumière inconnue maintenant; et ce qui me paraît toujours un fait, c'est que les végétaux fossiles de la baie de Baffin étaient éclairés autrement que ceux qui vivent aujourd'hui dans ces régions. »

Honneur donc encore, chers enfants, ici, honneur et révérence à la Parole de Dieu !

Tel fut le quatrième jour. — Alors vous auriez vu paraître dans les cieux ces deux globes éclatants ; alors, pour la première fois, les charmes attendrissants d'une nuit étoilée ; alors les douces et religieuses clartés du grand astre des nuits ; alors tous les feux du firmament inconnus jusque-là ; alors, pour la première fois, le soleil se levant sur nos montagnes et faisant le tour du ciel au-dessus de ce nouveau monde éclatant de fraîcheur et de beauté.

L'univers à sa présence
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

Mais pour que vous puissiez bien connaître l'incomparable beauté de cette création des luminaires, il faut que vous étudiiez de plus près cette lumière même qu'ils nous envoient ; car, parmi toutes les œuvres visibles du Tout-

Puissant, il n'en est point qui proclame si haut les richesses de sa sagesse et celles de sa grandeur. Je ne veux pas m'étendre ici sur cette merveilleuse lumière, mes amis; mais je voudrais au moins vous dire ce que vous pouvez comprendre, d'abord de sa rapidité, ensuite de son abondance, puis de ses couleurs, et enfin de ses rayonnements.

Sa rapidité ! Vous en faites-vous une idée? l'esprit en est confondu. D'où pensez-vous, par exemple, que venaient ce matin, à votre réveil, ces beaux rayons qui traversaient votre fenêtre, et qui, bientôt, ont inondé votre chambre de leurs feux ? Ah ! ils venaient de bien loin. Ils avaient fait 35 millions de lieues pour arriver à vous ! c'est la distance du soleil. Un homme qui voudrait faire le même chemin, à 35 lieues par jour, y mettrait un million de jours, c'est-à-dire tout près de 3,000 ans. Et cependant, ces rayons, combien pensez-vous qu'ils aient mis de temps ce matin pour venir du soleil à votre fenêtre ? Juste 8 minutes et 13 secondes : on a pu le compter très-exactement au moyen des éclipses des lunes de Jupiter. Oui, 8 minutes et 13 secondes pour parcourir 35 millions de

lieues ; ce qui fait une vitesse de 70,000 lieues, non pas par jour, non pas par minute, mais par seconde, c'est-à-dire 70,000 lieues pendant que le pendule de l'horloge que vous voyez là au-dessus du poêle, fait un seul de ces petits tic tac que vous entendez. Regardez bien ici, mes amis, ce rayon qui vient de traverser la voûte et qui se projette là, sur la colonne ; regardez-le bien, car il était encore sur notre grand luminaire il y a 8 minutes et 13 secondes. Certes, c'est un objet fort intéressant qu'un voyageur venu si vite et venu de si loin !

Mais si vous admirez la rapidité de la lumière, que direz-vous de son abondance ? Elle est, je crois, plus étonnante encore. Qui pourra se représenter ces torrents incommensurables de lumière qui jaillissent du soleil nuit et jour dans tous les sens de l'étendue et depuis tant de milliers ou de millions d'années, remplissant ainsi constamment de leurs flots sans cesse renouvelés l'immensité des espaces planétaires ! Et ce n'est pas en vain que je dis que ces flots de lumière coulent la nuit et le jour ; j'ai vu bien des jeunes gens s'imaginer que la nuit, il fait nuit dans l'univers ; mais c'est une illusion d'enfant ; car au contraire, il

fait constamment grand jour dans l'univers entier. Pendant qu'à Genève vous ne voyez autour de vous que ténèbres, le monde est toujours inondé des clartés du soleil ; et l'obscurité ne règne que sur la pauvre petite moitié du grain de poudre qu'on appelle *la Terre*, pendant que cette petite moitié glisse dans l'ombre du soleil. Vous savez bien que pendant que nous dormons à Genève, nos antipodes d'Australie sortent de leurs maisons avec de grands parasols pour se garder de ses feux.

Et remarquez bien encore, mes amis, que si notre terre est tous les jours inondée des rayons du soleil, la portion cependant qu'elle en reçoit n'est qu'une partie infiniment, infiniment, infiniment petite des torrents impétueux de lumière qui jaillissent perpétuellement de cet astre et qui se répandent avec une rapidité si prodigieuse dans tous les sens de l'étendue. L'infinie petitesse de cette proportion de lumière que reçoit *la Terre* peut même se calculer aisément; car si je considère la sphère creuse de 70 millions de lieues en diamètre au fond de laquelle notre terre est située, sphère du centre de laquelle le soleil déverse nuit et jour en tous sens et comme à pure perte

ses torrents de lumière, je trouve, par un calcul très-simple, que l'on pourrait placer sur la surface intérieure de cette même sphère 83,000 millions de millions de globes tous semblables à la terre, lesquels pourraient tous recevoir la même portion qu'elle des rayons du soleil. N'est-il donc pas vrai, comme je vous le disais, mes amis, que cette abondance de la lumière est un fait admirable? — Mais voyez maintenant ses merveilleuses couleurs.

Les rayons qui nous viennent directement du soleil sont, vous le savez, d'une blancheur éclatante. Si vous fermez soigneusement tous les volets de votre chambre jusqu'à la rendre complétement obscure, et si par un petit trou vous y faites entrer un rayon de soleil, il s'en ira tracer vis-à-vis, sur la paroi, un beau cercle de lumière blanche. Mais savez-vous ce qui arrivera de ce rayon, si vous placez en travers un prisme de verre bien poli? Quand le grand Newton fit pour la première fois cette frappante expérience, lui-même nous raconte qu'il tressaillait de joie. Voici ce que vous verrez. Le prisme décomposera ce beau faisceau de lumière blanche en sept faisceaux plus beaux encore de lumière magnifiquement colorée,

qui viendront se peindre chacun à part sur la muraille dans l'ordre suivant : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. Eh bien ! mes amis, ces beaux rayons colorés dont se compose tout rayon de lumière blanche, ce sont eux qui, réfléchis de diverses manières selon la composition des corps, donnent leurs teintes diverses à tous les objets de la nature. N'est-ce pas que cela aussi est profondément admirable ? Mais je n'en dis pas ici davantage sur ce sujet, parce qu'il faut que je vous parle enfin des étonnants rayonnements de la lumière et de ses rapports plus étonnants encore avec l'œil de l'homme. Ah ! certainement, c'est ici ce qui réclame notre plus religieuse admiration.

Pour me faire mieux comprendre, il faut que je vous raconte un vieux souvenir de mon enfance. J'avais onze ans et j'étais au collége en quatrième classe ; c'était en hiver, par un beau jour de soleil, à l'heure de la récréation, où les régents se promènent et les écoliers s'ébattent dans la cour du collége. Je crus alors, avec trois jeunes garçons de mon âge, avoir été l'heureux témoin d'un éclatant miracle, ou du moins en possession d'une magnifique découverte. L'entrée de la quatrième classe, à cause du froid,

était close de deux portes, formant, à six ou sept pieds l'une de l'autre, un petit vestibule où il faisait nuit quand elles étaient fermées. L'un de nos camarades, pour passer son temps, venait de percer avec une vrille un petit trou à la porte extérieure, lorsque trois ou quatre d'entre nous coururent s'enfermer entre les deux portes. Mais quel ne fut pas bientôt notre ravissement, quand sur la porte intérieure, qui avait été blanchie à la chaux, nous vîmes se peindre avec de vives couleurs toute la cour du collége : les arbres, la maison du principal, les murs, les garçons, les régents ; mais tous renversés la tête en bas, et cependant tous si clairs et si nets, qu'on voyait courir les écoliers et qu'on les reconnaissait, surtout l'un d'eux portant un gilet rouge. Vous eussiez vu passer aussi les régents du collége, se promenant ensemble les mains derrière le dos. Nous crûmes au miracle ; le monde, pensions-nous, n'en vit jamais de tel ; et nous courûmes le réciter dans nos maisons. Mais alors on nous répondit que le phénomène s'expliquait très-bien par les rayonnements de la lumière. Tous les objets de la nature, nous dit-on, réfléchissent dans tous les sens „comme des soleils,

la lumière blanche ou colorée qu'ils ont reçue du grand luminaire. Chaque feuille d'un cerisier, par exemple, est un soleil de rayons verts qu'elle lance constamment par millions en tous sens, comme le soleil lance les siens; chaque cerise, un soleil de rayons rouges qu'elle lance également; chaque fleur de jonquille, un soleil de rayons jaunes; chaque lis, un soleil de rayons blancs. Et ainsi, par exemple, ajoutait-on, dans votre cour du collége, parmi tous ces millions de rayons qui, s'élançant de chaque objet, passaient invisibles dans l'air, il en était toujours quelques-uns qui, traversant en faibles pinceaux le petit trou de la porte de votre classe, se croisaient derrière; et précisément parce qu'ils formaient chacun un très-petit pinceau distinct de lumière colorée, ils allaient se peindre vis-à-vis sur la porte blanche. C'est là, nous dit-on, ce qu'on appelle le phénomène de la *chambre obscure;* et pour nous le faire mieux comprendre, on nous montra de petites *chambres obscures* portatives dont se servent les peintres, et dans lesquelles, pour avoir plus de lumière et plus de précision, on fait le trou beaucoup plus grand, en ayant soin d'y pla-

cer un verre convexe, qui recueille les pinceaux de lumière et les fait converger chacun respectivement en un seul point distinct.

Chers enfants, il est très-facile aujourd'hui de vous démontrer tout cela depuis l'invention des daguerréotypes. Allez, par exemple, demain avec votre bonne mère à la place de Bel-Air, chez un de nos artistes photographes ; priez-la de s'y asseoir, et priez l'artiste de pointer sur elle sa *chambre obscure*. Alors, si vous vous placez près de lui, pour regarder l'intérieur de son instrument sous le voile dont il le recouvre, vous verrez les rayons de la lumière, réfléchis par la personne de votre mère, aller se peindre sur la planchette et reproduire avec perfection ses traits chéris.

Les voilà donc, mes amis, vous le voyez, les voilà pris sur le fait, les rayonnements merveilleux de la lumière !

Mais maintenant, me croirez-vous dans ce qui me reste à vous dire sur un autre fait plus merveilleux encore ? C'est que votre œil lui-même n'est qu'une *chambre obscure* dans sa perfection. Oui, une très-petite chambre obscure, au fond de laquelle tous les objets placés devant vous viennent se dessiner sur une

petite peau blanche d'un demi-pouce de diamètre qu'on appelle la rétine. La pupille de votre œil, c'est le petit trou de la porte, et ce trou n'a tout au plus qu'une ligne et demie de largeur. Le cristallin de votre œil, c'est le verre convexe de l'instrument ; et la rétine de votre œil, c'est la paroi blanche sur laquelle les objets viennent se dessiner. Ainsi donc, mes chers jeunes amis, quand vous me voyez ici devant vous dans cette tribune, ce n'est pas moi réellement que vous voyez ; ce n'est que mon image peinte sur votre rétine par les rayons réfléchis de la lumière. Et quand une mère sourit à son enfant, quand elle s'attendrit en le voyant, ce n'est pas à lui directement qu'elle sourit : c'est à sa douce image tracée au dedans de l'œil par les rayonnements de la lumière.

Et voulez-vous la preuve de ce que je viens de vous dire ? Allez à la boucherie demander qu'on veuille bien vous vendre un œil de bœuf. Si vous établissez convenablement cet œil dans une place obscure, et que là vous le mettiez en face de la campagne éclairée du soleil, en ayant soin de placer un papier blanc derrière l'œil à une courte distance, vous verrez sur ce papier se peindre la campagne.

Vous le comprenez donc, mes amis, voilà ce qu'est notre œil, et tels sont dans notre œil les admirables rayonnements de la lumière. Ah ! il y a là tout un monde de beautés et de magnificences ; mais aussi il y a là tout un monde de grandeurs et d'immensités ; et ces immensités encore dépassent de bien loin tout ce que mes paroles pourraient dire.

Supposez qu'au sortir de la leçon je vous mène tous ensemble au sommet de la tour de Bessinge. De là, nous contemplons au sud-ouest la ville de Genève, les clochers de Saint-Pierre, le fort de l'Ecluse ; au nord, notre beau lac jusqu'au port de Coppet ; et, devant nous, au couchant, les riantes villas de l'autre rive et ses coteaux jusqu'au pied du Jura. C'est ainsi que notre œil embrasse un espace d'au moins 15 lieues carrées. Qui pourrait dire que de millions de millions d'objets y rayonnent de toutes parts ? qui pourrait dire que de millions de millions de radiations envoient leurs faisceaux de rayons jusqu'au sommet de la tour de Bessinge, pour que là quelques-uns de ces faisceaux, réduits à l'épaisseur d'une ligne et demie, traversent notre pupille, se croisent dans notre œil et viennent se peindre dans notre

rétine ? Et remarquez bien que tandis que ces myriades de rayons, issus de myriades d'objets, se croisent dans des myriades de directions diverses, chaque rayon cependant traverse la foule de tous les autres dans un ordre parfait ; et que, s'il y avait là 200,000 spectateurs qui couvrissent toute la colline de Bessinge, s'il y en avait même des milliers en l'air dans des aérostats, tous cependant, sans excepter le moindre petit garçon, recevraient comme nous, chacun dans sa pupille, qui n'est que d'une ligne et demie, les pinceaux de rayons nécessaires pour voir les mêmes objets que nous ! Et si nous-mêmes nous changions de position sur le sommet de la tour, nous les verrions encore, au moyen d'autres pinceaux de lumière qui viendraient à la place des premiers pénétrer dans notre œil ! Pensez au petit espace dans lequel se dessinent tous ces objets : c'est un demi-pouce ! Et pensez cependant à la netteté parfaite de ce magnifique tableau du lac, de la ville et des campagnes. Tout ce paysage de 15 lieues carrées se peint donc par les rayonnements de la lumière dans un espace d'un demi-pouce d'étendue. Bien plus : tandis que je suis au sommet de la

tour, mon œil suit sur le lac, durant une demi-heure, de Genève à Versoix, la marche du bâtiment à vapeur. Ces deux lieues de chemin, qui font le tiers du paysage, n'occupent donc sur ma rétine que le tiers d'un demi-pouce, ou que l'espace de deux lignes ; et si le bâtiment a 66 pieds de long, ou la 200^{e} partie d'une lieue, il n'occupera sur ma rétine que la 200^{e} partie d'une ligne. Et cependant mon œil pourra suivre constamment ses progrès pendant une demi-heure dans l'espace de deux lieues ! Que dirait-on d'un peintre qui pourrait dessiner distinctement tout ce grand paysage avec tous ses détails et toutes ses couleurs sur l'espace d'un centime ? Eh bien, mes jeunes amis, ce travail qui dépasse toute la puissance de l'art, la lumière, par ses rayonnements, l'accomplit partout et tous les jours, dans des millions et des millions d'hommes et d'enfants. Que dis-je ? elle l'accomplit dans l'œil d'un passereau ou d'une hirondelle qui traverse les airs, dans l'œil d'un aigle qui plane au haut des nues !

Ah ! chers enfants, n'en disons pas davantage ; mais adorons la puissance de Celui qui, après avoir créé la lumière au premier jour,

créa les luminaires au quatrième. Adorons Dieu dans la magnificence de ses œuvres.

Mais plus qu'une réflexion sur une parole de vos versets que je n'ai point expliquée. Il s'agit d'un secours précieux que la bonté divine préparait à l'homme pour le développement de son âme et pour la sanctification de sa vie, quand plus tard il habiterait la terre. *Que ces luminaires*, est-il écrit au verset 14e, *servent de signe, et pour les saisons et pour les jours et pour les années.*

Dieu voulait que l'homme pût mesurer et compter le temps, afin d'en apprendre la valeur et d'en régler l'emploi ; et pour cela que faisait-il ? Il lui plaçait dans les cieux une horloge parfaite et magnifique, qui montre les heures, les jours, les semaines, les mois, les saisons et les années ; une horloge que personne ne remonte, et qui cependant va toujours et ne se détraque jamais ! Remarquez bien, en effet, ces paroles de votre verset 14 : *Puis Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux pour séparer le jour d'avec la nuit.* Mais était-ce seulement pour *séparer le jour d'avec la nuit?* (ce qui, certes,

est déjà bien nécessaire pour régler le repos et le travail de l'homme). Non ; car il ajoute : *Et que ces luminaires servent de signes pour les saisons et pour les jours et pour les années.*

Vous l'entendez, mes amis, voilà l'horloge du monde. Le cadran de cette horloge, c'est la voûte des cieux qui roule sur nos têtes, voûte étoilée pendant les nuits, éclatante de lumière pendant les jours, et dont les bords, arrondis comme ceux d'une montre, reposent à Genève sur nos montagnes, ailleurs sur l'horizon des mers. Mais sur ce cadran magnifique, où sont les aiguilles ? Dieu, pour y montrer l'heure, en a planté deux, la grande et la petite. Ce sont deux aiguilles éclatantes qui marchent toujours et qui ne retardent ni n'avancent jamais. La grande, c'est le *grand luminaire* qui *domine sur le jour*, comme dit votre leçon, et qui, pendant qu'il semble tourner au-dessus de nos têtes d'orient en occident avec toute la voûte céleste, se levant chaque matin sur les Alpes pour aller se coucher chaque soir sur le Jura, marche en même temps sur le cadran des cieux en un sens contraire, c'est-à-dire d'occident en orient, ou du Jura vers les Alpes, avançant chaque jour de deux

fois sa largeur. Et la petite aiguille, c'est le *petit luminaire, qui domine sur la nuit*, et qui marche aussi dans le même sens que le soleil, mais 12 fois plus vite, avançant chaque jour de 24 à 25 fois sa largeur, et faisant ainsi dans un mois tout le tour du cadran. En sorte qui si, par exemple, vour regardez ce soir à 6 heures la lune se coucher sur le Jura, et que vous examiniez soigneusement les étoiles qu'elle recouvre, demain vous la verrez se coucher sur la même montagne, mais trois quarts d'heure plus tard, parce qu'elle aura marché vers l'orient de 24 fois sa largeur, et qu'alors elle recouvrira des étoiles beaucoup plus près des Alpes; si bien qu'on pourrait mettre 24 lunes entre la place qu'elle occupera demain dans le ciel et celle qu'elle occupe aujourd'hui.

Ah! que tout cela est beau, mes amis! La lune, par ses quatre quartiers, qui durent chacun un peu plus de 7 jours, nous donne les semaines et les mois. Le soleil, par sa marche dans le ciel, nous donne les quatre saisons et les années; en même temps que, par la rotation journalière de la voûte des cieux au-dessus de nos têtes, il nous donne et

les jours et les heures. Il nous les donne même si bien que nos meilleurs horlogers de Genève règlent tous leurs montres sur son midi, et que, dès les temps les plus anciens, les hommes ont mesuré sur des cadrans solaires la marche régulière de son ombre. Vous en avez tous vu dans nos jardins ou sur nos temples de campagne ; et vous vous rappelez qu'à Jérusalem déjà, du temps d'Achaz, ou 730 ans avant Jésus-Christ, il y en avait un sur le palais des rois (1).

Mais maintenant, ce que je voudrais que vous comprissiez bien, mes chers jeunes amis, c'est la convenance, ou plutôt la nécessité de ce secours pour l'homme. Ah! ce n'est pas pour lui peu de chose que d'avoir constamment devant soi cette horloge des cieux, pour apprendre à mesurer son temps, pour être averti des heures de la prière, pour être rappelé régulièrement à la pensée de sa tâche, de la marche rapide des années et de la brièveté de sa vie! Sans ce secours, l'homme se fût abruti sur la terre, et sa vie y eût passé rapidement comme un songe inutile.

(1) Esaïe, XXXVIII, 8. 2 Rois, XX, 11.

Quand le fameux baron de Trenck sortit des noirs cachots de Magdebourg, où l'on ne pouvait distinguer les jours d'avec les nuits, et où le roi de Prusse l'avait retenu dix ans, il croyait n'y être resté qu'un temps comparativement très-court, parce qu'il y avait eu comparativement très-peu de pensées; et son étonnement fut extrême quand on lui dit qu'il y avait passé ce grand nombre d'années. Les peuples barbares ignorent le prix des heures, et ne pensant pas à les compter, ils les dissipent follement. Les sauvages de l'Amérique, après leurs chasses et leurs courses de guerre, passent des semaines et des mois entiers à dormir ou à jouer, sans se douter qu'ils perdent quelque chose; et l'on a dit souvent que les progrès d'un peuple dans la civilisation se peuvent mesurer par l'estime qu'il fait du temps et par le soin qu'il met à le compter. Mais si cela est vrai d'un peuple, combien plus encore du chrétien ! Ah ! il faut voir le prix qu'il donne au temps! Ses heures ne sont plus à lui, mais à son Maître qui l'a racheté; il sait qu'il en doit rendre compte, et il en veut être un économe fidèle; il se rappelle que la vie est courte et que « c'est au-

» jourd'hui le jour du salut. » Que de fois donc il fera monter vers le ciel cette prière de Moïse : « Seigneur, enseigne-moi à tellement » compter mes jours, que j'en puisse avoir un » cœur de sagesse (1) ! » et que de fois aussi il regardera l'horloge des cieux, pour se rappeler les heures de la prière ! Voyez cette jeune fille convertie, voyez ce jeune chrétien devenu sérieux : ah ! quand ils pensent à cette parole de saint Paul : *Rachetez le temps* (2), « O mon Dieu ! » s'écrient-ils, « j'en ai bien à racheter ! J'en ai tant perdu avant de te connaître, tant perdu même depuis que je te connais ! tant perdu en mauvaises paroles, tant perdu en mauvaises actions, tant perdu en mauvaises pensées, tant perdu même dans les heures où je semblais faire le bien : dans la prière, alors que mon cœur ne priait pas ; dans le culte, alors que j'avais l'esprit tout plein de distractions ; dans l'acte de lire ou d'ouïr ta Parole, alors que je n'écoutais pas et n'y prenais pas garde ! O mon Sauveur ! que je le rachète par ta grâce, ce temps si

(1) Ps. XC, 42.
(2) Ephés., V, 16.

précieux ! Que je sois trouvé faisant ton œuvre quand tu viendras sur les nuées, et que pour cela ton horloge des cieux me rappelle souvent, comme aux anciens Israélites, les heures de la prière ! »

Et en effet, chers enfants, les anciens Israélites, à chaque lever du soleil, immolaient un agneau représentant « le véritable agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ; » à chaque coucher du soleil, encore un agneau ; à chaque retour du soleil à l'équinoxe du printemps, l'agneau fameux de la pâque ; à chaque retour de l'équinoxe d'automne, la fête des trompettes ; à chaque renouvellement de la lune, les sacrifices de la Néoménie, et, à chacun de ses quartiers, les fêtes du sabbat. Eh bien ! mes amis, vous-mêmes soyez attentifs à cette horloge des cieux. Le soir, quand vous voyez ce beau luminaire se coucher derrière nos montagnes et ne plus dorer sur notre horizon que les plus hautes cimes du mont Blanc, dites-vous : « Ah ! voilà qui m'appelle à la prière ! Encore un jour, mon Dieu, que tu viens de me donner ! Oh ! fais qu'en attendant celui où je verrai ce même soleil se coucher pour la dernière fois, je puisse te dire

chaque soir comme mon Sauveur mourant : « Mon Père, je remets mon esprit entre tes » mains ; car tu m'as racheté, ô Eternel ! Dieu » fort de vérité (1). » — Et la nuit, quand vous voyez la lune se promener silencieusement au milieu des étoiles, rappelez-vous Jésus-Christ en Gethsémané priant pour vous dans l'angoisse, sous les clartés de la pleine lune de mars : pensez à ses souffrances ; mais aussi pensez à son retour sur les nuées des cieux ; car vous ne savez pas si ce sera pour vous le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au lever du jour. Et puis encore, quand, dans la fraîcheur d'un beau matin, vous voyez le soleil reparaître sur l'horizon des cieux et réveiller toute la nature, dites avec le Psalmiste :

« Mon âme donc, réveille-toi !
Ma lyre aussi, seconde-moi.
C'est devant Dieu qu'il faut paraître,
Dès que le jour commence à naître ! »

Dites : « O mon Seigneur et mon Dieu, Jésus-Christ, sois ma lumière ! Tu es la lumière du monde ; tu es le soleil de justice ; tu portes la

(1) Ps. XXXI, 5. Luc, XXIII, 46.

vie et la santé dans tes rayons; viens dans ce jour embraser et réjouir mon âme ! » Ou bien encore, comme le bon Drelincourt :

Je t'invoque, Seigneur, en ouvrant la paupière ;
Fais-moi, dès le matin, ressentir ta bonté,
Et verse dans mon cœur ta divine lumière.
Qu'au milieu des dangers de ma courte carrière,
Soutenu par ta main, je marche en sûreté,
Et qu'enfin, par ta grâce et par ta vérité,
J'arrive en ton repos à mon heure dernière.
Je suis à ta justice un objet odieux ;
Mais, mon Dieu, lave-moi dans le sang précieux
Que pour moi ton saint Fils versa sur le Calvaire.
Que sans craindre la mort ni son noir appareil,
J'entre, au sortir du jour qui luit sur l'hémisphère,
Dans ce jour où les tiens n'ont que toi pour soleil.

On me récitera, pour dimanche prochain, du verset 20 au verset 25.

NEUVIÈME LEÇON.

(GENÈSE, I, 20-25.)

J'ai reçu cette semaine, à l'occasion de notre avant-dernière leçon, une lettre dont je remercie l'auteur, sans le connaître. Il me reprend d'avoir dit des plantes, qu'elles ont la vie. « Attribuer la vie aux plantes, » dit-il, « c'est renverser à la fois la révélation, la science et la philosophie. »

Il se trompe quant à la révélation, qui nous parle au contraire de la mort des plantes (1), et qui, par conséquent, leur attribue la vie. Il se trompe également quant à la science et à la philosophie, qui nous parlent constamment de la vie des plantes. Pour ne citer ici que trois membres illustres de l'Institut de

(1) Jude, 12.

France (Académie des sciences), voici ce que disait, le mois dernier, le savant Babinet, parlant dans la *Revue des deux Mondes* (p. 449) de ce qu'il appelle la *vie végétale* et la *vie animale :* « Tant pour les animaux que pour les plantes, il faudrait savoir ce que c'est que la vie. Or, c'est ce que nous ignorons complétement. » Encore : s'il fut jamais un représentant de la science et de la philosophie, c'est le grand Cuvier : il tient le même langage, comme vous le verrez bientôt. Et enfin, voici ce que vient d'écrire M. de Quatrefages, dans ses intéressants *Souvenirs d'un naturaliste* (1). « Dans nos recherches (sur l'embryogénie), gardons-nous bien de séparer les plantes des animaux ; car, dans les deux règnes, la matière brute, mise en œuvre par la vie, s'élève jusqu'à l'organisation sous l'empire des mêmes lois. »

Mais lisons nos versets.

20. *Puis Dieu dit : Que les eaux produisent en toute abondance des reptiles qui aient vie ; et qu'il y ait des oiseaux qui volent sur la terre vers l'étendue des cieux.*

(1) Tome II, p. 259.

21. *Dieu donc créa les grandes baleines et tous les animaux se mouvant, lesquels les eaux produisirent en toute abondance selon leur espèce. Il créa aussi tout oiseau ayant des ailes, selon son espèce ; et Dieu vit que cela était bon.*

22. *Et Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez et remplissez les eaux dans les mers, et que les oiseaux multiplient sur la terre.*

23. *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le cinquième jour.*

24. *Puis Dieu dit : Que la terre produise des animaux selon leur espèce ; le bétail, les reptiles et les bêtes de la terre selon leur espèce : et il fut ainsi.*

25. *Dieu donc fit les bêtes de la terre selon leur espèce, et le bétail selon son espèce, et les reptiles de la terre selon leur espèce ; et Dieu vit que cela était bon.*

Nous voici donc parvenus aux œuvres du cinquième jour et aux premières œuvres du sixième. Mais, avec l'aide de Dieu, je me propose aujourd'hui de chercher à vous les faire comprendre à la fois par la géologie et par la Bible.

En effet, on a ces deux moyens de connaître l'histoire de la création, de même qu'on a deux manières de connaître l'histoire des anciens Assyriens et de Ninive leur capitale, qui fut détruite il y a 34 siècles : la première, en étudiant les historiens qui la racontent ; la seconde, en allant tout simplement fouiller la terre dans les ruines de Ninive, comme l'a fait il y a 12 ans M. Layard. On y retrouve, non-seulement les palais magnifiques de Ninive la grande (cette ville de trois jours de chemin), mais les noms bibliques de Sennachérib, de Salmanazar, et de tant d'autres ; on y retrouve même leurs portraits peints sous leurs yeux et sculptés sur la muraille, leurs guerres, leurs travaux, leurs victoires, leurs fêtes, leurs chasses, leurs cérémonies dessinées sur la paroi, et jusqu'à leurs archives écrites et gravées sur des tables de briques. Eh bien ! chers enfants, ce sont là précisément aussi les deux manières qu'on a de connaître l'histoire de notre terre.

La première et la plus sûre, c'est d'étudier la Bible qui nous la raconte ; mais la seconde, c'est de fouiller cette terre elle-même et d'étudier ses ruines ; car on y peut voir, je vais

vous le montrer, les choses les plus étonnantes et les plus instructives. C'est ce qu'ont fait depuis près de 100 ans les géologues, comme je vous le disais déjà dans une de mes dernières leçons, en vous parlant de MM. de Luc et de Saussure. Vous vous rappelez, sans doute, combien de fois déjà je vous ai fait voir avec quelle précision leurs découvertes confirment les traits les plus hardis du récit de Moïse sur l'œuvre des quatre premiers jours; ces traits mêmes, que les savants d'autrefois ne voulaient pas croire et dont souvent ils se riaient. Eh bien ! mes chers enfants, je désire vous entretenir aujourd'hui plus au long sur ce sujet, à l'occasion du cinquième et du sixième jour; et j'espère pouvoir vous faire admirer, encore par cet endroit, ces précieuses pages de la Genèse.

Nous laissâmes donc dimanche notre terre au quatrième jour. Oh ! qu'elle était déjà belle ! Le grand luminaire des cieux s'était levé pour la première fois sur nos campagnes, éclatantes de toutes les magnificences primitives de la nature, sur les forêts, sur les prairies, sur les ruisseaux, sur les jardins de fleurs. C'était un paradis de verdure, le jar-

din des jardins dans sa première beauté. Mais ce jardin si beau était encore après tout un désert inhabité.

En vain le soleil se levait-il sur les montagnes ; en vain les nuages s'embrasaient-ils des plus riantes couleurs ; en vain la lune, pendant les nuits étoilées, se promenait-elle sur la voûte des cieux ; personne n'était là pour l'admirer, personne pour glorifier Dieu. Les rivières et leur doux murmure coulaient sans témoins dans les prairies ; les jasmins, les églantiers et les chèvrefeuilles chargés de fleurs se penchaient en silence sur leurs rives ; les narcisses, la pervenche, le lis, la jacinthe et l'hortensia élevaient à l'envi au-dessus des prés leurs gracieuses corolles et répandaient dans l'air leurs plus doux parfums. Mais tout ce beau monde était morne et désert. Le palais était prêt, meublé, paré, décoré de guirlandes et tapissé de fleurs ; mais le roi n'y était pas ; tout était fait pour lui, mais il n'était point encore sorti de la poudre de la terre. Et non-seulement l'homme n'était pas là pour contempler ses splendeurs et y adorer son Dieu, mais il n'y avait pas même un seul être vivant pour en jouir ; pas un animal dans les

forêts, pas un insecte dans les prés, pas un oiseau dans les airs, pas une petite alouette pour saluer le lever du jour, pas un rossignol dans la ramée pour chanter son coucher, pas une abeille, pas une pauvre petite mouche pour bourdonner dans les fleurs, pas une fourmi dans la poussière. La vaste mer elle-même était sans habitants ; et vous fussiez descendu dans ses profondeurs sans y voir, je ne dis pas des dauphins et des baleines, mais le moindre vermisseau.

Passons donc maintenant à l'œuvre magnifique du cinquième jour et passons aussi à celle du sixième. Tout cela va nous apparaître, mais en deux périodes successives, séparées par un soir. D'abord, au cinquième jour, les poissons, les animaux des mers et tout ce qui vole dans les airs au-dessus de la terre sur la face de l'étendue des cieux. Ensuite, au sixième jour, les quadrupèdes, le bétail et tout ce qui glisse ou qui rampe sur le sol.

Ecoutez bien vos versets, que je traduis littéralement comme M. de Rougemont.

20. *Puis Dieu dit : Que les eaux fourmillent d'un fourmillement d'âmes vivantes, et que les volatiles* (les êtres ailés) *volent au-*

dessus de la terre sur la face de l'étendue des cieux.

21. *Puis Dieu créa les grands monstres marins et toute âme vivante qui se remue, dont les eaux ont fourmillé selon leur espèce, et tout être ailé selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon.* — Et versets 22, 23 : *Tel fut le cinquième jour.*

24. *Puis Dieu dit : Que la terre fasse sortir des âmes vivantes selon leur espèce, le bétail et ce qui glisse et rampe, et tout animal de la terre, selon leur espèce. Et il en fut ainsi.*

25. *Et Dieu fit les animaux de la terre selon leur espèce, et le bétail selon son espèce, et tout ce qui glisse et rampe sur le sol selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Tel fut le sixième jour.*

Quelles admirables créations que celles de ces deux jours ! et que de choses il y aurait à dire, soit de ces monstres de la mer et de toutes ces âmes vivantes dont les eaux foisonnèrent, soit de tous ces oiseaux et de tous ces insectes qui volent dans l'air : depuis la baleine jusqu'au moindre vermisseau, depuis l'aigle des Alpes jusqu'au plus faible moucheron !

Que de choses encore de toutes ces âmes vivantes sorties de la terre, de ces grands animaux, de toutes ces créatures qui glissent et rampent sur le sol, depuis l'éléphant ou le rhinocéros jusqu'au colimaçon !

Je ne suis là-dessus qu'un ignorant; mais si je vous disais seulement le peu que j'en connais, ne fût-ce que sur une fourmi, par exemple; sur le cœur, le sang et les veines d'une petite souris; sur les ailes, la trompe et les yeux d'une mouche, ou sur ses petites pattes qui soutirent l'air et lui permettent de marcher sur un plafond à la renverse; ne fût-ce encore que sur ces animalcules qu'on ne voit qu'au microscope, je n'aurais pas assez de nos 52 dimanches.

Je me contente donc de vous dire, quant à ces animalcules, que le professeur Ehrenberg a découvert que le *tripoli* (cette substance si dure que nos horlogers de Genève emploient à polir les pierres précieuses) est entièrement composé de carapaces ou coquilles de la *gallionella*, animalcule si petit qu'on en compte 41,000 millions d'individus dans un seul pouce cube du tripoli de Bilin (1). Je me contente

(1) Lyell, *Eléments nouveaux de géologie*, p. 38, 39.

encore de vous dire, quant à d'autres animalcules, qu'on en compte par cent milliers dans une seule goutte d'eau, et qu'ils ont tous cependant leurs petits organes aussi bien constitués que la baleine dans les mers. Et relativement à la baleine, pour vous donner une idée de sa grandeur, je me contenterai de vous dire que si j'en appliquais une debout contre la plus haute tour de Saint-Pierre, vous ne devez pas imaginer que vous pussiez alors l'examiner depuis le faîte de son toit; car elle s'élèverait encore deux fois plus haut que le clocher; je veux dire qu'il faudrait mettre, pour l'examiner, trois clochers l'un sur l'autre; car notre tour n'a, dit-on, que 100 pieds de haut, tandis que, d'après Lacépède, on voit des baleines de 100 mètres ou 308 pieds de longueur.

Mais je m'arrête, et je m'abstiens de détails sur ces admirables créations du cinquième et du sixième jour, parce que je désire vous parler aujourd'hui des choses étonnantes que les savants ont trouvées dans les entrailles de la terre.

Je me borne à vous dire que, d'après le pro-

fesseur Dick (1), la science comptait déjà, il y a peu d'années, dans les créations du cinquième jour, 4,000 espèces d'oiseaux encore vivantes, et 3,000 espèces de poissons également vivantes, outre plus de 1,600 autres espèces aujourd'hui détruites, que le professeur Agassiz a trouvées dans les entrailles des rochers ; et dans les créations du sixième jour, 600 espèces de quadrupèdes et 700 espèces de reptiles encore vivantes ; sans compter 44,000 espèces d'insectes visibles et des milliers d'insectes invisibles, outre tout ce qui a péri.

Mais revenons à nos versets de ce jour ; que l'un de vous relise les versets 20, 21, 24 et 25.

Il faut, avant d'aller plus loin, vous faire remarquer trois choses sur ces quatre versets.

C'est d'abord qu'ici les animaux, soit de la mer, soit de la terre, sont appelés *des âmes vivantes*. Vous le voyez donc, ce qui fait la différence des plantes d'avec les animaux, ce n'est pas la vie, c'est la pensée, ou, comme s'exprime la Bible, c'est l'âme. Les animaux, les poissons, les oiseaux sont *des âmes vivantes*.

(1) *The christian philosopher*, vol. II, p. 291.

En second lieu, quand il est dit des plantes (au verset 11) : *Que la terre pousse son jet ;* et des animaux (aux versets 20 et 24) : *Que la mer fourmille d'un fourmillement d'âmes vivantes ; que la terre fasse sortir des âmes vivantes* ; ce n'est certes pas à dire que la terre ou que la mer soient par elles-mêmes capables de les produire. Non, sans doute. Aussi entendez-vous ici qu'il est ajouté (au verset 21) qu'alors Dieu *créa* ces grands monstres marins, que « Dieu *créa* ces âmes vivantes dont les » eaux fourmillaient, » et que « Dieu *créa* » tout être ailé selon son espèce. »

Ce fut donc une *création* ; car si Dieu pouvait nous créer de rien, il pouvait aussi nous créer de quelque chose. Il n'a qu'à dire, et, par sa vertu divine, la mer elle-même produit des baleines ou des oiseaux ; et la boue de la terre des éléphants, des chevaux ou des colimaçons.

Il en fait des *âmes vivantes* ; il les produit, comme il produisit l'homme, de *la poudre de la terre* ; et *il souffle dans leurs narines une respiration de vie.*

Aussi, pour nous montrer mieux cette importante vérité, notre Seigneur, quand il donna

la vue à un aveugle-né, fit-il avec sa salive de la boue; voulant par là nous faire bien comprendre que la parole de sa bouche peut rendre toute-puissante la boue même de la terre, et qu'au dernier jour, il pourra dire à cette même terre de rendre ses trépassés, et nous relever tous ainsi de la poudre du tombeau.

Enfin, remarquez bien, en troisième lieu, dans nos versets d'aujourd'hui, que Moïse, après avoir raconté la première création des êtres organisés, je veux dire celle des plantes ou du troisième jour, divise toutes les autres créations qui précédèrent celle de l'homme en deux grandes classes : celles du cinquième jour et celle du sixième.

Les premières naissent dans les eaux, *les eaux en fourmillent;* mais c'est Dieu *qui les crée,* nous dit Moïse : *poissons, oiseaux, insectes ailés, tout ce qui remue dans les eaux.*

Les secondes sortent de la terre, *la terre les fait sortir*; mais c'est aussi Dieu qui les produit, nous dit encore Moïse : *tout animal de la terre, bétail, tout ce qui glisse et rampe sur le sol, selon son espèce.*

Voilà donc, d'après la Bible, souvenez-vous-

en bien, les trois grandes périodes successives de la création des êtres organisés ; voilà trois périodes dont nous ignorons la durée, et trois périodes séparées les unes des autres par *des soirs* dont nous ignorons également la durée. Première période : herbes et arbres ; seconde période : êtres marins et volatiles ; troisième période : animaux qui marchent ou glissent ou rampent sur la terre.

Eh bien! mes chers enfants, je vais vous dire maintenant, en aussi peu de mots qu'il me sera possible, comment on retrouve à grands traits ces trois mêmes périodes, ces mêmes successions et ces mêmes faits dans les découvertes de la géologie.

Vous allez voir que, depuis 80 ans, les savants ont pu toujours mieux les lire écrits en caractères de marbre dans les rochers de nos montagnes et dans les entrailles de la terre.

Mais avant d'en venir à leurs découvertes, il faut que je vous en dise une qu'a faite un savant anatomiste de cette ville, un bien cher ami que j'ai perdu, l'excellent docteur Prévost, qui m'en a parlé plusieurs fois comme rendant un remarquable hommage à la Parole de Dieu. — La voici. On peut être

étonné (dans votre verset 20) que Moïse fasse sortir ensemble de l'eau et dans une même époque deux classes d'êtres aussi différentes que les poissons et les oiseaux. Qui est-ce qui aurait imaginé d'avance un tel arrangement? Eh bien! chers enfants, on a découvert entre eux de grands rapports anatomiques. Outre que les uns comme les autres se propagent par des œufs; outre que les uns nagent dans l'air avec des ailes, tandis que les autres volent dans l'eau avec des nageoires; voici ce qu'a trouvé avec étonnement le docteur Prévost, et ce qui a fort intéressé le monde savant: c'est que les globules de leur sang sont les mêmes et ne ressemblent point à ceux des animaux sortis de terre au sixième jour.

Passons donc aux géologues. — Leurs pères, vous ai-je dit, furent deux Génevois, et plus tard un Prussien des mines de Freyberg, nommé Werner.

La Suisse est de toute l'Europe l'un des pays qui les instruisent le mieux, à cause des immenses bouleversements qu'ont subis nos Alpes. Quand vous irez dans le canton de Berne, mes enfants, pour y contempler la magnifique Jungfrau, haute de 13,700 pieds,

rappelez-vous de vous y faire montrer, sur son flanc nord, les renversements inexprimables qui s'y sont faits depuis la création du cinquième jour.

Quand j'étais comme vous un enfant, et plus tard un jeune homme, j'aimais passionnément à courir les montagnes, le Jura, le Salève, le Môle, le Brezon et d'autres chaînes plus lointaines de la Suisse et de la Savoie. Mais là je me rappelle avec quel charme nous entendions de grandes personnes nous réciter un fait bien étrange : c'est qu'on y rencontrait fréquemment dans les ravins des coquillages de mer changés en pierres, des cornes d'Ammon, par exemple, dont quelques-unes étaient grandes comme une roue de carrosse. Bien plus : c'est que souvent, si vous brisez une roche de la montagne, vous trouvez un poisson pétrifié dans le cœur de la pierre ; vous reconnaissez très-bien la forme de sa bouche, ses yeux, ses nageoires ; vous pouvez compter ses écailles ; et si vous la faites scier et polir dans sa longueur, vous pouvez étudier quelle était de son vivant la structure de ses entrailles, comme ferait de nos jours un chirurgien examinant à l'hôpital l'intérieur d'un cadavre.

Nous aimions à faire des collections de ces restes étranges, comme vous en faites des apollons, des morios et des autres papillons de nos Alpes. Et quelquefois aussi des paysans du voisinage nous apportaient des dents de requin trouvées dans les rochers, dents souvent encore très-pointues et garnies de leur émail. Il y a non loin d'ici des montagnes où ces animaux pétrifiés sont entassés; et c'est pour leur multitude qu'aux Ormonds, par exemple, la magnifique paroi de rochers qui borde cette riante vallée, et dont la tête neigeuse s'élève à 9,000 pieds au-dessus de la mer, a été nommée *les Diablerets* par les anciens habitants du pays, parce que, ne sachant comment se rendre compte de ces étonnants objets, ils les attribuaient au Diable.

Ces faits extraordinaires, mes amis, tous les géologues, depuis 80 ans, les ayant étudiés avec ardeur et sur les points de la terre les plus distants, les ont retrouvés partout dans des roches semblables à notre Jura et dans d'autres terrains analogues. Ils y ont vu des coquillages de mer, des poissons, des lézards, des insectes ailés, des monstres immenses, des espèces de chauves-souris énormes; mais

jamais, jamais des cadavres d'homme ; jamais des cadavres de nos animaux terrestres ; jamais ni bétail, ni chevaux, ni cerfs, ni éléphants, ni lions, ni tigres.

Eh bien ! qu'en ont-ils conclu ? — Ils en ont tiré cette conséquence bien simple : c'est que le Jura et les terrains semblables sont plus jeunes que les poissons, mais plus vieux que le bétail, que les lions et que les hommes. N'est-il pas, en effet, bien clair que ce ne sont pas les poissons qui sont entrés dans la roche du Jura, mais, au contraire, que c'est le Jura, c'est le Salève, c'est le Môle, les Voirons, qui se sont formés au sein des eaux depuis la création des poissons, pendant que la mer déposait une vase calcaire et argileuse, et que cette vase, après avoir enveloppé et tué tous ces pauvres animaux, s'est ensuite, comme je vous l'ai dit précédemment, changée en de durs rochers?

Voilà donc de premières conclusions très-évidentes, chers enfants ; mais ce n'est pas tout ; continuons.

Les géologues se sont mis à faire encore deux autres ordres de recherches. Ils ont étudié, d'un côté, les terrains qu'en divers pays on trouve placés au-dessous des roches sembla-

bles au Jura ; et, d'un autre côté, d'autres terrains qu'on trouve placés au-dessus.

Et voici ce qu'ils ont découvert.

Sous les bancs du Jura, ils ont rencontré de grandes couches d'un grès blanc très-dur formé d'un sable siliceux aggloméré par l'eau, et ils y ont trouvé de nombreuses empreintes de bambous, de palmiers énormes, de roseaux gigantesques semblables à de grands arbres. Plus bas, ils sont arrivés à des couches de grès rouge dur et très-ferrugineux, où ils ont rencontré ces admirables et riches bancs de houille ou de charbon de pierre, restes merveilleux des antiques et immenses forêts qui couvrirent autrefois toute la face de la terre.

On y trouve souvent aussi des coquillages et de certains poissons, mais jamais le moindre ossement d'aucun homme, jamais ossement d'aucun de nos animaux terrestres. Ces terrains houillers, séparés par des rocs que la mer a successivement déposés par-dessus, forment quelquefois en Amérique un ensemble de couches de 10,000 pieds d'épaisseur.

Plus bas enfin, qu'ont-ils trouvé? Après des rochers qu'ils ont nommés « siluriens, »

où l'on trouvait également des arbres extraordinaires en grand nombre et des coquillages, ils sont finalement arrivés à des couches de roc argileux et granitique, où vous ne rencontrez plus aucun reste quelconque ni d'animaux marins, ni de reptiles, ni de poissons, ni de corail, ni même d'arbres ou de plantes.

Et qu'en ont-ils donc encore conclu ? — Je vous lirai ce que dit à ce sujet le savant Buckland. Il cite le fameux Cuvier, qui a dit dans son discours préliminaire (vol. I, p. 9) : « Ce qui étonne davantage, et ce qui n'est pas moins certain, c'est que LA VIE N'A PAS TOUJOURS EXISTÉ SUR LE GLOBE, et qu'il est facile à l'observateur de reconnaître le point où ELLE A COMMENCÉ à déposer ses produits. »

Mais ce n'est pas tout; car après avoir examiné les terrains plus bas que le Jura, plus bas que le charbon, plus bas que les roches siluriennes, et être arrivés aux terrains formés avant que la vie eût commencé sur la terre, il restait encore à examiner, d'un autre côté, les terrains placés plus haut que les roches semblables au Jura; par exemple, les plâtrières de Paris, les lits de craie, souvent d'une immense épaisseur, qu'on rencontre en Po-

logne, en Poméranie, en Normandie, et dans une partie de l'Angleterre.

Eh bien ! c'est ce qu'on a fait ; et qu'y a-t-on trouvé ? — On y a rencontré, pour la première fois, les mammifères et les animaux terrestres (bœuf, cheval, ours, tigre, éléphant) qu'on ne trouve jamais dans le Jura ; et de plus, des animaux inconnus énormes, que M. Cuvier a le premier décrits, qu'il faudra vous faire montrer dans les musées, et dont je vous ferai voir ici des portraits après ma leçon. Mais on n'y a point trouvé d'hommes.

Eh bien ! encore une fois, je le demande, qu'ont jusqu'ici conclu les géologues, de toutes ces découvertes où ils sont arrivés ?

Ils ont conclu avec la Bible :

1° Que la vie n'a pas toujours existé sur la terre, et que l'observateur peut y reconnaître le point où elle a commencé. Elle n'a donc commencé que par un miracle, c'est-à-dire par une intervention directe de la puissance créatrice, contre ce qu'on appelle les lois de la nature, ou plutôt avant l'existence de ces lois.

2° Que l'homme est la plus jeune de toutes les créatures organisées que le Dieu tout-puissant ait placées sur la terre ;

3° Que les animaux terrestres, les grands mammifères, les éléphants, les chevaux, le bétail, les rhinocéros, sont les plus récentes créations qui aient apparu sur la terre avant l'arrivée de l'homme;

4° Enfin (et tous les géologues sont d'accord à le soutenir), que la grande échelle des temps géologiques fossilifères se divise naturellement en trois grandes parties, qu'ils ont appelées la *primaire*, la *secondaire* et la *tertiaire*.

Ils sont d'accord, dit le célèbre géologue Hugh Miller, que ce qui caractérise la *primaire*, ce n'est pas ses coquillages ou ses poissons, quoiqu'elle en ait; mais c'est qu'elle fut, par-dessus tout, l'époque « des plantes et des herbes portant semence selon leur espèce; » c'est qu'aucun autre âge du monde n'a eu une telle flore; c'est que ce fut alors une luxuriance de puissante verdure, de sombres et impénétrables forêts, de hauts pins, de gigantesques araucaires, de fougères devenues de grands arbres; c'est que de cette période extraordinaire nous avons encore aujourd'hui pour monument ces inépuisables mines de charbon qui font à cette heure la richesse

et la force des nations ; et qui, par exemple, pour ne parler que de l'Angleterre, y font par les machines un travail équivalent (selon Buckland) à ce qui exigerait 400 millions d'hommes s'il était fait par des mains.

Ce qui caractérise la période *secondaire*, dit encore Hugh Miller, ce n'est plus ses plantes : son trait proéminent, ce sont ses immenses monstres marins, ses oiseaux gigantesques, ses animaux ovipares innombrables et énormes, avec des ailes ou sans ailes, dans l'air ou dans l'eau ; ses affreux crocodiles, plus hauts que l'éléphant.

Et ce qui enfin caractérise la période *tertiaire*, ce ne sont plus tous ces reptiles : ce sont ses bêtes de champs par leur grandeur et leur nombre, ses mammouths, ses rhinocéros, ses mastodontes, ses mammifères monstrueux. Jamais la terre n'a rien vu de semblable.

Allez visiter des musées, chers enfants ; on vous fera voir un peu de tout cela. Les savants d'Angleterre et de France ont eu soin de ranger leurs salles successives selon ces trois divisions, particulièrement l'admirable musée britannique, qui est une des merveilles du monde.

Je veux, à ce sujet, vous réciter une scène intéressante qui s'y passa pendant la grande exposition de Londres, un jour que s'y trouvait M. Hugh Miller, l'un des plus savants géologues de notre temps. C'est lui-même qui l'a racontée à l'Union chrétienne des jeunes gens de Londres, le 7 février 1854.

Il était alors venu de nombreux ouvriers manufacturiers de toute l'Angleterre pour visiter ces choses, et ils étaient dans la seconde division, occupés à en contempler les animaux monstrueux, entre autres le plésiosaure, avec ses affreuses mâchoires, ses dents de crocodile encore polies et brillantes, les orbites de ses yeux d'un pied de diamètre, ses nageoires de poisson et son cou comme un serpent boa. — « Ah! monsieur, » dirent-ils à Miller, « qu'est-ce donc que ces étranges monstres? » — « Messieurs, ce sont les monstres marins et les grands reptiles de la seconde période de la création des êtres organisés. »

Les manufacturiers furent très-satisfaits; et ils se rappelèrent sans doute les versets 20 et 21 de notre leçon.

Ensuite, quand ils vinrent dans les appartements de la troisième période et devant les

grands mammifères, leur étonnement s'accrut et ils se tournèrent vers le géologue. — « Ce sont, Messieurs, les grandes bêtes de la terre et le bétail de la troisième grande période des êtres organisés. »

« Et si j'avais d'abord rencontré ces messieurs dans les premières salles, » ajoute M. Miller, « je leur aurais dit également : « Messieurs, ce sont là les restes des herbes et des arbres de la première grande période des êtres organisés. » C'est ainsi, conclut le géologue, que ces ouvriers intelligents, quoique sans instruction, furent, dès la première vue, frappés de ces grands traits de ressemblance entre les découvertes de la science et les enseignements de la sainte Ecriture.

Cependant, mes amis, il ne faut pas terminer ces explications sans vous dire qu'il y a bien encore ici des difficultés de détail ; mais toutes s'éclairciront comme s'est éclairci le reste.

Par exemple, et c'est une des principales, vous avez vu qu'on a toujours trouvé jusqu'ici des coquillages et des poissons dans les houilles ; ce qui semblerait indiquer qu'on n'a pas encore trouvé les forêts du troisième jour. Mais cela vient sans doute ou de ce que ces

houilles se sont faites pendant les bouleversements du soir qui commença le cinquième jour, ou de ce que les forêts primitives furent consumées et entièrement détruites par l'action du feu et des eaux, au sein des premiers sédiments dont elles furent recouvertes. La science, sur ces points, est en formation ; mais elle a déjà en tant de choses été précédée par la lumière des Ecritures, qu'on doit être assuré de voir un jour ces traits se concilier comme tous les autres.

Pour nous en persuader en finissant, rappelons-nous seulement, en peu de mots, quelques-uns des faits de la création, où nous avons déjà vu la science rendre hommage aux Ecritures, et souvent même sur les points qui d'abord lui étaient apparus comme les plus étranges et les plus incroyables.

Elle a dû reconnaître premièrement, avec les Ecritures, que la terre est sphérique ; ce qu'elle avait longtemps nié.

Secondement : que la terre est suspendue sur le vide ; ce qu'elle avait longtemps ignoré.

Troisièmement : que la terre a été créée dans la plus haute antiquité.

Quatrièmement : que la lumière y a existé

et y a fait vivre les plantes longtemps avant que le soleil fût allumé.

Cinquièmement : que la croûte de la terre repose sur un feu intérieur.

Sixièmement : que cependant cette croûte a été longtemps couverte des eaux, et qu'elle est sortie de l'eau.

Septièmement : que les plus grandes montagnes de notre globe ont surgi par la puissance du feu.

Huitièmement : que la terre a été enveloppée d'une atmosphère et que l'air est pesant.

Neuvièmement : que l'atmosphère est chargée d'un travail immense en séparant les eaux supérieures et les eaux inférieures.

Dixièmement : que les rivières descendent en la mer, qui n'en est jamais remplie, et qu'elles remontent aux lieux dont elles étaient descendues.

Onzièmement : que les vents marchent en circuits et qu'ils retournent à leurs circuits.

Douzièmement : que les étoiles des cieux sont en un nombre immense, infini, comme le sable de la mer; bien que la science des anciens n'en comptât qu'un millier.

Treizièmement : qu'elles ne sont pas des

divinités, comme le croyaient les anciens philosophes ; mais qu'elles sont des êtres matériels et qu'elles n'ont aucune influence sur les destinées des hommes ou des nations.

Quatorzièmement : que les cieux ne sont nullement une voûte solide, nullement un *firmament*, comme l'avaient pensé les anciens, et comme l'avaient cru, d'après la science de leur temps, tous les traducteurs grecs et latins du Vieux Testament et tous les Pères de l'Eglise ; mais comme ne l'avait jamais dit une seule fois, la sainte Ecriture, qui s'est contentée de désigner les cieux par le terme si beau et si admirablement choisi de l'*Etendue*.

Quinzièmement : que les plantes ont été formées sur la terre longtemps avant l'homme.

Seizièmement : que les animaux de la mer et de l'air ont été formés longtemps avant ceux de la terre.

Dix-septièmement : que les oiseaux sont contemporains des poissons et des animaux marins.

Dix-huitièmement : que les animaux et les plantes ont eu sur la terre un commencement, et qu'il fut un temps où ni les uns ni les autres n'existaient.

Dix-neuvièmement : que l'homme n'est sur la terre que depuis un temps comparativement fort court, ayant été créé longtemps après les plantes, après les oiseaux, après les animaux marins, après les insectes, après les reptiles, après les animaux terrestres.

La science, vous le voyez, n'est donc qu'un enfant devant les Ecritures. Que faut-il en conclure? Adorons Dieu, mes amis, adorons Dieu dans la sagesse de ses œuvres, dans sa magnificence, et surtout, surtout dans le don ineffable de sa Parole. Et quand la science humaine prétend opposer encore de nos jours ses dernières notions aux saintes Ecritures, écoutons-la, mais en nous rappelant que depuis trente siècles elle n'a cessé d'élever des objections sur d'autres points beaucoup plus importants, à l'égard desquels elle a dû successivement reconnaître son erreur.

On apprendra, pour la leçon prochaine, les versets 26, 27 et 28.

DIXIÈME LEÇON.

(GENÈSE, I, 26-28.)

26. Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, et sur toute bête qui se meut sur la terre.

27. Dieu donc créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu. Il les créa mâle et femelle.

28. Et Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez et remplissez la terre et l'assujétissez, et dominez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, et sur toute bête qui se meut sur la terre.

Nous voici donc arrivés à la dernière période de la création. C'est Dieu qui procède à la plus étonnante et à la plus belle de ses œuvres : nous assistons, dans ce jour, à la création de l'homme.

Le palais était achevé ; tout y était prêt, tout y était parfait ; car Dieu lui-même avait vu, nous est-il dit, que *tout y était bon*. Et

voici maintenant qu'arrive enfin le roi bienheureux pour qui toutes ces magnificences ont été préparées; le voici qui paraît. Le voyez-vous, ce premier homme? C'est votre premier père, et c'est aussi le mien. Jugez de ses émotions à lui (et qui pourrait les raconter?) quand il se voit pour la première fois sur cette terre si belle, au milieu de toutes les œuvres de son Dieu! Mais aussi, que ce moment est émouvant et sublime pour la création tout entière, alors qu'elle voit arriver sur notre planète comme son sacrificateur et son roi, ce premier Adam qui devait plus tard donner lieu à l'envoi du second, afin, comme l'a dit saint Paul, « que par l'Eglise des élus, » toutes les glorieuses perfections de la sainteté, de la sagesse et de la miséricorde divine « fussent données à connaître aux principau- » tés et aux puissances dans les lieux célestes, » selon le dessein arrêté dès les siècles dans » le Christ Jésus notre Seigneur (1). » — Le voilà donc placé par Dieu sur la terre; il est dans un état de félicité et d'innocence; il est couronné de gloire et d'honneur; toute la na-

(1) Ephés., III, 10, 11.

ture est mise à ses pieds : Dieu l'a fait dominateur sur les œuvres magnifiques de ses mains ; bien plus, il l'a fait « à son image et selon sa ressemblance ! »

O mes amis, demandons à notre bon Dieu qu'il nous aide à comprendre cette gloire et cette félicité de notre premier père sortant ainsi pur de ses mains, afin que nous puissions bien comprendre aussi d'où nous sommes tombés ! Car voilà, mes amis, voilà ce qu'il vous faut à tous pour que vous sachiez recourir à ce Jésus, à ce second Adam, fils de l'homme et fils de Dieu, qui est à son tour venu sur notre pauvre terre pour nous rétablir, pour nous relever de la mort et pour nous donner la vie éternelle !

Je reprends la suite de nos versets. C'est au vingt-sixième.

Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image.

Remarquez bien cette parole, chers enfants. Voilà l'Ecriture qui, dès l'entrée, nous déclare l'unité d'origine de toute la race humaine. Tous les peuples donc qui s'agitent aujourd'hui sur le globe, depuis les neiges de la Laponie et du Labrador jusqu'aux plaines

brûlantes de l'Afrique et jusqu'aux îles les plus lointaines de la mer, peaux noires, peaux rouges, peaux jaunes, peaux blanches, toutes les générations qui depuis 58 siècles sont venues tour à tour vivre et mourir ici-bas ; tous les hommes, en un mot, descendent d'un seul et même Adam, créé le sixième jour à l'image de Dieu.

Je vous énumérai, dimanche dernier, près d'une vingtaine de sujets où la science des modernes s'est vue obligée de donner gloire au livre de Dieu, là même où elle avait commencé par jeter des ténèbres sur ses assertions et par lui lancer d'imprudents démentis. Mais j'en aurais bien d'autres à vous proposer encore, si des faits matériels de la création je passais à ceux qui regardent l'histoire de notre humanité ; car c'est là surtout que la Bible nous parle tout autrement que n'a jamais su faire la sagesse des hommes ; et c'est là surtout aussi qu'on a dû reconnaître l'incomparable supériorité, — dirai-je ? — ou la divinité de son langage.

L'ancienne science se refusait à croire tous les peuples issus d'un seul et même père : elle alléguait tantôt des peuplades monstrueuses

qu'elle disait être sur la terre, tantôt au moins des différences génériques et fondamentales qu'elle supposait exister dans l'organisme des diverses races humaines. Mais il lui a bien fallu plus récemment avouer que toutes les découvertes de la géographie, comme celles de la science, nous attestent l'unité historique, physiologique et morale de toutes les familles des hommes.

L'ancienne science croyait notre humanité aussi antique que le monde; elle nous citait des annales prodigieuses de civilisations prétendues, remontant, disait-elle, à des myriades d'années. Mais il a bien fallu qu'elle acceptât aussi plus tard, comme un fait irréfragable, la très-moderne origine des sociétés humaines; et l'on vous fera lire, quand vous serez plus grands, un beau discours de Cuvier sur « les révolutions du globe, » où ce grand naturaliste, qu'on a nommé « l'Aristote du dix-neuvième siècle, » démontre, en dehors de la Bible, que l'homme n'existe sur la terre que depuis un très-petit nombre de milliers d'années.

L'ancienne science encore et tous ses systèmes de philosophie se figuraient une humanité à jamais divisée par la diversité de ses

climats, de ses religions, de ses haines, de ses accidents de guerre et de ses développements ; aucune philosophie n'avait su concevoir pour l'homme futur une unité de connaissance divine et de tendre réconciliation avec son Créateur. Mais c'est au contraire ici la gloire de la sainte Bible. Ecoutez ce qu'elle nous disait déjà dans la Genèse plus de 300 ans avant la guerre de Troie ; écoutez cette première page que nous en étudions aujourd'hui ; écoutez-la dans les prophètes, écoutez-la dans les psaumes, en un mot dans tout l'Ancien Testament, comme dans le Nouveau : partout elle vous présente sur l'homme, sur son utilité et sur son avenir, des vues aussi larges que le monde entier. Elle vous le montre ici, dans ce verset 26, *créé à l'image de Dieu*, pour remplir et dominer la terre en y glorifiant son Créateur. Et quand il est tombé, elle vous le montre, deux chapitres plus tard, perdu, méchant et rebelle sur toute la terre : « Par un seul homme, dit-elle, le » péché est entré dans le monde, et par le » péché la mort, laquelle est venue sur tous » les hommes, parce que tous ont péché. Il » n'y a plus de juste, pas même un seul, et

» il n'y a point d'exception ; tous sont privés » de la gloire de Dieu et tous soumis à la co- » lère à venir, et le monde entier est plongé » dans le mal. » Mais aussi écoutez-la, déjà dès la troisième page de la Genèse, quand elle vous annonce le Rédempteur à venir. C'est un Sauveur pour le monde entier, vous dit-elle ; c'est un relèvement pour toutes les nations ; « tous les bouts de la terre verront le » salut de Dieu, et cette terre sera couverte » de la connaissance de l'Eternel comme le » fond de la mer l'est de ses eaux. Allez par » toutes les nations, » dira le Rédempteur, « an- » noncez la bonne nouvelle à toute créature : » quiconque aura cru sera sauvé, et qui » n'aura pas cru sera condamné. » Voilà la Bible, mes enfants, voilà votre Bible. Ce n'est pas un livre, comme ceux des hommes, pour une famille, pour une race, pour une nation ; c'est un livre pour toute la terre. C'est le livre des Bassoutos comme des Suisses, des Groënlandais et des nègres, comme des Américains ou des Anglais ; c'est l'histoire du genre humain ; c'est la révélation de l'amour de Dieu qui « a tant aimé le monde que de donner son Fils afin qu'au lieu de périr, qui-

conque croit en lui ait la vie éternelle. » Et ce livre étonnant (écoutez bien cette question, mes chers enfants), ce livre étonnant, qui proclame de la part de Dieu les bonnes nouvelles de la réconciliation pour le monde entier, dans quelles mains a-t-il été déposé? Ah! prenez bien garde, je vous prie, à cette preuve éclatante de son inspiration. C'est dans les mains de Moïse, sorti des écoles de l'idolâtre Egypte, 500 ans avant la guerre de Troie. Que dis-je? c'est dans les mains des Juifs, le plus exclusif, le plus bigot de tous les peuples, le plus imbu de préjugés nationaux, le plus jaloux de ses prérogatives, et chez qui personne, même parmi les plus petits, ne voulait manger seulement avec un homme des autres nations. Et c'est ce peuple qui nous présente ces bonnes nouvelles pour tous les bouts de la terre! C'est ce peuple qui chantait déjà dans ses psaumes, au temple de Salomon, 250 ans avant la fondation de Rome, la vocation de tous les Gentils! « Que Dieu nous bénisse, » s'écriait-il, « et qu'il fasse luire sa face sur » nous! » Et le chœur répondait : « Afin que » ta voix, ô Dieu! soit connue en la terre, et » ton salut parmi toutes les nations. Les peu-

» ples te célébreront, ô Dieu ! tous les peuples
» te célébreront. Oui, tous les peuples se ré-
» jouiront en toi ! La terre produira son fruit;
» Dieu notre Dieu nous bénira, et tous les
» bouts de la terre le craindront (1) ! »

Avez-vous assez remarqué, mes chers amis, ce contraste admirable ? Avez-vous compris pourquoi Dieu avait chargé les Juifs de vous apporter eux-mêmes dans ce livre les déclarations les plus antijuives, je veux dire les plus entièrement opposées à tous leurs préjugés ? déclarations si larges et si belles sur l'avenir de tous les peuples réconciliés avec un même Dieu et lui rendant un même culte, que vous n'en rencontrerez jamais de semblables dans la littérature d'aucun peuple ni des temps anciens, ni même des temps modernes, en dehors de la révélation ! déclarations si tendres et si dignes de Dieu, qu'il y faut reconnaître son incomparable langage et qu'il faut avouer qu'elles ne fussent jamais montées en la pensée d'aucun être humain au temps où elles ont été faites !

Et qu'est-ce que tout cela prouve ? Ah ! mon

(1) Ps. LXVII.

Dieu, qu'est-ce que cela prouve avec magnificence, si ce n'est l'inspiration de ton saint livre, si ce n'est la divinité de ces étonnantes promesses si sublimes et si saintes, si ce n'est le prix inestimable des Ecritures; le bonheur de les posséder, l'obligation pour chacun de nous de les serrer chaque jour sur son cœur et de les étudier jusqu'à la mort! Mais poursuivons.

Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre... Dieu donc créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu.

J'avais compté dimanche en finir avec la géologie; et ce fut dans cette pensée que, contre mes habitudes, je prolongeai notre catéchisme au delà de l'heure accoutumée. J'espérais n'y plus revenir; mais je me suis aperçu cette semaine, en relisant vos versets, qu'il y aurait encore, dans ce récit de Moïse sur le sixième jour et sur le septième, deux faits bibliques auxquels il est absolument nécessaire d'avoir donné quelques moments notre atten-

tion. Je vais donc vous en rendre compte avant d'aller plus loin ; et en même temps je vous invite à vous approcher de moi à la suite de notre leçon, pour que je vous fasse voir un dessin très-bien conçu, qui vous représentera dans un seul tableau l'ensemble des découvertes de la géologie. Vous y verrez ce que lui ont révélé les entrailles de la terre, et vous y reconnaîtrez encore une fois dans quelle admirable harmonie ces révélations de la nature s'y présentent avec celles de la sainte Ecriture.

Puis Dieu dit : Faisons l'homme... Dieu donc créa l'homme.

Vous voyez ici que l'homme fut la dernière des œuvres de Dieu. Les géologues ont si bien étudié les débris de la création engloutis dans les terrains divers dont se compose la croûte de notre globe, qu'ils peuvent aujourd'hui vous dire le plus souvent avec assurance les âges respectifs de ces terrains. Il en est précisément pour eux comme de ces antiquaires qui feraient des fouilles dans les ruines d'une vieille cité et qui trouveraient, sous la pierre angulaire de chaque bâtiment, des médailles que les fondateurs (comme c'est

l'usage) y auraient déposées quand ils le construisirent. Au moyen de ces médailles, le moindre petit garçon pourrait vous dire la date exacte de tous ces édifices. Eh bien ! chers enfants, il en est ainsi de tous les terrains qu'étudient les géologues ; car Dieu lui-même, en les formant, a déposé dans la pierre ses créations successives ; en sorte que, suivant la nature des animaux fossiles qu'ils y trouvent, les géologues vous disent aujourd'hui leurs degrés divers d'ancienneté. Mais rappelez-vous bien, comme je vous le disais, que tous aussi s'accordent à déclarer, ainsi que l'a fait Moïse, que l'homme est de beaucoup la plus récente de toutes les créations de Dieu.

Voici maintenant les deux faits bibliques dont je voulais vous rendre compte avant d'aller plus loin.

J'aurais pu peut-être les passer sous silence, pour ne pas vous arrêter plus longtemps sur ces matières ; mais comme on m'a fait entendre, relativement à nos leçons précédentes, deux objections auxquelles il me semble précisément que ces deux faits répondent de la manière la plus satisfaisante, je pense qu'il

ne faut pas négliger de vous les faire connaître.

Voici donc le premier. Remarquez bien, je vous prie, dans notre verset 26, qu'il n'y eut point de *soir*, point de révolution, point de ténèbres avant cette création de l'homme. Vous avez vu qu'il intervint une suite de *soirs* entre chacune des grandes créations précédentes : entre celle de la lumière et celle de l'air, au deuxième jour ; entre celle de l'air et celle du sec et des plantes, au troisième jour ; entre celle des plantes et celle des luminaires et des poissons, au quatrième et au cinquième jour ; entre celle des poissons et celle des animaux terrestres, au sixième jour ; mais ici, au contraire, vous n'avez point de *soir* entre celle des animaux terrestres et celle de l'homme ; et vous pouvez remarquer encore que, dans les versets qui suivent notre texte, l'Ecriture n'indique non plus aucun soir au commencement du septième jour.

Tel est donc le premier de nos deux faits bibliques. Mais, me direz-vous, à quoi nous sert-il? Il sert, chers enfants, à correspondre admirablement à de récentes découvertes que sir Charles Lyell a faites dans les terrains

tertiaires et pour lesquelles la reine d'Angleterre l'a créé baronnet ; et il sert ainsi à résoudre la première des deux objections qu'on me faisait cette semaine ; il la change même en un nouveau témoignage de la science en faveur des Ecritures.

« Monsieur, » me disait-on, « ne savez-vous pas, comme Lyell l'a découvert, qu'entre les espèces de plantes ou d'animaux qui se voient aujourd'hui sur la terre et les espèces de plantes ou d'animaux qui s'éteignirent longtemps avant l'apparition de l'homme, il y a une succession non interrompue ? les unes et les autres se sont vues ensemble sur la terre ; il n'y a point eu de chaos, point d'interruption, point de ténèbres ni de destruction violente, point de ces grandes révolutions qui avaient eu lieu précédemment à la formation des terrains secondaires et des terrains primaires, des roches jurassiques, des roches houillères, des roches siluriennes. »

Eh bien ! vous le voyez, c'est justement là ce qu'indique l'Ecriture ; car, selon Moïse aussi, il n'y eut point de *soir* entre les premières créations du sixième jour et la création de l'homme qui les termina ; et il n'y en eut

point non plus après, durant le septième jour.

Mais écoutez maintenant la seconde des objections qui m'ont été faites, et vous verrez encore avec quelle précision vient y répondre le second des faits bibliques que je devais vous signaler.

Voici cette objection : « Mais, Monsieur, » me disait-on, « d'après vous-même, ces *soirs* qu'énumère Moïse et ces grands bouleversements qu'attestent aussi tous les géologues, ont dû détruire toutes les premières créations, détruire les immenses forêts de l'ancien monde, détruire les monstres de la mer, détruire les 1,650 espèces de poissons fossiles qu'a reconnues Agassiz, détruire les anciens coquillages, détruire les animaux de la terre ; de telle sorte que la plupart des espèces autrefois vivantes au commencement du monde, et qu'on retrouve ensevelies dans les roches de la terre, ne sont plus les espèces qui vivent aujourd'hui. Il ne faut donc pas prétendre, comme vous le faites, qu'on retrouve dans les découvertes de la géologie la création racontée par Moïse ; car les espèces qu'elle nous montre dans ses musées ne sont plus celles qui vivent aujourd'hui dans nos forêts, dans nos

lacs, dans nos mers; elles ont au contraire toutes péri; elles sont pour la plupart éteintes pour toujours. Il ne s'agit donc pas là des récits de la Genèse. »

Mais ici encore, chers enfants, ma réponse est facile : c'est que les personnes qui soulèvent cette difficulté n'ont pas pris garde au second des faits bibliques que je voulais vous signaler; et ce fait parfaitement simple, le voici.

C'est que, durant les six grands jours ou périodes qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre, Dieu n'a cessé de créer; il a toujours créé, créé et recréé jusqu'au septième jour. Il a commencé la création des plantes le troisième jour; mais vous ne devez pas imaginer qu'après ce troisième jour, il n'en ait plus produit, ni le quatrième, ni le cinquième, ni le sixième jour. Il a commencé la création des animaux marins le cinquième jour; mais vous ne devez pas imaginer non plus qu'après le soir qui commença le sixième jour et qui les détruisit, le soir où se formèrent les montagnes jurassiques, le Salève, la Dole, le Môle, les Voirons et surtout les Diablerets, il n'ait pas continué de reproduire de

nouvelles espèces. Bien s'en faut, chers enfants, et c'est là le second fait biblique que je voulais vous présenter. Dieu, pendant les six jours, n'a cessé de créer. C'étaient bien peut-être le plus souvent les mêmes familles de plantes ou les mêmes familles d'animaux ; mais c'étaient toujours des espèces nouvelles en très-grand nombre. Seulement, tout ce que la Bible a voulu nous apprendre là-dessus, c'est que ce ne fut qu'au troisième jour qu'il commença de produire des plantes ; qu'au cinquième jour, les animaux marins et les oiseaux ; qu'au sixième jour, les animaux terrestres ; et enfin qu'au terme de cette sixième période, il créa l'homme, le roi de la création, l'homme, qu'il destinait à l'immortalité. *Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance.*

Remarquez bien, en effet, cette expression qui se trouve deux versets seulement après votre leçon de ce jour (II, 2) : *Et Dieu acheva au septième jour ses œuvres qu'il avait faites.* Vous le voyez, il n'*acheva qu'au septième jour*. Et il est ajouté : *Et Dieu se reposa au septième jour de toute son œuvre qu'il avait faite.*

En hébreu, *se reposer d'une œuvre*, c'est la cesser ; se reposer de créer, c'est cesser de créer. Je pourrais vous le montrer par beaucoup de citations ; mais il suffira de vous lire ce que saint Paul dit de ces versets dans le chapitre IV, verset 10, de son Epître aux Hébreux.

Dieu n'a cessé de créer qu'au septième jour. Jusqu'après la formation de l'homme, Dieu n'avait donc pas cessé de créer de nouvelles espèces de plantes, de nouvelles espèces de poissons et d'oiseaux, de nouvelles espèces d'animaux terrestres.

Revenons enfin à nos versets.

26. *Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre.*

27. *Dieu donc créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle.*

L'importance de ce qui va se faire se révèle à nous déjà dans ces étonnantes expressions : *Faisons l'homme!* Voyez qu'elles sont solen-

nelles et mystérieuses ; car nous entendons ici les personnes divines de la très-sainte Trinité, qui tiennent conseil pour cette grande œuvre. C'est leur création la plus excellente ; c'est celle pour laquelle elles ont fait toutes les autres ; c'est celle où l'Eternel Dieu veut se glorifier devant l'univers entier ; celle que les anges serviront, que le Père élira pour la donner au Fils, que le Fils sauvera, que le Saint-Esprit remplira ! *Ah ! certes, il faut l'avouer*, dit saint Paul, *grand est le mystère de piété, Dieu manifesté en chair, vu des anges, cru dans le monde et reçu dans la gloire !* Ne nous est-il pas enseigné que la seconde personne de la Trinité, « la Parole » qui était au commencement avec Dieu et » qui était Dieu, » la Parole « qui a créé le » monde, et sans qui rien de ce qui a été fait » n'a été fait, » ne nous est-il pas enseigné que cette Parole, 4,000 ans plus tard, est devenue un homme, a vécu une vie d'homme, a passé par la mort comme un homme, est remontée au ciel comme un homme, et en doit revenir au dernier jour pour s'asseoir sur le trône de Dieu comme un homme, et pour juger les vivants et les morts ?

Eh bien, chers enfants, toutes ces pensées doivent vous suffire, je pense, pour comprendre que c'était un grand et sublime moment dans la création que celui où Dieu plaçait l'homme sur la terre. Aussi, vous l'entendez, il ne parle plus ici comme pour ses autres œuvres. Il ne dit pas : « Que l'homme soit, » comme il avait dit auparavant : *Que la lumière soit !* qu'il y ait un soleil ; qu'il y ait une mer ! Il ne dit pas : « Que la terre produise l'homme, » comme il avait dit des plantes et des animaux : *Que la terre pousse son jet ! Que la terre fasse sortir des âmes vivantes selon leur espèce !* Non ; mais il dit : *Faisons l'homme à notre image.*

C'est Dieu qui délibère ; c'est Dieu qui se parle à lui-même, qui entre dans une solennelle et mystérieuse consultation avec sa sagesse éternelle ; ou plutôt, c'est la sainte Trinité qui consulte avec elle-même ; c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit qui concourent à créer l'homme, comme ils concourront plus tard à le sauver.

Remarquez-la bien, cette expression, chers enfants : *Faisons l'homme à notre image !* Ici, le texte sacré, qui attribue ailleurs la

création tantôt au Père et tantôt au Fils, nous atteste d'une manière claire et précise que plus d'une personne divine a concouru au dessein de la création de l'homme, et que celui qui parle s'adresse à un autre ou à quelques autres personnes. Et c'est là, vous le voyez dès le commencement de la Bible, une déclaration de la doctrine de la sainte Trinité.

Ce langage extraordinaire et mystérieux d'un Dieu consultant n'est jamais employé dans la Bible que lorsqu'il s'agit de l'homme (voyez Gen., I, 26; II, 18; III, 22; VI, 3; XI, 7. Exode, XIII, 17. 1 Rois, XXII, 19-22. Esaïe, VI, 8).

Il y a des hommes bien à plaindre, chers enfants, qui ne veulent pas reconnaître la divinité de notre Seigneur Jésus, et qui, pour échapper à la force de ce témoignage, prétendent que ce pluriel s'applique aux anges, comme si Dieu consultait avec eux. Ne voyez-vous pas combien cette idée est malheureuse? Les anges peuvent-ils créer? Peuvent-ils concourir à l'œuvre inimitable et toute divine de la création? Et d'ailleurs, Dieu créa-t-il l'homme à l'image des anges? Non, sans doute, mais à l'image de Dieu.

Il en est d'autres qui, pour expliquer ce passage, prétendent que Dieu y parle le langage des rois modernes de la terre, qui disent souvent : « Nous ordonnons, nous voulons ! » Qu'en pensez-vous ? cette évasion est-elle raisonnable ? Non, sans doute, car jamais les rois anciens ne parlèrent ainsi. Cet emploi du pluriel n'était point, au temps de Moïse ni même plus tard, l'usage des princes de l'Orient. D'ailleurs ce qui met le sens de cette expression hors de doute, c'est qu'un peu plus bas, au verset 22 du chapitre troisième, Dieu dit encore : *L'homme est devenu comme l'un de nous.* Un roi parlerait-il jamais ainsi : *Comme l'un de nous !* pour dire : comme moi ?

Et d'un autre côté, chers enfants, remarquez bien que notre Seigneur Jésus-Christ a mis le sens de cet emploi du pluriel hors de toute incertitude, lorsqu'il a lui-même adopté plusieurs fois ce langage pour exprimer l'union du Père et du Fils. Par exemple, lorsqu'il dit, en parlant de sa divinité et en s'adressant au Père (Jean, XVII, 21, 22) : « Qu'ils soient un, » ô Père ! comme toi es en moi et moi en toi ! » Qu'ils soient un en nous ! Qu'ils soient un » comme nous sommes un ! »

Ainsi donc, vous le voyez, Dieu délibère avec sa divine sagesse de *faire l'homme à son image et selon sa ressemblance.*

Mais qu'est-ce enfin que cette *image de Dieu* en l'homme? En quoi consiste-t-elle?

Je crois qu'elle consiste :

1° En ce que l'esprit de l'homme a été créé pour être, comme Dieu, une substance immatérielle. *Dieu est esprit ;* l'âme de l'homme est un esprit. Aussi Salomon disait-il qu'à la mort, le corps de l'homme, « la poudre re» tourne en la terre d'où elle a été tirée, tan» dis que l'esprit retourne à Dieu qui l'a » donné (1). »

2° Cette image consiste en l'immortalité. Si l'homme n'avait pas péché, il ne fût jamais mort.

3° Cette image consiste en intelligence spirituelle. Les plantes vivent; les animaux pensent ; mais ils ne sont pas faits à l'image de Dieu, parce qu'ils ne connaissent pas Dieu. Aussi est-il dit d'un homme régénéré qu'«il » est renouvelé en connaissance selon l'*image* » de celui qui le créa (2). »

(1) Ecclés., XII, 9.
(2) Col., III, 10.

4° Cette image consiste dans la sainteté, c'est-à-dire dans cet état de nos affections où notre âme aime ce que Dieu aime. Aussi voyons-nous que, d'après saint Paul (1), l'*image de Dieu* en l'homme, quand elle y est reproduite par la conversion, consiste en ce qu'il est alors « créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité. »

5° Cette image de Dieu dans l'homme consiste en partie dans la domination. Cela nous est dit très-clairement au verset 26 de votre leçon : *Faisons l'homme à notre image et qu'il domine... sur toute la terre, etc...* L'homme primitif avait sur toute la nature, avant le péché, une domination que nous ne pouvons plus bien comprendre aujourd'hui. Toutes les créatures lui avaient été soumises.

6° Enfin, cette image consiste dans la félicité. Dieu est appelé « le Dieu bienheureux » (1 Tim., VI, 15), et l'homme, à son image, eût joui dans Eden d'une félicité sans bornes.

Ah! chers enfants, où est maintenant l'image de Dieu en nous? Où est l'immortalité? Où est la sainteté? Où est la félicité? Dans nos

(1) Ephés., IV, 24.

âmes, éloignement de Dieu, souillure, égoïsme, méchanceté, orgueil, incapacité. Dans nos corps, faiblesse, angoisse, dégradation, destruction. Nous arrivons au monde avec des cris et des larmes; nous en sortons avec des soupirs, des sueurs, des gémissements et l'agonie d'un affreux combat, jusqu'à ce que, après avoir été l'objet de tant de maux, nous retombions, épuisés par la souffrance, sur cette terre d'où nous avons été tirés, pour y être dévorés par les vers, dissous par la corruption et réduits à quelques poignées de poussière.

« Or, à Celui qui est puissant pour vous » garder exempts de chute et vous présenter » devant sa gloire sans défaut et dans l'allé- » gresse, à Dieu seul sage, notre Sauveur, » gloire et majesté, pouvoir et autorité, » et maintenant et pour tous les siècles: » Amen (1) ! »

(1) Jude, 24, 25.

ONZIÈME LEÇON.

(GENÈSE, I, 29-31.)

29. Et Dieu dit : Voici, je vous ai donné toutes les plantes produisant semence, qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres fruitiers produisant semence. Cela vous sera pour nourriture.

30. Mais à tous les animaux de la terre et à tous les volatiles des cieux, et à tout ce qui glisse et rampe sur la terre, en qui il y a une âme vivante, j'ai donné toute la verdure des plantes pour nourriture. Et il fut ainsi.

31. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voilà, il était très-bon. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le sixième jour.

Avez-vous bien compris cette parole de votre dernier verset : *Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin ; ce fut le sixième jour?* — Je désire m'en convaincre avant de vous exposer les paroles qui précèdent, pour être bien sûr que vous n'avez pas oublié mes explications de dimanche dernier.

Ainsi fut le soir. — Où placez-vous ce soir, je vous prie, vous, par exemple, le se-

cond du troisième banc ? Est-ce à la fin du sixième jour ?

— Non.

Oh ! non, gardez-vous-en bien. C'est au contraire, suivant l'usage des Hébreux, à son commencement ; c'est avant la naissance des animaux de la terre ; c'est à la suite du cinquième jour, c'est-à-dire à la suite de l'époque de la création des poissons de la mer, des coquillages de toute espèce, des grands monstres marins et des oiseaux de l'air.

Rappelez-vous bien, je vous prie, que c'est pendant ce *soir*, indiqué par notre verset 31, que se formèrent les montagnes calcaires jurassiques de nos contrées, et qu'alors tant d'anciens poissons, tant d'anciens coquillages, tant d'anciens monstres de la mer furent engloutis dans les entrailles de la pierre.

Aussi, dimanche encore, un de mes amis, qui venait d'assister à notre leçon, me racontait-il avoir vu, ces jours derniers, arriver de Savoie deux beaux poissons qu'on était venu déposer dans le cabinet d'un très-savant professeur de cette ville. — Et ces deux beaux poissons, qui les avait pêchés ? Des bateliers de Bellerive ou de la Belotte ? — Non, mes

amis ; mais des maçons savoyards. — A la ligne, dans les eaux de notre lac ? — Non, mais au marteau, dans le cœur de la pierre, sur la montagne des Voirons, pendant que ces maçons étaient occupés à y faire sauter de durs rochers pour en construire des maisons.

Je reprends donc avec vous l'histoire du sixième jour dans les trois derniers versets de notre chapitre.

L'homme venait d'être placé dans ce beau monde. Il était pur, brillant de force et de santé, parfait en beauté dans son corps et dans son âme ; plein de génie, de bonheur et d'innocence ; fait pour jouir de Dieu, pour réfléchir son image et pour le glorifier. Ce fut alors que Dieu fit entendre ces paroles du verset 29 : *Et Dieu dit : Voici, je vous ai donné toutes les plantes produisant semence qui sont sur toute la face de la terre et tous les arbres qui ont des fruits d'arbre produisant semence. Cela vous sera pour nourriture.*

Remarquez bien ici, chers enfants, qu'en assignant à l'homme, encore innocent, sa nourriture, Dieu ne lui donne que les fruits de la campagne ; car ce fut seulement après que la terre eut été, à cause du péché, deux

fois maudite, qu'il lui fut permis de manger la chair des animaux.

Or, sur ce point encore, dit M. de Rougemont, dans son intéressante *Histoire de la terre*, « sur ce point encore la science arrive par de longs détours et de pénibles études à la vérité que la Genèse nous révèle. » — « C'est une question, » dit M. Flourens, « qui a beaucoup occupé les physiologistes et qu'ils n'ont point décidée, de savoir quel a pu être le régime naturel et primitif de l'homme. Aujourd'hui, grâce à l'anatomie comparée, il est très-facile de voir que l'homme n'a été primitivement ni herbivore, ni carnivore, mais frugivore. »

C'est précisément ce que disent les deux premières paroles de votre leçon.

Vous voudrez bien remarquer encore que Dieu donne également une nourriture végétale à tous les oiseaux, à tous les reptiles et à tous les quadrupèdes (c'est au verset 30). *Et à tous les animaux de la terre et à tous les volatiles des cieux, et à tout ce qui se glisse et rampe sur la terre, en qui il y a une âme vivante, j'ai donné toute la verdure des plantes pour nourriture.*

Le sang ne devait donc pas se verser sur la

terre ferme, il n'y avait de destruction que parmi les animaux de la mer, et ce ne fut qu'après la malédiction apportée sur la terre par le péché que la condition des animaux terrestres fut changée, que plusieurs devinrent carnassiers, et que l'homme lui-même se nourrit de la mort des oiseaux de l'air et des bêtes de la terre. Avant le péché, il avait sur les bêtes, sur les oiseaux et sur les poissons mêmes, une domination qu'il a perdue en grande partie, et qu'il n'exerce plus qu'avec une certaine violence. Elles ne le fuyaient pas alors, et il ne les mangeait pas. Ce n'est donc que depuis la chute, et même depuis le déluge (1), qu'il se nourrit de sang et de cadavres, qu'il coupe des jambes ou des têtes de moutons pour les manger ; qu'il assomme des bœufs et les écorche pour en dévorer les chairs ; ou qu'il enfonce le couteau dans la gorge des brebis et des veaux pour se repaître ou de leur épaule, ou de leurs cervelles, ou de leur flanc, et pour ronger leurs ossements.

Voici, dit Dieu, *je vous ai donné toutes les plantes produisant semence qui sont sur*

(1) Gen., IX, 3.

toute la face de la terre, et tous les arbres fruitiers produisant semence. Cela vous sera pour nourriture.

N'avez-vous pas ici remarqué, mes amis, combien la terre devait être, avant le péché, plus parfaite et plus riche que de nos jours, quant aux produits qu'elle offrait à la nourriture et aux jouissances de l'homme ? De quoi Dieu disait-il : *Cela vous sera pour nourriture?* De *toutes les plantes qui étaient sur la face de la terre*, et *de tous les arbres fruitiers produisant semence.* Mais après le péché, quand il eut été dit à l'homme : *La terre sera maudite à cause de toi, et elle te produira des ronces et des chardons*, alors la constitution du sol et des végétaux ayant été sensiblement altérée, Dieu réduisit beaucoup le nombre des plantes alimentaires, et la terre en présenta même à l'homme plusieurs dont les fruits pourraient causer la mort. Or donc *Dieu dit* (au verset 29) : *Je vous ai donné les plantes et les arbres. Cela vous sera pour nourriture.*

Il vous aura semblé peut-être au premier abord que c'est, après tout, peu de chose que

cette dispensation de Dieu qui donne un aliment à chaque créature vivante.

Mais gardez-vous de le penser ; c'est, au contraire, un des plus beaux prodiges de la création. Et ce n'est pas là seulement une œuvre de miséricorde que cette admirable variété d'aliments agréables et sains préparés pour l'homme, quand un seul aurait pu suffire ; mais c'est surtout une œuvre de la toute-puissance.

En effet, il vous paraît peut-être tout naturel que le blé, les fraises, les cerises, les bananes, les figues, les dattes, les pêches, les ananas et tous les fruits de nos vergers ou de nos jardins vous nourrissent. Mais avez-vous pensé au miracle qui doit se faire dans votre estomac, dans vos poumons, votre cœur, vos veines, vos glandes, vos valvules et vos artères, pour que toutes ces diverses substances se cuisent dans votre estomac, se changent en une espèce de lait, se pompent ensuite dans vos veines et se rendent avec votre sang dans un des ventricules de votre cœur, puis de là passent dans vos poumons pour s'y brûler et s'y purifier, pour retourner encore une fois, mais en sang parfait, dans l'autre ventricule

de votre cœur, et pour être poussées par un mouvement rapide et puissant dans vos artères et jusqu'aux extrémités de votre corps, jusqu'à ce que, là encore, elles aillent reproduire, sans que vous vous en mêliez, votre peau, votre chair, vos os, vos nerfs, vos ongles et les 140,000 cheveux de votre tête (1)?

On a compté, dit le docteur Dick (2), que le cœur de l'homme à chaque contraction exerce une force de 100,000 livres. Nous admirons les machines à vapeur et leur étonnante force; et cependant, les mieux construites en acier et en cuivre doivent se réparer au bout de peu de mois; tandis que le cœur et les poumons d'un enfant de dix ans joueront avec cette force énorme pendant 80 ans, sans s'interrompre jamais ni le jour ni la nuit, soit qu'il veille, soit qu'il dorme!

Avez-vous jamais pensé à ces choses, chers enfants? avez-vous compté que votre cœur, pendant que je vous parle, bat plus de 70 fois par minute ou de 100,000 fois par jour, sans que vous y preniez garde? Avez-vous pensé

(1) *Annuaire du bureau des longitudes* (1796), 26 juillet.
(2) Page 364.

que tout votre sang passe 14 à 20 fois par heure à travers votre cœur et dans les mille ramifications de vos veines et de vos artères ?

« Ah! » s'écrie à ce sujet le docteur Robertson, « je ne saurais envier l'état d'un homme qui, venant à considérer ces faits, ne serait pas pénétré de respect, et pourrait ne pas éprouver en son âme une élévation de sentiments, une sainte admiration (1) ! »

C'est donc une merveille de Dieu qu'un aliment quelconque, des feuilles, des grains, des fruits, du pain même, me serve de nourriture ; et c'était une œuvre de sa toute-puissance que Dieu signalait à l'homme dans ces paroles de la Genèse : *Cela vous sera pour nourriture.*

Qu'est-ce que du pain ? C'est une pâte composée de blé moulu, d'eau et de sel marin, qu'on a cuite pendant qu'elle commençait à fermenter. Mais comment tout cela, comment le blé, comment le sel me nourrissent-ils ? Le blé, on s'en est assuré, ne se compose que de charbon et de deux gaz qui forment l'eau ; mais le charbon pourrait-il me nourrir ? Essayez de mettre du charbon dans votre estomac. C'est

(1) Voyez *Saturday magazine*, 1835, p. 27.

comme si vous y mettiez du sable d'Arve. — Et le sel marin, comment peut-il nous être un aliment utile? Il se compose de deux poisons, et cependant il aide les autres substances à me nourrir. Si je prenais deux fioles, l'une de soude dans ma main gauche, l'autre d'acide hydrochlorique dans ma main droite, et que je les mêlasse dans un verre, aussitôt il se ferait du sel marin dans le fond de ce vase. Et cependant ces deux fioles contiennent chacune un poison tellement destructeur, que si je les répandais dans mon estomac il en serait percé, et que si je les versais dans le creux de ma main, elle en serait brûlée de telle sorte que le liquide de la fiole, y faisant bientôt un trou, passerait au travers.

Ah! vous le voyez donc, chers enfants, ce n'était pas une parole insignifiante que celle du sixième jour, où Dieu disait à l'homme : *Ces choses te seront pour nourriture.* Vous faites trop souvent vos repas sans penser à cette puissance de Dieu, à cette bonté de Dieu, à cette sagesse de Dieu qui s'y déploie. Non, il ne faut pas qu'il en soit ainsi; il faut, chaque fois que vous vous mettez à table, vous rappeler qu'on ne vit jamais notre Seigneur

Jésus-Christ rompre son pain sans rendre grâces ; il faut admirer à chaque repas, n'eussiez-vous que du pain sec, cette puissance et cette miséricorde qui vous nourrissent. Il faut faire ainsi votre prière : « O mon Dieu ! je te rends grâces : c'est toi qui me nourris ! Ces biens semblent peu de chose à la plupart des hommes, et cependant tu les as faits avec la même toute-puissance qui créa les cieux. Oh ! que la gloire et l'adoration te soient donc rendues ! » Ou bien encore celle-ci : « O mon Dieu ! c'est toi qui me nourris ! Ma journée n'est donc pas à moi, mais à toi qui me la donne. Quand mes parents nourrissent des laboureurs à la campagne, ils entendent que ces ouvriers seront à leur service, et ils les tiennent pour infidèles s'ils négligent leur travail et dissipent un temps qui ne leur appartient pas. O mon Dieu ! c'est donc à toi que mes jours appartiennent. » Mais mieux encore, chers enfants, vous pouvez présenter à Dieu cette prière, et ce sera surtout celle-là qu'il aura pour agréable : « O mon Dieu ! c'est toi qui me nourris, moi qui ne suis qu'un pécheur, moi qui ne suis qu'un ingrat et qu'un misérable ! Ah ! je ne me sens digne,

ô mon Dieu ! ni du pain que je mange ni de l'eau que je bois ! »

Aussi, chers enfants, est-ce dans ces dernières pensées que l'usage du jeûne a été institué. Quand un homme vient à sentir plus vivement ses péchés, ah ! il se refuse une partie de sa nourriture ordinaire, comme pour dire à Dieu et pour se dire à soi-même : « Non, non, mon Dieu, je ne mérite pas cette vie que cependant tu me conserves, que tu me redonnes chaque jour et que j'emploie si mal ! »

Quand un enfant bien né a encouru le déplaisir de son père ou de sa mère, voyez-le : il pleure, il gémit, il n'a plus le cœur à son repas ; il a assez, il a trop d'un morceau de pain sec, et encore le mangera-t-il avec douleur et le trempera-t-il de ses larmes.

Je me souviendrai toujours d'une aimable et chère petite chrétienne de cet oratoire qui s'asseyait sur vos bancs, il y a bien des années, et que le Seigneur alors retira dans son repos, toute prête pour le ciel. Elle s'appelait Edwige, et était née en Pologne, à ce que je crois ; elle avait une foi très-vivante, priant beaucoup et étant très-humble devant Dieu. Un jour que ses parents recevaient un étran-

ger, on avait placé sur la table du thé un de ces gâteaux auxquels les petites filles ont toujours pris plaisir, et Edwige, comme les autres. Mais lorsqu'on en vint à vouloir la servir, elle s'y refusa sérieusement et à plusieurs reprises. — « Ma chère Edwige, » lui demanda sa mère, lorsque tous les amis se furent retirés, es-tu malade? — Non, maman. — Mais alors, pourquoi donc ces refus? — Maman, je vous le dirai. Oh! j'ai mal passé ce jour! j'ai senti que je ne méritais pas ce qui m'était offert. » Et elle versa des larmes.

Mais continuons notre verset 31. Je finis par cette parole qui nous donne encore d'importantes leçons à la suite de l'œuvre du sixième jour.

Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voilà, tout était très-bon.

Ces paroles ne se rapportent pas seulement, comme on l'a cru quelquefois, à la création de l'homme ; elles ont trait à tout le reste. Dieu fait la revue de toutes ses œuvres des six jours, à la veille de son grand repos du septième jour ; et *voici, tout était très-bon.* Mais, hélas! qu'il en est autrement de nous, chers enfants! Si nous faisons la revue de nos

œuvres, à chaque fin de semaine, à la veille du repos du dimanche ; si nous la faisons à la fin de notre carrière, à la veille du repos de la tombe ; si nous voyons tout ce que nous avons fait, ah ! voici, tout est mauvais, tout est très-mauvais, ou du moins tout est mêlé de beaucoup de mal !

Nous avions déjà vu, dans nos versets précédents, Dieu déclarer par six fois que son œuvre était bonne : une première fois au premier jour, quand il eut créé la lumière ; une seconde fois au troisième jour, quand il eut fait le sec et la mer ; une troisième fois le même jour, quand il eut fait les plantes ; une quatrième fois au quatrième jour, quand il eut allumé le soleil et tous les astres du firmament ; une cinquième fois au cinquième jour, quand il eut créé les animaux de la mer et les oiseaux de l'air ; une sixième fois au commencement du sixième jour, quand il eut fait les bêtes de la terre ; mais voici, qu'encore une fois au sixième, après qu'il a créé l'homme, il va plus loin et déclare, à l'égard de tout ce qu'il avait fait, que *tout était très-bon :* très-bon en soi-même et très-bon dans les rapports de toutes ses œuvres les unes avec les autres.

Mes chers enfants, ceci me conduit à une remarque par où je vais finir et qui peut frapper d'admiration les enfants comme les adultes.

Je vous disais, dans nos leçons précédentes, que nous en aurions pour des années si nous voulions seulement dire, de chacune des œuvres de Dieu qui nous sont connues, combien elle était bonne, telle qu'elle sortit de ses mains. Mais ici, je voudrais, en finissant, vous le faire sentir par une seule considération, qui s'applique également à toutes les œuvres de Dieu, et qui peut faire éclater à tous les yeux la sagesse divine de Celui qui les a faites.

Cette considération, la voici : c'est que Dieu ne les a pas seulement toutes créées avec richesse, avec magnificence, avec immensité; il les a toutes faites les unes pour les autres; toutes avec poids et avec mesure; toutes, pour ainsi dire, la balance à la main; toutes de telle sorte que si l'une d'elles seulement avait un peu plus ou un peu moins de ce qu'il leur a donné, ni vous ni moi ne pourrions subsister; ce beau monde s'en irait en ruines; il serait bientôt détruit.

En voulez-vous des exemples? Ils sont in-

nombrables ; je ne sais où choisir. Prenez l'air pour premier exemple. Dieu créa l'atmosphère au second jour. On a compté, je vous l'ai dit, qu'elle a 15 lieues de hauteur au-dessus de nos têtes. Si elle en avait seulement une de plus ou une de moins, il vous semble sans doute que la différence serait insignifiante, et cependant, dans l'un et l'autre cas, vous ne pourriez subsister. Si elle en avait une de moins, comme au sommet du mont Blanc, le baromètre se tiendrait à 16 pouces, vous auriez grand'peine à respirer, il ferait un froid insupportable partout où le soleil ne jetterait pas ses rayons ; les nuages monteraient plus difficilement, le pays se couvrirait de brouillards, les blés et la plupart des plantes périraient. Et si elle avait une lieue et demie de moins, ce serait pis encore : le baromètre se tiendrait à 12 pouces, et tous les animaux et nous tous aussi péririons suffoqués. Si au contraire elle en avait une de plus, le baromètre se tiendrait à plus de 47 pouces ; il ferait une chaleur insupportable et suffocante partout où arriveraient les rayons du soleil, et vos poumons n'y tiendraient pas longtemps. Vous pouvez en juger par la mer Morte,

où l'atmosphère est plus haute seulement d'un dixième de lieue et où le baromètre n'est qu'à 29 pouces et deux tiers, mais où la chaleur est déjà si excessive, et l'air si provoquant pour les poumons, comme nous le voyons par l'expédition du capitaine Lynch. Et si l'atmosphère était plus haute encore, les vents seraient irrésistibles ; nos maisons et nos arbres en seraient renversés ; nous prendrions des fluxions de poitrine, et les conditions de la nature en seraient entièrement changées.

Encore un exemple : Dieu, au troisième jour, fit la mer et le sec. Si le sec était un peu plus dur, on ne pourrait pas le labourer ; les plantes, le blé, par exemple, ne pourraient percer le sol et toutes les herbes périraient. S'il était plus tendre, on enfoncerait dans le sol comme dans un champ après la pluie ; les maisons, ni les arbres, ni les plantes ne pourraient rester debout. Si l'eau de la mer était plus pesante, tous les poissons, soulevés à la surface et incapables de nager, périraient comme dans la mer Morte, où l'eau n'est cependant que d'un quart plus pesante que l'eau distillée. Et si elle était plus légère,

les poissons, trop pesants pour y nager, iraient au fond pour y trouver la mort. Si l'eau de la mer et de nos lacs, qui se contracte toujours et devient plus lourde à mesure qu'elle devient plus froide, ne cessait pas d'obéir à cette loi vers le quatrième degré au-dessus du point de la congélation, le fond de la plupart des mers et celui de tous nos lacs formeraient toute l'année une masse de glaces ; tandis au contraire que, par cette admirable dispensation, leurs profondeurs ne se gèlent jamais. Si le globe de la terre était plus vaste ou plus petit qu'il n'est, vous imaginez sans doute que nous y pourrions être fort indifférents, puisque, durant 5,500 ans, les hommes en ont ignoré la grandeur et ne s'en sont pas trouvés plus mal. Mais loin de là, chers enfants : il existe au contraire des rapports nécessaires entre la pesanteur qui se fait sentir à la surface de notre globe et les forces que le Créateur a données aux muscles de nos reins, de nos bras et de nos jambes. Si, par exemple, on nous transportait aujourd'hui sur la lune, nous y pèserions cinq fois moins que sur la terre, nous y serions peu solides sur nos jambes, et la main d'un enfant pour-

rait nous renverser. Et si notre planète, au contraire, était grande comme celle de Jupiter, toutes choses d'ailleurs restant les mêmes, chacun de nous serait ici-bas comme s'il portait sur ses reins onze personnes du même poids que lui ; un homme de 100 livres en pèserait 1,100, et nous ne pourrions ni marcher, ni nous tenir debout, ni presque nous mouvoir.

Ah ! répétons-le, l'œuvre de Dieu est parfaite ; elle est toujours *bonne*, toujours *très-bonne*, telle qu'elle sort de ses mains ; et il n'y a que le péché de la créature qui puisse l'altérer. Aussi tout vrai chrétien s'exercera-t-il à l'adorer toujours dans toutes ses œuvres ; et je ne dis pas seulement dans ses œuvres de création, mais dans celles de providence. Là aussi, mes enfants, là aussi l'on peut dire : *Et Dieu vit ce qu'il avait fait, et voici, tout était très-bon.* Me comprenez-vous bien, mes chers jeunes amis ? je demande à Dieu qu'il vous en fasse la grâce. Oui, quand Dieu fait des œuvres dans le gouvernement du monde, surtout quand il en fait dans le gouvernement de son Eglise et de ses élus, il *voit ce qu'il a fait*, et toujours

tout *est très-bon*. Ah ! c'est là la persuasion profonde de tout véritable enfant de Dieu : à ses yeux, toutes les voies de son Créateur sont justes et bonnes. N'a-t-il pas reçu cette promesse que « toutes choses, » même les plus adverses en apparence, « coopéreront en bien pour ceux qui aiment Dieu, » c'est-à-dire, comme le dit saint Paul (1), « pour ceux qu'il a appelés à la connaissance de Jésus-Christ, selon son dessein arrêté ? » Se voit-il dans l'épreuve ? est-il appelé au deuil ? Est-ce, par exemple, une jeune chrétienne, qui ait vu la mort entrer dans la maison de son père, et cette pauvre enfant doit-elle porter un crêpe sur son visage ? Ou bien, est-ce un jeune garçon frappé de maladie et couché sur un lit de souffrance ? Ecoutez-les. « O mon Dieu, » diront-ils, « je me suis tu » et je n'ai point ouvert la bouche, parce que » c'est toi qui l'as fait ! » Ou bien encore : « Je t'adore, ô mon Dieu, dans toutes tes voies, et je dis : « C'est l'Eternel ; qu'il fasse ce qui lui semblera bon ! »

Oui, chers enfants, « l'œuvre du Rocher

(1) Rom., VIII, 28.

» est parfaite ; car toutes ses œuvres sont ju-
» gement ; il est véritable et sans iniquité ; il
» est juste et droit ; » et saint Paul nous déclare (1) que lorsqu'un homme est converti de cœur à Jésus-Christ par l'action vivifiante du Saint-Esprit, lorsqu'il a été ainsi « transformé par le renouvellement de son entendement, » l'un des premiers effets de ce changement bienheureux, ce n'est pas seulement qu'il « ne se conforme plus au siècle présent, » c'est que Dieu lui fait éprouver que dans toutes ses dispensations, même les plus redoutées d'abord et les plus sévères en apparence, « la volonté de son Dieu est toujours bonne, agréable et parfaite. »

O Dieu, « toutes tes œuvres te loueront ! » (Ps. CXLV, 10.) « Tes œuvres sont mer-
» veilleuses, ô mon Dieu, et mon âme le
» connaît très-bien » (Ps. CXXXIX, 14).

On apprendra, pour la leçon prochaine, les sept premiers versets du chapitre II^e^.

(1) Rom., XII, 2.

FIN.

Photomount
Pamphlet
Binder
Gaylord Bros., Inc.
Makers
Syracuse, N. Y.
PAT. JAN 21, 1908

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

BS1235.8 .G27
Le premier chapitre de la Genese
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00047 0023